



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

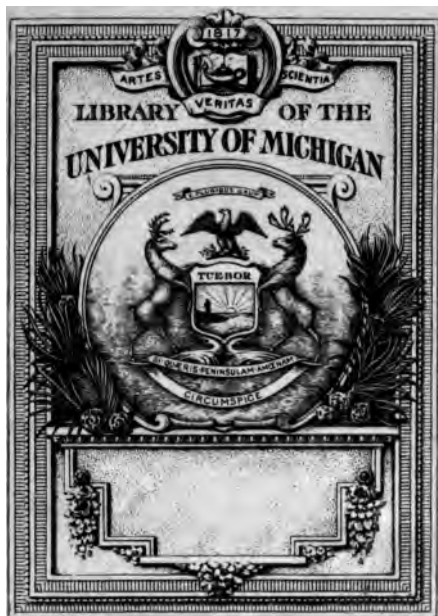
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

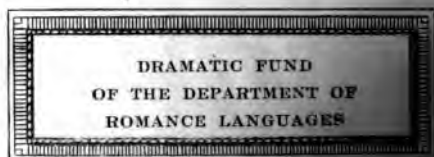
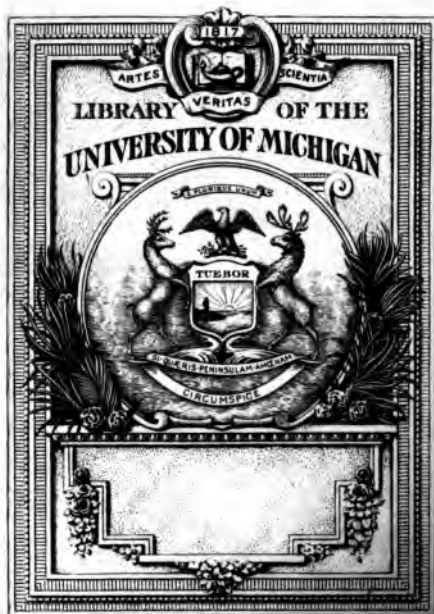
PQ

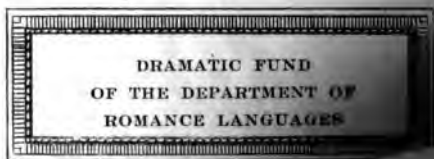
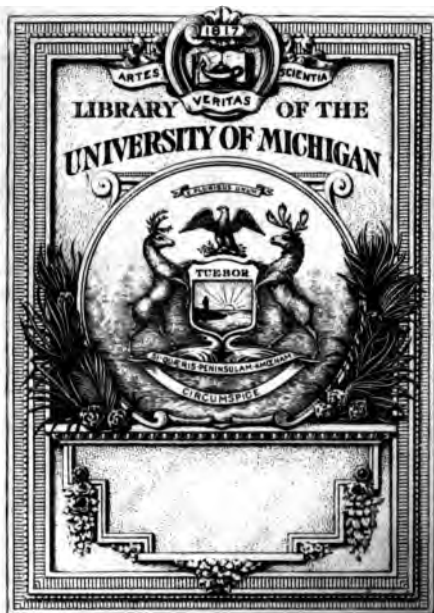
121

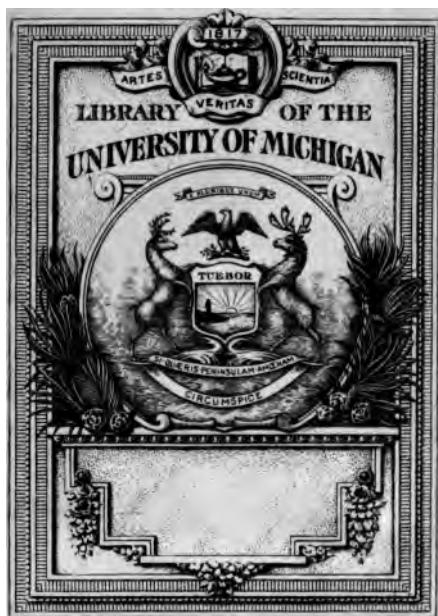
A2

B5

20







DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

P
1
A
E
2



12

A

B

2a

Pièces contenues dans ce Volume.

Sara , ou la Fermière Ecoffaife.

Savetier (le) & le Financier,

Serrurier. (le)

Servante (la) justifiée.

Servante (la) Maitresse.

Somnambule. (le)

Sonnet. (le)

BIBLIOTHEQUE DES THÉÂTRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissements, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poètes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

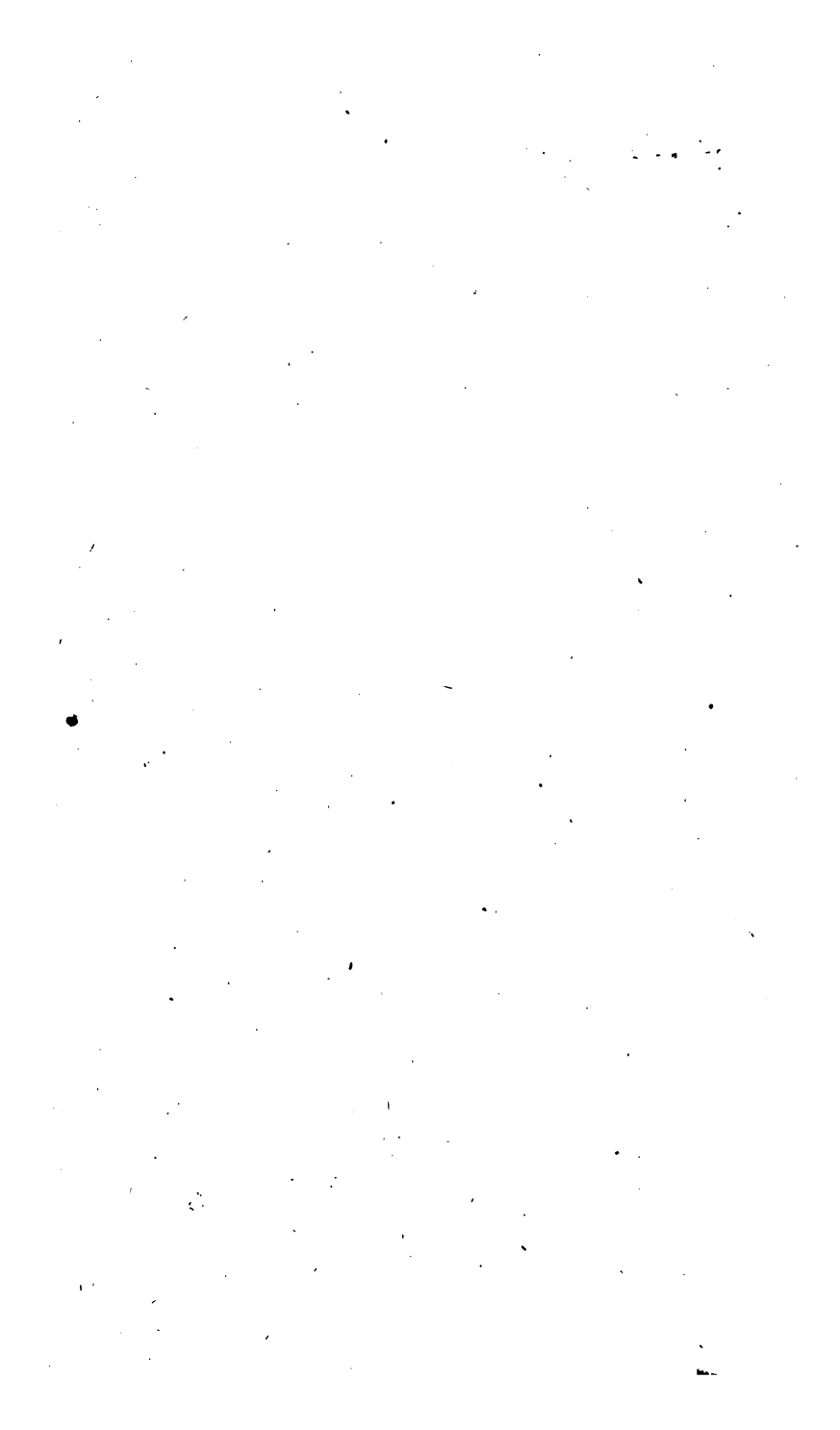
Lettre S.

TOME TRENTE-SIXIEME.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.



BIBLIOTHÈQUE
DES
THÉÂTRES,

Lettre S.

TOME TRENTE-SIXIÈME.



Collet de Messine

S A R A,

O U

LA FERMIERE ECOSSAISE,

C O M É D I E,

EN DEUX ACTES ET EN VERS,

MÊLÉE D'ARIETTES;

PAR M. C.... D.... M....

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens Ordinaires du Roi, le 8 Mai 1773.*

La Musique est de M. VACHON.

Le prix est de 30 sols.



A P A R I S,

Chez J. A. DURAND DUFRENOY, Libraire, rue des
Noyers, à Saint Landry.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Permission.

A C T E U R S.

MY LORD CLARENS, *Parent*
de Sara, & Amant de Fanni. M. Clairval.
PETERSON, *Père de Philips.* M. la Ruelle.
PHILIPS, *Fermier.* M. Nainville.
SARA THOMPSON, *Femme*
de Philips. Mad^e. Trial.
FANNI, { *Filles de Philips* { Mlle. Beaupré.
BRIGITTE, { *& de Sara.* { Mlle. la Buffière.
GROSGEORGE, *Valet de la Ferme.* M. Trial.
CHARLOTTE, *Servante*
de la Ferme. Mad^e. Moulinghen.
LES HABITANS *du Village.*

*La Scène est en Ecosse dans le jardin d'une Ferme,
d'où l'on découvre la Campagne & quelques Chau-
mières qui la terminent. Sur la gauche du jardin est
un bosquet.*



S A R A ,
O U L A
FERMIERE ECOSSAISE,
C O M É D I E ,
EN DEUX ACTES ET EN VERS,
MELÉE D'ARIETTES*.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
A C T E P R E M I E R .

SCÈNE PREMIERE.

FANNI, *seule.*

A R I E T T E .

U
HÉLAS ! d'où vient que je soupire !
Pourquoi me troubler , m'agiter...
Qu'est-ce donc que mon cœur desire...
Ai-je sujet de m'attrister ?

* Le sujet de cette Comédie est tiré du Conte charmant
de M. de St. Lambert , qui a pour titre Sara TH... & qui se
trouve à la suite du Poëme des Saisons.

A

11-05-38 MEIS

S A R A ;

Si ce Mylord veut nous quitter ,
Ce malheur est-il si funeste ;
Qu'importe qu'il parte ou qu'il reste...
Devrois-je tant le regretter.

Hélas ! d'où vient , &c.

Il est vrai qu'en lui tout inspire
De l'amitié le tendre sentiment.

Il est si doux , si complaisant...
Et dans tout ce qu'il dit , l'honnêteté respire !
Hélas ! il va partir... Oui je crains cet instant...
Pourquoi ? Sa terre est près de notre Métairie ,
Et la chasse en ces lieux le conduit fréquemment.
Il aime nos côteaux ; il goûte notre vie ,
Nous pouvons espérer de le revoir souvent.

(*Apperçant Peterfon & Sara.*)

Mais fuyons ; j'apperçois Peterfon & ma mere :
Cachons leur mon chagrin pour ne point leur en
faire.

(*Elle sort par le Bosquet.*)



SCÈNE II.

SARA, *une Lettre de Philips à la main ;*
PETERSON, *qui vient lentement*
derriere Sara sans en être apperçu &
appuyé sur un bâton. Il jette successi-
vement un coup d'œil sur les différentes
fleurs qu'il rencontre sur son passage,
& ne s'approche de Sara qu'à la fin
de l'Ariette.

S A R A

A R I E T T E.

QUEL doux transport s'emparé de mon ame!
Je vais voir l'Epoux qui m'enflâme...
Mes pleurs vont enfin se tarir!
De quel bonheur je vais jouir!
On chérit plus, après la peine,
La chaîne
Que donne le plaisir.

PETERSON, *à Sara d'un air empressé.*
Quoi Philips revient aujourd'hui !

S A R A.

Oui mon pere ; le Ciel à nos vœux le renvoie :
Dans l'instant je reçois cette lettre de lui.

A ij

S A R A ;
P E T E R S O N .

Embrasse moi ; mon cœur ne se sent pas de joie.
Comme nos habitans vont être satisfaits ,
Sara ! car ton époux est leur ami , leur pere :
Sur eux sans cesse il répand ses bienfaits.

S A R A .

Oui j'ai vu votre fils soulager leur misere ,
Non de son superflu , (Philips n'en a jamais ,)
Mais de son simple nécessaire.

P E T E R S O N .

Ce voyage qu'à Londre exprès il vient de faire ;
C'est encor pour les obliger.

S A R A .

Et c'est ce qui m'a fait supporter son absence.

P E T E R S O N .

Mais aussi quel plaisir nous promet sa présence !
As-tu de son retour instruit notre étranger ?

S A R A .

Non ; je l'ai vainement cherché dans le verger.

P E T E R S O N .

De voir mon fils tu fais qu'il se fait une fête.

S A R A .

Mais son séjour ici me paroît surprenant ;
Il ne venoit , disoit-il , qu'en passant ,
Et voilà près d'un mois qu'en ces lieux il s'arrête.

COMÉDIE.

5

PETERSON.

C'est qu'il s'y plaît, tant mieux.

S A R A.

Je n'en dis pas autant.

PETERSON.

Pourquoi? Ce jeune homme est honnête;
Et l'on ne peut unir plus d'agrémens.

S A R A.

Il en a trop peut-être... Et si ma fille l'aime...
C'est en flattant le cœur qu'on enflâme les sens.

PETERSON, *d'un air curieux.*

Mais dis moi, crois-tu que lui-même...

S A R A.

A R I E T T E.

Pouvez-vous me le demander!

De Clarens l'amour est extrême

Pour être convaincu qu'il aime,

Il suffit de le regarder.

Un geste, un rien, tout le décèle:

C'est en vain, quand il est près d'elle

Qu'il veut lui cacher son ardeur.

Quel empressement & quel zèle!

Son œil alors brille, étincelle;

Son front se couvre de rougeur.

Pouvez-vous, &c.

A ii]

S A R A ,
P E T E R S O N ,

Je suis charmé qu'il aime ma Fanni,
Et qui ne l'aimeroit aussi !
C'est tout le portrait de sa mere ;
Son ame , sa candeur : oh l'excellente affaire ,
Si sur elle il pouvoit avoir fixé son choix !

S A R A .

Ce choix qui vous séduit , autrement je le vois :
Clarens est d'un état trop distigué pour elle.

P E T E R S O N .

As-tu donc oublié... Souffre qu'on te rappelle,
Quel est celui qui sçut fixer ta foi...

Tu n'es qu'une simple Fermiere,
Quand la grandeur étoit faite pour toi,

S A R A .

Ce que j'ai fait , Fanni ne peut le faire
Sans s'exposer au péril le plus grand.

P E T E R S O N .

Mais en serrant le nœud dont tu t'applaudis tant ,
Tu fis donc un choix téméraire ?

S A R A .

Non : mon sort étoit différent,
Quand j'oubliai mon nom pour suivre mon
penchant,
La circonstance alors excusoit ma conduite :

COMÉDIE.

7

Je connoissois Philips long-tems auparavant,
Et n'avois point à craindre par la fuite
De voir pour moi changer ses sentimens.
J'étois libre d'ailleurs : la mort de mes parens
Me rendoit de mon sort entierement maitresse.

PETERSON.

Mais que craindroit ta fille en épousant Clarens ?

S A R A.

Ce qu'on peut redouter de l'homme qui s'abbaïsse
A former des liens au-dessous de son rang.

Il est , tant que dure l'ivresse ,

Amant soumis & prévenant ;

Mais à peine le charme cesse ,

Qu'il devient dur & méprisant.

Ah ! j'ai pour ma Fanni trop d'amour, de tendresse,
Pour l'exposer jamais à baigner de ses pleurs
Des nœuds qu'elle eût d'abord vu couronnés de
fleurs.

PETERSON.

Eh bien n'en parlons pas , ma fille davantage :

(*Appercevant Clarens.*)

Mais Voici le Mylord.



S C È N E I I I.

CLARENS, *un bouquet à la main,*
PETERSON, SARA.

PETERSON, *à Clarens en lui ouvrant les bras.*

SOYEZ le bien venu ;
Je vous ai demandé dans tout le voisinage.

S A R A , *à Clarens.*
De grand matin, Monsieur, vous avez disparu.
Nos travailleurs peut-être en allant à l'ouvrage
Auront troublé votre repos.

CLARENS.
N'ayez aucune inquiétude :
De dormir tard je n'ai point l'habitude.

P E T E R S O N , *gaiement.*
Quand on dort peu, le corps est plus dispos.

S A R A , *à Clarens.*
Vous descendez de la montagne.

CLARENS.
Oui, je viens d'y goûter un plaisir peu connu.
J'ai pu tout à mon aise admirer la campagne,
D'un spectacle si beau je suis encor ému !

COMÉDIE.

9

ARIETTE.

Mes regards ont vu le soleil
De la nature exciter le réveil....
Il s'annonçoit de loin par mille traits de flamme...
Je l'ai vu par degrés multipliant ses feux...
Paroître , s'élever , dorer l'azur des Cieux. . .
En éclairant le monde , il embrâsoit mon ame.

Dans ce moment délicieux
Tout charmoit le cœur & les yeux ;
Les fleurs naissoient dans la prairie ,
Un vent frais agitoit les airs ;
Et les oiseaux par leurs concerts
Chantoient le pere de la vie.
Dans ce moment délicieux
Tout charmoit le cœur & les yeux.

(*A Sara en lui présentant son bouquet.*)

Pour vous belle & tendre Sara ,
J'ai formé ce bouquet , recevez-en l'hommage.

PETERSON.

Il est galant ; c'est de son âge :
Je me reconnois encor là.

COUPLETS.

Quand je n'avois que vingt ans ,
Je cherchois toujours à plaire ,
Et dans l'amoureux mystere
Je passois tous mes instans :
Qu'est devenu ce bon tems !

Mes soins étoient vifs, pressans,

Et je sçavois si bien faire

Que la beauté la plus fière

Se paroit de mes rubans :

Qu'est devenu ce bon tems !

Mais dans mes empressemens

Je n'étois point téméraire :

Un souris de ma Bergere

Me payoit de mes présens.

Qu'est devenu ce bon tems !

CLARENS, à *Peterfon*.

Vous avez du passé fait assez bon usage...

PETERSON.

N'ai-je pas bien fait ? l'homme sage

De ses beaux ans doit sçavoir profiter ;

Et qui les employa, ne peut les regretter.

Citoyen, j'ai dès mon jeune âge,

A mon pays tout prodigué :

J'en ai, comme foldat, servi pendant la guerre ;

Mes mains pendant la paix ont cultivé la terre :

Aussi quoiqu'un peu vieux, je n'en suis pas moins
gai,

Et je jouis encor par la pensée.

La vieillesse, est dit-on, à gronder empressée ;

Tout lui fait peine, & tout me fait plaisir :

Elle voudroit, ne pouvant plus jouir,

Que la jeunesse active, & des ris entourée,

De tout amusement perdit jusqu'au desir ;

Mais ses beaux jours des miens prolongent la durée,

COMÉDIE.

11

SARA, *en serrant les mains de Peterson.*

Puisse le Ciel , mon pere , en étendre le cours ;
Les mortels vertueux devroient vivre toujours.

PETERSON, *avec attendrissement,*
Chere Sara...

(*S'adressant ensuite à Clarens.*)

Souffrez , Monsieur , que je vous laisse ,
Je vais au-devant de mon fils.

CLARENS, *vivement.*

Philips revient.

SARA, *plus vivement encore.*

Ce soir , quel jour pour ma tendresse !

PETERSON, *à Clarens en s'en allant,*
Monsieur permet...

SARA, *à Peterson.*

Mon pere je vous suis.

PETERSON, *revenant sur ses pas, à Sara.*

Ma fille , rien encore ne te presse :
Par la vieillesse , hélas mes pas sont ralentis ;
Tu me joindras bientôt.

(*Il salue Clarens & s'en va.*)



S C È N E I V.

CLARENS, S A R A.

CLARENS.

C E vieillard respectable
Doit vous être bien cher ; je n'en.ai jamais vû
De plus sensé , de plus affable ;
Surtout d'humeur plus agréable.

S A R A.

Et sa gaiété fait aimer sa vertu.

A R I E T T E.

Si les vieillards ont l'air grondeur ,
Si souvent un rien les afflige ;
C'est que toujours on les néglige ,
Et qu'on les traite avec rigueur.
Qu'en tout on cherche leur bonheur ;
Si quelque fête se propose ,
Qu'on les compte pour quelque chose ;
Ils n'auront bientôt plus d'humeur.

A les chérir tout nous engage ;
L'honneur nous en fait une loi.
Sur les aîles du tems s'envôle le bel âge !
S'occuper d'eux , c'est travailler pour soi.

Si les vieillards , &c.

CLARENS.

Je pense comme vous : oui , par reconnoissance
Nous leur devons des soins & de la complaisance.

S A R A.

Si Péterfon n'a que d'heureux instans ,
Si la sérénité brille sur son visage ,
C'est que pour l'égayer on met tout en usage :
On ne connoît ici d'autres amusements
Que ce qui peut le flatter d'avantage.
Ainsi par le plaisir il rajeunit les ans ;
Et cueille encor dans l'hiver de son âge
Quelques roses de son printems.

CLARENS.

En embrassant cet utile système ,
Rien ne doit manquer à vos vœux :
Faire jouir , ah , c'est jouir soi-même !
On trouve le bonheur où l'on fait des heureux.

S A R A.

Aussi tout l'univers est pour moi dans ces lieux.

A R I E T T E.

Dans notre métairie
Tout est d'accord pour flatter mes desirs ,
Et j'y coule ma vie
Dans le sein des plaisirs.
De mon époux une simple caresse
Porte dans mes sens
Le charme & l'ivresse ;
Son pere , mes enfants ,

Nos joyeux habitants
 Partagent ma tendresse :
 Jamais le soleil ne nous laisse
 Sans voir nos cœurs purs & contents.
 Dans notre métairie , &c.

Une honnête abondance
 Suffit à nos besoins ;
 Souvent plus d'opulence
 Entraîne trop de soins.
 Dans notre métairie , &c.

CLARENS.

A vous entendre , il n'est de plaisirs qu'au village.

S A R A.

Je le crois : à la ville on a trop de loisirs.

CLARENS.

Mais vous critiquez nos plaisirs ,
 Vous n'en connoissez point l'usage.

S A R A.

Eh quels sont-ils ? quand chez-vous chaque jour

Sous mille formes tour à tour

Votre plaisir se multiplie ;

Ah ! c'est l'ennui seul qui varie !

Vos occupations n'y font qu'oisiveté :

Mais tout rit dans un lieu champêtre

Où l'amusement ne peut naître

Que d'une utile activité.

CLARENS.

Vous m'étonnez , en vérité.

COMÉDIE.

15

SARA.

Quoi ! pouvez-vous me contredire ?

CLARENS.

Qui vous a pu si bien instruire....

Quand vous auriez parmi nous habité....

(Ici Sara paroît se troubler.)

Mais vous paroissez inquiète....

Ma demande, Sara , feroit-elle indiscrete....

Et n'abusé-je point de précieux instans....

Le retour d'un époux & d'autres soins pressans

Vous appellent ailleurs : veillez-y , je vous prie ;

Ne craignez point que je m'ennuie ;

L'aspect seul de ces lieux suffit pour m'amuser.

SARA.

Puisque vous le voulez , je vais donc vous laisser.

SCÈNE V.

CLARENS , seul.

CETTE femme à la fois me charme & m'intéresse :

Son maintien , sa raison , ce goût si délicat ,

Et sa figure où se peint la noblesse ,

Sont au-dessus de son état.

Sa fille aussi m'enchanté ... oui , malgré son jeune âge ,

Fanni de tous les dons est un rare assemblage.

A R I E T T E.

Amour , de la former
Tu pris le soin toi-même ;
Fais aussi qu'elle m'aime
Comme je fais l'aimer !

Si son regard est tendre ;
Ai-je pu m'en défendre
Quand c'est toi
Que j'y voi.

Lorsque sur son visage
Se peint la candeur,
Amour , sa pudeur
Est encor ton ouvrage.

Contre tes traits qui peut s'armer !

Amour , &c.

Eh bien , quand Fanni m'aimeroit ;
Quand un tendre penchant pour moi l'entraî-
neroit ;
Que m'en reviendrait-il , si mon nom , ma nais-
sance....

(*Vivement.*)

Pourquoi faut-il , cruelle bienfiance....

Si j'en croyois.... Mais non.



SCÈNE

SCÈNE VI.

CLARENS, FANNI.

FANNI *qui est entrée par le bosquet d'où elle regarde Clarens à travers le feuillage sans en être aperçue.*

QUE veut dire cela ?

Je crains de rencontrer sa vue....

Et pourtant je la cherche !

(Ici elle avance la tête hors du bosquet.)

CLARENS, l'apercevant,

Ah Fanni, vous voilà !

FANNI, se retirant,

(A part.)

Je ne pourrai jamais.... Je me sens trop émue....

(S'en allant.)

Éloignons-nous plutôt....

CLARENS entrant dans le bosquet ;

& la retenant.

Eh ! quoi ? Je vous fais fuir....

FANNI, sortant du bosquet avec Clarens.

Vous étiez occupé, je pense :

Je puis vous détourner.

B

S A R A ;
CLARENS.

Fanni , votre présence
Ne peut causer que du plaisir.

F A N N I.

On dit pourtant que vous allez partir.

CLARENS.

Demain , il est vrai , je vous quitte.

F A N N I.

Demain !

CLARENS.

Oui , charmante Fanni.

F A N N I.

Mais c'est vous en aller bien vite.

CLARENS.

Je devrois même être parti.

Jusqu'à demain si je diffère ,

C'est pour embrasser votre père.

F A N N I.

De vous voir en ces lieux , qu'il sera satisfait ;

Mais qu'à vous voir partir il aura de regret !

CLARENS.

Et moi , Fanni , soyez-en sûre ,

Je n'en aurai pas moins à m'éloigner d'ici :

Je m'y plais beaucoup , je vous jure.

F A N N I.

Vous vous y plaisez , restez-y.

COMÉDIE.

19

CLARENS.

Si je me consultois , je resterois sans doute.

(*Regardant tendrement Fanni.*)

Fanni , de vous quitter , ah ! croyez qu'il m'en
coute !

C'est mon plaisir qui cède à mon devoir.

FANNI , *avec un air d'empressement.*

Bientôt au moins vous viendrez nous revoir.

CLARENS.

Dès le moment que j'en serai le maître ,

A votre nôce je veux être ;

Je reviendrai sitôt qu'on la fera :

C'est sans doute dans peu que l'on vous mariera ?

FANNI.

Quand ma mere voudra : quant à moi je l'ignore.

Mais pour me marier je suis bien jeune encore.

CLARENS.

Quel âge avez-vous donc ?

FANNI.

Tout-à-l'heure quinze ans.

CLARENS.

Quinze ans !

FANNI.

Je n'ai pas d'avantage.

CLARENS.

Je vous en crois , de ce bel âge

Vous avez tous les agréments.

B ij

S A R A , D U O.

C L A R E N S.

Regardez de ces fleurs le brillant assemblage
Par sa beauté, par sa vive fraîcheur ,
Chacune du Zéphir pourroit fixer l'hommage;
Vous effacez leur éclat enchanteur.

F A N N I.

Vous me louez par complaisance ;
Je fais que je n'ai point d'appas.

C L A R E N S.

Non , non ; je ne vous flatte pas ;
Ce que je vous dis , je le pense :
Vous réunissez mille appas.

F A N N I.

Eh bien moi , je ne le crois pas.

C L A R E N S.

Graces , beauté , joli corsage
Sont à la fois votre partage.

F A N N I.

Eh bien , moi je ne le crois pas :

E N S E M B L E.

FANNI.	{	Vous me louez par complaisance ,
		Je fais que je n'ai point d'appas
CLARENS.	{	Ce que je vous dis , je le pense ,
		Vous réunissez mille appas.

C L A R E N S.

Si votre cœur est aussi tendre
Que vos yeux sont sûrs de leurs coups...
Ah , Fanni , vous devez m'entendre...
Quel bonheur d'être aimé de vous !

COMEDIE.

21

FANNI.

Mais croyez que mon cœur est tendre...

CLARENS.

Quoi ! vous aimez...

FANNI.

Et pourquoi pas ?

Oui , j'ai pour mes parents l'amitié la plus tendre.

CLARENS , *d part.*

Hélas ! cela ne suffit pas !

(*A Fanni.*)

Fanni , que vous avez d'appas.

ENSEMBLE.

FANNI. { Vous me louez par complaisance ;
Mais aussi je ne vous crois pas ;
Je fais que je n'ai point d'appas.

CLARENS. { Ce que je vous dis , je le pense :
Non , non ; je ne vous flatte pas.
Vous réunissez mille appas.



S C È N E V I I.

CLARENS, PETERSON,
*qui a entendu une partie du Duo
sans être vu.*

FANNI, *sautant au col de Peterson.*

QUOI, vous voilà déjà ! mon pere
Seroit-il de retour ?

PETERSON.

Non, il n'arrive point ;
Et trop las pour aller plus loin ;
Je reviens sur mes pas, mais vas trouver ta mère :
De toi, ma fille, elle a besoin.
FANNI, *s'en allant lentement.*
J'y cours.

PETERSON.

Tu n'es pas trop pressée.

FANNI *à Peterson, après avoir jetté
es yeux sur Clarens.*

C'est que j'ai de la peine à m'éloigner de vous.

*(Elle sort en regardant Clarens,
qui la regarde aussi.)*

PETERSON, *à part.*

Elle étoit franche ; elle aime ; elle devient rusée.

SCÈNE VIII.
CLARENS, PETERSON.

PETERSON, *ironiquement.*

CONVENEZ, Monsieur, entre nous
Que vous vous seriez bien passé de ma présence :
Je me rends importun dans cette circonstance ;
Et j'ai tort de troubler des entretiens si doux.

CLARENS.

Vous voulez vous moquer, je pense.
Peterson, vous avez un air embarrassé :
Qu'avez-vous ? Contre moi seriez-vous couroucé ?

PETERSON.

ARIETTE.

Oùi, Milord, je vous l'avourai :
Votre conduite est une offense ;
Est un abus de confiance :
De douleur je suis pénétré.

Je sais que si Fanni vous aime,
Je ne puis pas vous en blâmer :
Puis-je la blâmer elle-même !
Vous êtes bien fait pour charmer.
Mais ce qui m'irrite & me blesse,
C'est que vous ne cherchiez sans cesse
Loin de l'éviter ; de la fuir,
Qu'à la voir, à l'entretenir
En secret de votre tendresse.

Oùi, Milord, &c.

B iv

S A R A ,

C L A R E N S.

Vous me traitez peut-être avec trop de rigueur.

Vous avez tort de soupçonner mon ame :

Je n'ai point à Fanni fait l'aveu de ma flâme.

P E T E R S O N.

Allez , Monsieur , vous ferez son malheur.

Mais lorsque tous les deux je viens de vous
surprendre.

Qui lui disiez-vous donc ? Si de votre penchant

Vous ne lui parliez pas alors ouvertement ,

Enfin vous lui laissiez entendre...

Et c'est au moins agir imprudemment.

C L A R E N S.

Bientôt vous n'aurez plus de reproche à me faire.

Mais si j'ai pu vous offenser ,

Daignez en partant m'excuser.

Ma faute étoit involontaire ;

Et mon repentir est sincere.

P E T E R S O N , *embrassant Clarens.*

Eh bien , Monsieur , qu'il n'en soit plus parlé.

J'ai même été trop loin peut-être ;

Et j'aurois dû mieux vous connoître.

C L A R E N S.

Tout est aussi de ma part oublié.



SCÈNE IX.

CLARENS, PETERSON, FANNI.

TRIO.

FANNI, *accourant.*

Ah quel bonheur, ah quel plaisir!
Mon pere vient de revenir,
Comme mon cœur saute de joie!

CLARENS, *à Peterson s'en allant.*

Allons vite que je le voie.

FANNI, *les retenant.*

Mais c'est qu'il se porte à ravir.

CLARENS, *à Peterson.*

Allons vite que je le voye.

TOUS TROIS.

Ah quel bonheur, ah quel plaisir!

FANNI.

Il va sans doute ici venir.

CLARENS, *à Peterson.*

Hâtons-nous de le prévenir.

FANNI, *les retenant toujours.*

Il m'a dit que j'étois grandie
Et qu'il me trouvoit embellie;
Ah le bon pere, ah quel plaisir,
Comme mon cœur saute de joie!

S A R A ;

CLARENS, *à Peterfon.*

Allons, courons que je le voye.

TOUS TROIS, *s'en allant.*

CLARENS.	{	Ah quel bonheur, ah quel plaisir !
PETERSON.		Hâtons-nous de le prévenir :
		Allons, courons que je le voye.

FANNI..	{	Ah quel bonheur, ah quel plaisir !
		Mon pere vient de revenir :
		Comme mon cœur faute de joie.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

SCÈNE PREMIERE.

PETERSON, PHILIPS, SARA,
FANNI, BRIGITTE.

PHILIPS, entouré de sa famille.

A R I E T T E.

(Pendant cette Ariette, Philips témoigne par des signes à tous ceux qui l'entourent, le plaisir qu'il a de les voir. Ceux-ci à leur tour lui expriment leur satisfaction.)

QUAND je reviens dans ma chaumière,
Et qu'au tour de moi je revoi,
Ma femme, mes enfans, mon pere,
Est-il Monarque sur la terre
Qui soit plus fortuné que moi ?
Jamais mon cœur n'éprouva plus de charmes;
Et de plaisir je sens couler des larmes.
Qu'il m'est doux de serrer dans mes embrassemens

S A R A ,

Un pere que j'honore,
La femme que j'adore,
Et mes tendres enfans !

Dans ce moment de transport & d'ivresse
Je suis certain de leur tendresse
Et de leur vif empressement :
Si j'en reçois une careffe ,
Je ne la dois qu'au sentiment ;
Quand je reviens , &c.

S A R A , à Philips.

Enfin je te revois.

P H I L I P S , *embrassant Sara.*

Ah ! ma chere Sara.

P E T E R S O N , *gaiement.*

Elle cherchoit encor ce baïser-là.

S A R A .

Es-tu content de ton voyage ?

F A N N I .

Et votre objet est-il rempli ?

P H I L I P S .

Heureusement j'ai réussi.

Les Habitans de ce village

N'éprouveront aucun dommage

Dans le chemin qu'on va tracer ici.

P E T E R S O N .

Tant mieux.

PHILIPS.

Je puis peut-être effuyer quelque perte.

Mais j'en suis déjà consolé,

Si par moi seul elle est soufferte.

BRIGITTE, *apercevant les Habitans.*

Voici tout le village.

FANNI.

Oui, tout est rassemblé.

SCÈNE II.

Les Acteurs précédens, LES HABITANS

qui apportent des présens à Philips.

GROS GEORGE & CHAR-

LOTTE *qui arrivent à la fin du*

Chœur lentement, & qui viennent se

placer sur un des côtés du Théâtre.

PHILIPS, *allant au-devant des Habitans.*

EH! bonjour mes enfans.

TOUS ENSEMBLE, *en l'entourant.*

Vous voilà, notre pere!

PHILIPS.

Mes amis, soyez rassurés,

On fera droit sur ma priere,

On ne touchera point à vos champs, à vos prés.

S A R A ,
UNE BONNE VIEILLE.

Comment vous exprimer notre reconnaissance !

PHILIPS.

Tout service avec lui porte sa récompense.

CHŒUR DES HABITANS.

TOUS LES HABITANS, *à Philips.*

De nos dons recevez l'hommage.

UN HABITANT , *présentant ses fruits.*

Voici nos fruits.

UNE JEUNE VILAGEOISE.

Voici nos fleurs.

UNE BONNE VIEILLE , *donnant un pot de crème.*

Et de nos brebis le laitage.

LES HABITANS.

Voici nos fruits, voici nos fleurs.

Et de nos brebis le laitage.

ENSEMBLE.

LES HABITANS. { De nos dons recevez l'hommage.

PHILIPS. { De vos dons je reçois l'hommage.

F A N N I.

Ah les beaux fruits, les belles fleurs !

LES HABITANS.

Nous vous offrons aussi nos cœurs.

CLARENS, PETERSON. PHILIPS, SARA ,

FANNI, BRIGITTE.

Il n'est point de dons plus flatteurs.

COMÉDIE.

31

FANNI.

Ah les beaux fruits , les belles fleurs.

E N S E M B L E.

LES HABITANS. { De nos dons recevez l'hommage ,
 { Et sur-tout l'offre de nos cœurs.

PHILIPS. { De vos dons je reçois l'hommage ,
 { Et sur-tout l'offre de vos cœurs.

CLA. PET. SA. { Des cœurs quand on obtient l'hommage
FAN. BRIG. { Il n'est point de dons plus flatteurs.

Le cœur fini , Philips remet les présens des Habitans entre les mains de Fanni & de Brigitte , qui sortent aussitôt après les avoir reçus , & qui reviennent un instant après.

PHILIPS, s'adressant ensuite à
Gros George & à Charlotte.

Eh bien mes chers enfans , comment vont les
amours ?

GROS GEORGE ET CHARLOTTE , en
s'approchant de Philips.

Notre bon Maître , ils vont de mieux en mieux
toujours.

S A R A ;

D U O.

E N S E M B L E.

CHARLOTTE. { Gros George & moi, } Not' bon
 GROS GEORGE. { Charlotte & moi. } maître.

J'nons cessé de nous chérir :
 Bien loin de se rallentir,
 Nos feux n'ont fait que s'accroître.
 J'ons à nous aimer le plaisir
 Que j'avons à vous servir.

C H A R L O T T E.

Souffrez que notre tendresse
 Vous rappelle le souvenir
 De la flatteuse promesse
 Que vous fîtes de nous unir.

G R O S G E O R G E.

Pour remplir cette promesse.
 Quel instant plus propre à saisir.

E N S E M B L E.

CHARLOTTE. { Gros George & moi, } Not' bon
 GROS GEORGE. { Charlotte & moi. } maître.

J'nons cessé, &c.

PHILIPS, à Gros George & à Charlotte.

Je consens de bon cœur à votre mariage,

(*En leur donnant sa bourse.*)

Et voilà votre dot : faites-en bon usage ;

Et puissiez vous jamais ne cesser d'être heureux !

GROS

COMÉDIE.

33

GROS GEORGE ET CHARLOTTE.

Notre bon maître , ah vous comblez nos vœux !

LA BONNE VIEILLE , *aux habitans.*

Ça , mes amis , que chacun se retire :

Philips , en revenant , peut avoir des secrets

Que devant nous il ne voudroit pas dire.

Craignons de nous rendre indiscrets.

Allez plus loin , par votre danse

Célébrer le retour qui comble nos souhaits.

PHILIPS.

Je vous sçais gré de cette complaisance ;

Bientôt aussi mes chers enfans ,

Nous irons vous rejoindre.

*(Ici tous les habitans sortent , Gros George ;
& Charlotte , sortent en même tems que les
habitans , mais par un côté opposé.)*

BRIGITTE.

Et moi , je vais d'avance

Me mêler à leurs jeux.

PHILIPS , *à Brigitte.*

Mais à ces bonnes gens

Qu'on donne abondamment bon vin & bonne
chère.

Augré de leurs desirs qu'on les serve en tout point :

Brigitte , c'est à toi que je laisse ce soin.

On ne sçauroit trop-tôt se rendre nécessaire.

BRIGITTE.

Soyez tranquille : à tout je pourvoirai , mon pere.

(Elle sort.)

C

S C È N E I I I .

PETERSON, PHILIPS, SARA,
FANNI.PETERSON, *à Sara.*

N O T R E souper , Sara , doit être prêt.
Fais-nous servir.

S A R A .

Ici , près du bosquet.

PETERSON.

Sans doute : il fait si doux , le ciel est sans nuage ;
Un repas pris au frais , invite d'avantage.

S A R A .

Dans un instant vous serez satisfait.

PHILIPS , *à ceux qui l'entourent , d'un air
étonné , & cherchant des yeux Clarens.*

Mais où le Milord peut-il être ;
Pourquoi m'a-t-il quitté ?

FANNI, *à Philips.**C'est par discrétion.*

Il est si prévenant , si plein d'attention....

C'est un plaisir de le connoître !

Mon pere , vous en jugerez.

COMÉDIE.

35

(*Avec un air d'empressement.*)

Je vais l'aller chercher , si vous le desirez.

SARA , à Fanni.

Viens plutôt avec moi.

FANNI , *apercevant Clarens.*

Le voilà qui s'avance.

(*Sara & Fanni sortent.*)

SCÈNE IV.

PETERSON, PHILIPS, CLARENS.

PHILIPS , *en s'approchant de Clarens.*

JE me plaignois, Monsieur, de votre absence.

CLARENS.

J'ai voulu vous laisser dans ces premiers moments
Jouir en paix de doux embrassements.

PHILIPS.

Mais croyez que votre présence
Ne pouvoit qu'ajouter à mon contentement.



S C È N E V.

Les Auteurs précédens. SARA, FANNI, BRIGITTE qui tiennent des fleurs & des fruits, GROS GEORGE ET CHARLOTTE qui apportent la table, & qui la placent dans le bosquet.

(Quand la table est posée, Gros George & Charlotte vont chercher des chaises, Sara, Fanni & Brigitte jonchent la table de fleurs, & arrangent le repas. Pendant que tout ceci se passe, Fanni & Clarens ne cessent de se regarder. Gros George & Charlotte en allant & venant, ramassent des fleurs sur la table, & se les jettent mutuellement à la dérobée.)

PHILIPS, en voyant la table.

Nous allons donc nous mettre à table ?

(A Clarens.)

Vous en ferez, j'espère.

CLARENS, d Philips.

Assurément.

Rien ne me plaira tant qu'un repas agréable

Où sans témoins & librement

On peut ouvrir son cœur & penser hautement.

COMÉDIE.

37

*DUO , qui se chante pendant que le
repas s'arrange.*

PETERSON & PHILIPS.

ENSEMBLE.

Oui , l'on n'a de plaisir qu'à table

Quand on peut être en liberté.

Le verre en main tout propos est aimable ,

Le sérieux s'y traite avec gaieté ;

Bacchus d'un Dieu n'a point la gravité.

PETERSON.

Quoi surtout de plus agréable

Que d'être près d'une jeune Beauté.

ENSEMBLE.

En versant un jus de table ,

Sa main verse aussi la santé :

Oui , l'on n'a de plaisir qu'à table

Quand on peut être en liberté.

CHARLOTTE à Gros George , qui a l'air
de vouloir faire beaucoup de
choses , & qui ne fait rien.

Gros George, allons, plaçons vites ces chaises,

GROS GEORGE à Charlotte , avec
un air fort empressé.

Et toi , de Peterson donne le grand fauteuil.

(Gros George place les sièges , & Charlotte avance
un grand fauteuil de cuir dans lequel on fait
asseoir Peterson. Chacun ensuite se met à table ,
Gros George & Charlotte se placent l'un &
l'autre sur un tabouret , à une distance un peu
éloignée de la table , mais de manière cependant

qu'on puisse les appercevoir, Peterson & Sara ont soin d'eux , ils mangent sur leurs genoux. Il faut qu'ils expriment par beaucoup d'empressement & de démonstrations l'attachement qu'ils ont pour leur maître. Enfin toute cette Scène doit être de leur part une Pantomime continuelle. Ils doivent pourtant avoir attention de ne pas détourner l'intérêt principal.)

PETERSON *en s'asséyant & s'accoudant.*

Les coudes sur la table , & prenons tous nos aîses.
Je crois qu'à chaque mets je ferai bon accueil.

GROS GEORGE *à Charlotte , en lui
faisant signe de venir
s'asseoir près de lui.*

Et nous , mettons-nous là,

PETERSON , *à Clarens.*

Monfieur , point de cérémonie,
Demandez , & prenez ce qui peut vous flatter,

S A R A , *servant Clarens.*

Voulez-vous de ce-ci ?

CLARENS.

Soit : je vous remercie.

PHILIPS , *à Clarens.*

Que dites-vous , Monfieur , de notre Métairie ?

CLARENS , *en regardant Fanni.*

Qu'on est heureux de l'habiter.

COMÉDIE.

32

FANNI, *d'un air triste.*

Mais Monsieur part demain.

PHILIPS.

Sitôt.

SARA.

Oui, quelque affaire

Force Monsieur de nous quitter.

PHILIPS, à Clarens.

Encore quelques jours.

FANNI, à Clarens.

Ah ! restez pour mon pere.

CLARENS, à Fanni.

A tant d'empressement je ne puis résister ;

Très-volontiers.

GROS GEORGE *se levant, & présentant
une bouteille à Clarens.*

Monsieur, voulez-vous boire ?

PETERSON, *tendant son verre.*

Oui, verse-nous à boire : après je vais chanter

Une vieille chanson dont j'ai toujours mémoire.

*(Gros George donne à boire à tout le monde,
pose la bouteille sur la table à côté de
Peterson, & se rasseoit.)*

CLARENS, à Fanni.

Et vous, Fanni, vous chanterez aussi ;

J'ose vous en prier.

FANNI.

Vous ferez obéi.

C iv

Mais si je chante mal , ne soyez point sévère ;
J'ai besoin qu'on soit indulgent.

PETERSON , à Fanni.

Tu veux d'avance avoir un compliment.

FANNI , à Peterson.

Mon pere , commencez.

PETERSON.

Mais je veux qu'on répète ;
C'est pour chanter en chœur que ma chanson est
faite.

GROS GEORGE , à Peterson.

Ferons-je aussi chorus ?

PETERSON.

Sans doute , mon ami.

CHARLOTTE.

Et moi , notre bon maître.

PETERSON.

Et toi , Charlotte , aussi.

CHANSON BACHIQUE.

Le Dieu d'amour , le Dieu du vin
Sont les seuls Dieux que je révère :
Je ne vois de plaisir certain
Que dans les bras de ma bergere ,
Où qu'en tenant un verre en main.
Qu'on cherche à briller dans l'histoire.
Pour moi je ne puis estimer

Bis , avec } ~~Que le héros qui fait bien boire ,~~
les autres. } ~~Ou le héros qui fait aimer.~~

(Après ce Couplet , Peterson reprend avec tout le monde les
deux derniers vers , en s'écriant d'un ton fort animé :
Allons ensemble. On reprend aussi avec lui les der-
niers vers des deux autres couplets.)

COMÉDIE.

41

Pour obtenir un rang brillant
 Au Temple de la Renommée ,
 Envain l'on s'efforce souvent ;
 Et quand on l'obtient , c'est fumée ,
 Autant en emporte le vent .
 Une plus solide victoire
 Et vraiment digne d'enflammer ;

*Bis , avec
 les autres.* } C'est celle de savoir mieux boire ,
 Ou bien celle de mieux aimer .

Bacchus peut plaire sans l'amour ;
 L'amour seul offre aussi des charmes .
 Mais qui veut passer chaque jour
 Sans jamais ressentir d'alarmes ,
 Doit les mettre en jeu tout à tour .
 Moi , je fais confier ma gloire
 Quand le plaisir vient m'animer ;

*Bis , avec
 les autres.* } A savoir aimer pour mieux boire ,
 A bien boire pour mieux aimer .

Et vive la gaité.

CLARENS , à Peterson.

Peterson , à merveille .

PETERSON prenant la bouteille qui
 est à côté de lui .

Achevons-nous cette bouteille ?

SARA , à Peterson .

Mon pere , c'est assez .

PETERSON laissant la bouteille , &
 regardant tendrement Sara .

Crois-tu ?

S A R A ,
CLARENS , à Fanni.

Belle Fanni , votre tour est venu.

F A N N I.

C H A N S O N.

Dans le joli bois des ormeaux ,
Quel plaisir de voir les moineaux
Et les tourtereaux !
Comme ils sont gais sur leurs rameaux !
Ils sont heureux ,
Chacun d'eux
Ne respire
Que pour s'aimer ,
Pour se charmer.

Ils peuvent s'aimer , se le dire ;
Bis , avec } Hélas , sans se le dire ,
Clarens. } Que sert-il de s'aimer !

Trop longtems au hameau voisin
Nous avons vu dans le chagrin
Colette & Colin.
Ils soupiroient de leur destin :
Mais grace aux cieux ,
A leurs feux
Tout conspire ;
Ils vont former
Le vœu d'aimer.

Ils peuvent s'aimer , se le dire.
Bis , avec } Hélas , sans se le dire
Clarens. } Que sert-il de s'aimer !

COMÉDIE.

43

CLARENS, *après avoir rêvé un moment, & ayant l'air de faire un inromptu.*

Tant que ce ruisseau coulera,
 Dans ces lieux on admirera
 Philips & Sara,
 Jamais leur nom ne périra.
 Qu'ils sont heureux;
 Chacun d'eux
 Ne respire
 Que pour s'aimer,
 Pour se charmer,
 Et leur bien est de se le dire;
 Bis, avec } Hélas, sans le dire,
 Fanni. } Que sert il de s'aimer.

PETERSON, *avec un air satisfait.*

(A Clarens.)

Oh ! c'est bien vrai, Monsieur, ce que vous dites-là !

(A Sara.)

As-tu bien entendu Sara ?

(Tendrement.)

Eh ! combien en effet n'es-tu pas admirable !

(A Clarens, vivement.)

Si vous sçaviez, Monsieur, ce que pour nous
 Elle a quitté....

PHILIPS, *interrompant Peterson.*

Mon pere : eh bien, que faites-vous ?

SARA *d'un air inquiet, & se levant de table brusquement.*

(A Clarens.)

Si Monsieur le permet, nous quitterons la table.

S A R A ,

CLARENS , *se levant aussi.*

C'est trop juste.

(*Ici tout le monde se lève de table & s'avance vers le milieu du Théâtre , Peterson qui a bû plusieurs coups , chancelle.*)

S A R A , *à Clarens.*

Voici le tems

D'aller trouver nos habitants.

CLARENS , *à Sara.*

Ne vous gênez point ; je vous prie.

S A R A & PHILIPS , *à Peterson.*

Mon pere , allons ; donnez-nous votre bras.

PETERSON *remettant sa canne à Brigitte ,
& prenant le bras de Philips & de Sara.*

Allons.

(*Peterson en s'en allant chante :*)

A sçavoir aimer pour mieux boire ,

A bien boire pour mieux aimer.

(*Ici tout le monde sort , à l'exception de Clarens & de Fanni qui feint d'abord de suivre ses parents , mais qui revient bien vite trouver Clarens.*)

CLARENS , *à part.*

Dans mes soupçons je ne me trompois pas.



SCÈNE VI.

CLARENS, FANNI.

FANNI, à *Clarens*.**M**ONSIEUR ne vient donc point.

CLARENS.

Fanni, je vous supplie ;
Demeurez plutôt un moment.

FANNI.

Mais, Monsieur, ma mere m'attend.
Et qu'avez-vous donc à me dire ?

CLARENS.

Je veux vous reveler un secret important
Dont votre cœur peut être confident.

FANNI.

Et quel est ce secret dont vous voulez m'instruire ?

CLARENS.

J'ai vu que mon départ alloit vous attrister :
D'un mot, belle Fanni, vous pouvez m'arrêter.

FANNI.

Mais comment, s'il vous plaît ?

S A R A ,

CLARENS.

Sçachez que je vous aime ;
 Et qu'à vous obtenir je mets mon bien suprême :
 Si le don de mon cœur est fait pour vous flatter ,
 Dans ces lieux avec vous , vous me verrez rester.

FANNI, *d'un air embarrassé.*

Quoi, Monsieur, jusqu'à moi... se pourroit-il donc
 faire...

CLARENS, *vivement.*

Fanni, vous êtes belle ; & vous sçavez me plaire ;
 Si je vous plaïs aussi , vous pouvez m'écouter.

FANNI.

Ah , Monsieur , dois-je profiter
 D'un aveu que pour moi vous dicte la tendresse ,
 Mais que la raison blâme , & qui peut vous coûter.

CLARENS.

Fanni , tant de délicatesse
 Loin de les affoiblir , augmente encor mes feux.
 Croyez qu'en vous offrant mes vœux
 Autant que la beauté , j'encense la sagesse.
 Prononcez-donc , Fanni.

FANNI, *hésitant.*

Monsieur...

COMÉDIE.

47

CLARENS.

Vous hésitez...

Il faut donc... que je parte...

FANNI, *hésitant encore davantage.*

Eh bien... Mylord... restez.

ENSEMBLE.

CLARENS. { Quel doux moment pour ma tendresse,
Et quel triomphe pour mon cœur !
Ah , j'ai l'aveu qui m'intéresse ;
Non , rien n'égale mon bonheur.

FANNI. { Ah qu'ai-je dit ! de ma tendresse,
Devois-je ainsi faire l'aveu ?
Mais en étois-je la maîtresse ;
De mon cœur j'ai suivi le vœu.

FANNI.

Mais, Monsieur, cet aveu que vous desiriez tant

N'est pas le seul qui vous soit nécessaire.

N'oubliez pas de consulter ma mere,

(*Appercevant Sara.*)

Tout dépend d'elle ici. Je la vois justement.

Moi je vais retrouver Peterfon & mon pere.

(*Fanni sort par le bosquet.*)



S C È N E VII.

CLARENS, SARA.

S A R A.

PARDON de vous avoir quitté si promptement.

CLARENS.

Vous avez cru par-là me cacher un mystère ,
 Dont j'avois eu déjà quelque pressentiment.
 Mais laissons un discours qui pourroit vous dé-
 plaire :

Je ne dois point vouloir approfondir
 Ce que vous évitez vous-même d'éclaircir.
 Un intérêt plus fort en ce moment m'attire...
 Connoissez de mon cœur l'invincible penchant...
 Oui , si je reste ici , c'est à titre d'Amant.
 Un adorable objet m'y tient sous son empire ;
 Et votre fille enfin est le bien où j'aspire !
 Sara , ne mettez point d'obstacle à mon dessein ;
 Je ne puis être heureux qu'en obtenant sa main.

S A R A.

Cette demande a lieu de me surprendre.
 Y pensez-vous , Mylord... Quoi vous pourriez
 descendre...

CLARENS.

COMÉDIE.
CLARENS.

49

ARIETTE.

Oui pour Fanni le sort m'a destiné :
Je l'aime , sans sa main je suis infortuné ,
L'Amour sous son empire
Ne connoît que l'égalité ;
Et tout cœur qui soupire
Devient sujet de la beauté.
De l'ardeur qui m'est chère
Peut-on blâmer les feux ?
La raison les éclaire ,
J'en atteste les cieux...
Si Fanni sçait me plaire ,
Si j'adore ses traits ,
C'est qu'elle unit , comme sa mere ,
Les vertus avec les attraits !

Oui pour Fanni , &c.

S A R A.

Quelque desir , Mylord , que j'eusse de vous plaire ,
Je ne puis point céder à votre empressement.
Votre projet est téméraire
Quand le devoir vous le défend.

CLARENS.

Et pourquoi donc ? Je suis mon maître.
Le premier des devoirs est de se rendre heureux ,
En épousant Fanni , sans rougir je puis l'être ;
Ses charmes , ses vertus valent bien mes ayeux.

D

S A R A ;

S A R A.

D'un tel aveu , Mylord , je sens tout l'avantage :
 Mais s'il est d'un amant , peut-il être d'un sage ?
 L'opinion s'oppose au succès de vos feux.

C L A R E N S.

Croyez-vous donc qu'un mariage
 Fait au gré du public & de l'opinion ,
 Mais démenti souvent par le cœur , la raison ,
 Soit toujours exempt de nuage ?

S A R A.

Il est moins sujet à l'orage
 Qu'un nœud que l'amour seul peut avoir cimenté :

(*Vivement.*)

Lorsque l'on est blâmé par la société ,
 Quel est le bien qui dédommage ?

C L A R E N S , *avec transport.*

Ah , quand l'amour unit deux cœurs ,
 De tristes préjugés & d'injustes clameurs
 Ne peuvent pas troubler le bonheur qui les lie.

S A R A.

Mais cet amour auquel on sacrifie
 Peut à la fin se rallentir :
 Et le plaisir alors fait place au repentir.

COMEDIE.

31

A R I E T T E.

Ah croyez-moi , foyez plus sage :
Ne vous livrez pas davantage
A de chimériques transports ;
Pour faire disparoître
Un feu qui vient de naître ,
Il doit en coûter peu d'efforts.
Allez , retournez à la ville
Pour y former d'autres amours :
Que feriez-vous dans cet azyle ;
A l'Etat rendez-vous utile ,
En lui consacrant vos beaux jours.
Ah ! croyez-moi , &c.

CLARENS.

Ce que vous desirez n'est plus en ma puissance.
De mon amour j'ai prévenu Fanni.

S A R A.

Vous avez fait, Monsieur, une grande imprudence.



S C È N E V I I I .

**CLARENS , SARA , PETERSON ,
FANNI .**

*(On apperçoit ici dans l'enfoncement du Théâtre ,
Fanni tenant les mains de Peterson , & paroissant le supplier , en lui montrant Clarens , de s'intéresser au succès de son amour .)*

CLARENS , dès qu'il apperçoit Peterson
& Fanni .

*(A Peterson , en s'approchant
de lui avec vivacité .)*

PETERSON , foyez mon appui .

(Fanni dispaeroit .



SCÈNE IX.

CLARENS, PETERSON, SARA,

TRIO.

ENSEMBLE.

CLARENS. { A H! Sara, laissez-vous fléchir
SARA. { Je ne puis me laisser fléchir.

PETERSON.

Ma fille laisse-toi fléchir.

SARA, à Peterson.

Je ne puis pas vous obéir.

PETERSON, à Sara.

Vois sa douleur, elle est extrême;
Pourquoi, pourquoi le refuser?

SARA.

J'ai mes raisons pour refuser.

ENSEMBLE.

CLARENS. { Vous Sara, vous la raison même,
Pourquoi, pourquoi me refuser.

SARA. { Mon pere, vous la raison même,
Comment pouvez-vous me presser?

PETERSON. { Toi, Sara, toi, la raison même,
Pourquoi, pourquoi le refuser?

Dij

S A R A ;

P E T E R S O N .

Il aime Fanni , Fanni l'aime ,
Tu ne peux pas le refuser .

S A R A .

En est-ce assez pour s'épouser ?
Non , vous devez penser de même ;
J'ai mes raisons pour refuser :
Cessez de me presser , mon pere .

P E T E R S O N .

Ma fille , tu veux me déplaire .

S A R A .

Non je ne veux point vous déplaire .

E N S E M B L E .

CLARENS. { Eh ! bien laissez-vous donc fléchir .

PETERSON. { Eh ! bien laisse-toi donc fléchir .

SARA. { Je ne puis pas vous obéir .

(A la fin du Trio , Sara sort avec précipitation .)



SCÈNE X.

CLARENS, PETERSON.

CLARENS, *se précipitant dans les bras
de Peterson.*

AH Peterson, je suis au désespoir.

PETERSON.

Vraîment, Monsieur, votre peine m'afflige :
Mais de la terminer, n'est point en mon pouvoir.
Si Sara ne veut point se laisser émouvoir,
Il faut que la raison l'exige.

CLARENS.

La raison ! comment concevoir
Que mon rang seul & ma naissance
Puisse causer sa résistance ?

PETERSON.

Je ne vous en dirai pas tant.
Mais ce que Sara fait est bien assurément.
Chacun de nous la considère ;
Et l'on n'agit jamais que de son agrément.
Par son esprit & son discernement
C'est-elle ici qui nous éclaire.

D iv

S A R A ,

C L A R E N S , *vivement.*

Avouez-moi plutôt ce que j'ai deviné,
Et ce qu'on ne peut pas me cacher davantage,

Sara n'est point née au village ;

Un autre sort lui fut sans doute destiné :
Achevez Peterfon de m'apprendre un mystère
A moitié dévoilé.

P E T E R S O N , *à part.*

Je ne puis plus me taire.

C L A R E N S ,

Eh bien

P E T E R S O N .

Eh bien , sçachez que d'illustres parents ,

A Sara donnerent la vie.

La mort les lui ravit à la fleur de ses ans.

C L A R E N S , *vivement.*

Comment se nommoient-ils .. en quels lieux je
vous prie. . . .

P E T E R S O N .

Sur son nom , son pays , je ne dois point m'ouvrir

Mais croiriez-vous qu'une fille si belle ,

Si riche , si charmante , & qui rassemble en elle

Tout ce qu'il faut pour se faire chérir

En épousant mon fils ne crut point s'avilir ;

COMÉDIE.

57

Elle pensoit qu'il est des circonstances,
Où l'Amour peut sans nous faire rougir
Ne pas céder aux convenances.

CLARENS, *avec vivacité.*

Et c'étoit penser sagement :
Pourquoi veut-elle donc que j'agisse autrement ?

PETERSON.

Quoique fils d'un Fermier qui cultivoit la terre,
Philips, sage éclairé fut digne de lui plaire,
La voix des préjugés se fit entendre envain :
Rien ne put détourner Sara de son dessein.
Elle se fit passer pour morte en Angleterre,
Laiissa par testament ses biens à son cousin ;
Et ne se réservant que le seul nécessaire ,
Au destin de mon fils vint unir son destin.

CLARENS, *interrompant Peterson avec vivacité.*

Mais ce cousin qui de son bien immense ,
Devint le paisible héritier ,
Près d'Édimbourg ne prit-il pas naissance ?

PETERSON.

Je le crois.

CLARENS.

Avec elle il dut se marier.

PETERSON.

Il est vrai.

CLARENS, *avec transport.*

Peterfon , ah je reprends courage ,
Et je n'ai pas besoin d'en ſçavoir davantage.
Je fuis sûr de la vaincre , & je vais lui parler.
(*Il fort précipitamment.*)

S C È N E X I.

PETERSON, *feul.*

J'EN ai trop dit : qu'importe ? Il peut tout révéler.
Son fort m'intérefſe , & j'eſpere
Qu'il verra couronner ſes vœux.
Son penchant eſt honnête ; & ſon cœur eſt ſincère :
Il mérite bien d'être heureux.

S C È N E X I I.

CLARENS, SARA, PETERSON.

S A R A , *ſuivie de près par Clarens.*

(*vivement.*)

N O N , Milord je ne puis . . .

CLARENS.

Seroit-il donc poſſible ,

COMÉDIE.

59

Que vous fussiez à mes vœux insensible !

Vous me refuseriez,..... Vous....

Sara Thompson , je tombe à vos genoux.

S A R A , *avec un air mêlé de surprise & d'inquiétude.*

(*A Peterfon.*)

Mon pere... vous avez.... Hélas ! je suis perdue.

CLARENS.

C'est moi qui vous ai reconnue.

SCÈNE XIII.

Les *mêmes* , PHILIPS.

CLARENS , *voyant Philips , & se relevant avec précipitation.*

VENEZ Philips , secondez moi.
Vous voyez devant vous l'amant de votre fille.
Pourriez-vous rejeter ma foi ;
Je suis déjà de la famille.

S A R A , *à Clarens.*

Quoi , Milord , vous seriez...

CLARENS , *vivement.*

Oui je suis ce parent ,
Que vous avez connu dans son enfance ;

Et qui vous aime tendrement.

Quand je vous ai longtems pleurée amèrement ,
 Qu'il m'est doux de vous voir ! de mon impatience
 Ah remplissez l'attente , ou prenez votre bien .
 Vous avez une fille , & je dois le lui rendre ,
 Si mes vœux à sa main ne peuvent pas prétendre .
 C'est à Fanni qu'il appartient.

P H I L I P S , à Sara.

Quand tout est découvert, ta résistance est vaine ,
 Pourquoi donc de Mylord ne pas calmer la peine ?
 Eh n'as-tu pas fait mon bonheur !
 Apprends par ton exemple à juger de son cœur .
 Pour moi , chere Sara , je crois devoir me rendre ,
 Et pour en faire autant j'oserais te presser.

C L A R E N S , *vivement à Sara qui paroit
 hésiter.*

Sara , vous n'avez plus mon rang à m'opposer :

S A R A , à Clarend.

Monsieur , ce que je viens d'apprendre
 Me fait changer de sentiment.

Oui , je cède au plaisir de revoir un parent
 Qui pense comme vous : je vous avouerai même ,
 Qu'il m'est doux de pouvoir servir votre penchant.

Milord , puisque Fanni vous aime ,
 Devenez son époux , & faites son bonheur .

COMÉDIE.

61

CLARENS.

Je n'aurai pour cela qu'à consulter mon cœur.

PETERSON.

Pour Fanni la bonne nouvelle,
Je cours moi-même...

PHILIPS, *voyant Fanni.*

Elle vient.

CLARENS, *vivement.*

Oui c'est elle.

SCÈNE XIV, & dernière.

Les mêmes, FANNI, BRIGITTE,
GROS GEORGE, CHARLOTTE.

PETERSON, *allant prendre la main de
Fanni, & lui montrant Clarens.*

VIENS, viens dans ton parent embrasser ton
époux.

FANNI.

Se peut-il ?

SARA.

Oui ma fille.

S A R A ;

F A N N I.

Ah que viens-je d'entendre !

Ah Clarens !

C L A R E N S.

Ah Fanni , quel doux instant pour nous !

P E T E R S O N , *à Clarens & à Sara.*

Mes enfans , mon plaisir ne sçauroit se comprendre,
 En vous voyant heureux , je le suis plus que vous.

C H Œ U R D I A L O G U É.

T O U S.

On dit à tort que sur la terre ,
 On ne peut jamais être heureux :
 Nous éprouvons tous le contraire ;
 Et le bonheur est dans ces lieux.

C L A R E N S , *à Fanni.*

Quand je puis sans feinte ,
 Vous peindre mon amour.

F A N N I , *à Clarens.*

Quand je puis sans crainte ,
 Répondre à votre amour.

E N S E M B L E.

Peut-il pour moi briller un plus beau jour !
 O bonheur suprême !
 Promettons nous bien ,
 De chérir à jamais un si charmant lien ,

COMÉDIE.

63

SARA, PETERSON, PHILIPS, BRIGITTE.

O bonheur suprême !
Puisse toujours durer un si charmant lien.

S A R A , *à Clarens & à Fanni.*

Pour vous aimer toujours de même ,
Cédez sans efforts ,
Aux plus doux transports ;
Et n'ayez de loi
Que la bonne foi.
Oni c'est ainsi qu'on aime ?

P E T E R S O N , *à Clarens & à Fanni.*

Mes enfants , je vous dis de même.

CLARENS ET FANNI, *en prenant les mains
de Peterson.*

Mon pere nous pensons de même.

P E T E R S O N , *à Clarens & à Fanni.*

Vous m'attendrissez ,
Me rajeunissez ;
Non non jamais dans ma jeunesse ,
Je ne goutai tant de plaisir :
Un grand papa que l'on caresse ,
Voit ses vieux ans s'évanouir.

SARA , CLARENS , PHILIPS , FANNI , BRIGITTE.

De fleurs nous voulons les couvrir.

64 SARA, COMÉDIE.

T O U S.

On dit à tort que sur la terre
On ne peut jamais être heureux ,
Nous éprouvons tous le contraire ;
Oui , le bonheur est dans ces lieux.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monsieur le Lieutenant Général de Police , *Sara ou la Fermière Écossaise* , Comédie ; & je crois qu'on peut en permettre la représentation & l'impression : à Paris ce 22 Avril 1773.

MARIN.

Vu l'Approbation , permis de représenter & d'imprimer
ce 25 Avril 1773.

DE SARTINE.

Lourdât de Santenre, Jean-Baptiste

LE SAVETIER

ET

LE FINANCIER, OPÉRA-COMIQUE

EN DEUX ACTES,

EN PROSE MÊLÉE D'ARIETTES.

*Représenté devant LEURS MAJESTÉS
à Marly, le 23 Octobre 1778, & à la
Comédie Italienne, le 29.*



A P A R I S,

*Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.*



M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Permission.





AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

SI l'on trouve le second Acte de cette Pièce un peu différent de celui qui se joue au Théâtre , c'est que mon absence de Paris m'a empêché de faire à tems les changemens nécessaires pour la seconde Représentation. Un Acteur des François , connu par son esprit & ses talens , a bien voulu prendre le soin de refondre ce second Acte. Il a réussi , & je suis bien éloigné de m'en attribuer l'honneur ; mais je crois devoir faire imprimer la Pièce entière , telle que je l'ai faite & corrigée.



PA



A C T E U R S.

GREGOIRE, Savetier. *M. Narbonne.*

M. de FORLISE, Financier. *M. de Roxieres.*

GEORGE, Amoureux de Justine. *M. Julien.*

MARGUERITE, Femme de Grégoire. *M^{de} Moulingher.*

JUSTINE, Fille de Grégoire. *M^{de} du Gazon.*

Madame BABILLE, Tante de George. *M^{de} Gontier.*

Un Musicien. *M. Trial.*

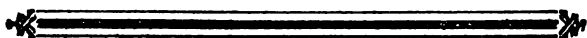
La Scène est dans un Village près Paris.



LE SAVETIER

ET

LE FINANCIER, OPÉRA-COMIQUE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Place publique ; d'un côté est une aîle du Château du Seigneur avec une croisée à balcon donnant sur la Place , & fermée d'une jalousie , & au-dessus une petite croisée d'entresol ; de l'autre côté est la Boutique d'un Savetier avec une lucarne au-dessus.



SCENE PREMIERE.

GREGOIRE, *seul travaillant.*

A R I E T T E.

P O I N T de fouci, point d'humeur noire,
C'est un trésor que la gaieté,
Tour à tour chanter, rire & boire,

6 LE SAVETIER ET LE FINANCIER ,

Rien n'est si bon pour la santé :
C'est la recette de Grégoire ,
Eh'gai , gai , quel heureux sort !
Qui se chagrine a grand tort ;
Mais très-grand tort.



S C E N E II.

GREGOIRE , JUSTINE , *à la lucarne ;*
MARGUERITE , *dans la maison.*

J U S T I N E .

PERSONNE n'est encore levé au Château ,
George n'a pas encore ouvert sa fenêtre ; il est
bien heureux de dormir !

MARGUERITE , *dans la maison.*

Justine , Justine.

J U S T I N E .

Ma mère.

MARGUERITE , *dans la maison.*

Voulez-vous bien venir ici , petite fille ?





SCENE III.

GREGOIRE, *seul.*

AH! voilà ma femme qui commence à gronder; c'est son Rogôme, à elle, tous les matins. Marguerite est bonne femme au fond; il faut bien lui passer quelque bagatelle, je suis aussi content dans mon petit ménage, que Monsieur & Madame de Forlise dans leur beau Château; ils sont les Seigneurs du Village! Eh bien, moi je suis Roi dans ma Boutique: ma foi, voilà un soulier qui aura l'air tout neuf.... Je n'ai pas-là tout ce qu'il me faut.



SCENE IV.

GREGOIRE, GEORGE, *à la fenêtre
de l'entresol.*

G E O R G E.

A R I E T T E & Duo.

Depuis que l'Amour me lutine
Je n'ai point de paix nuit & jour;
C'est une friponne de mine
Qui m'a joué ce mauvais tour:
Je ne songe plus qu'à Justine,

8 LE SAVETIER ET LE FINANCIER ;

G R E G O I R E.

Eh gai, gai, gai, quel heureux fort !

G E O R G E.

Eh mais, paix donc, Madame dort ;

G R E G O I R E.

Tour à tour chanter, rire & boire,

G E O R G E.

Ah Justine ! ah l'heureux Grégoire !

E N S E M B L E.

G R E G O I R E.

Eh gai, gai, gai, quel heureux fort !

Qui se chagrine a grand tort ;
Mais très-grand tort.

G E O R G E.

Eh mais ! paix, Madame dort,

Il chante, & frappe plus fort,
Encore plus fort.

G E O R G E.

Monsieur Grégoire, M. Grégoire.

G R E G O I R E.

Ah ! c'est vous l'ami George.

G E O R G E.

Paix donc, paix donc ; vous faites un train,
cela réveille Madame.

G R E G O I R E.

Il a raison ; mais que diable, encore dormir
à sept heures du matin, moi je suis dans l'habi-
tude de chanter en travaillant ; cela me dérange
tout-à-fait.





S C E N E V.

GREGOIRE, GEORGE *à la fenêtre ;*
JUSTINE, *à la lucarne.*

G E O R G E.

AH, la voilà ! je ne pourrai plus travailler à présent.

(*Ils se font des révérences , Grégoire les rend à George croyant que c'est lui qu'il salue*).

G R E G O I R E.

Il est bien poli M. George , cela me lasse aussi d'ôter toujours mon bonnet.

G E O R G E , *montrant à Justine des Rubans.*

Je voudrais pouvoir lui jeter ces rosettes de Rubans.

G R E G O I R E.

Eh gai , gai , j'oublie toujours ; si je ne chante pas , il faut que je boive : Justine.

J U S T I N E.

Mon père.

G R E G O I R E.

Où diable est-elle donc ? prépare-moi un petit coup de cette bouteille.

J U S T I N E.

Tout-à-l'heure , mon père.

10 LE SAVETIER ET LE FINANCIER ,
GREGOIRE, *sortant de la Boutique & voyant*
Justine.

(Dans ce moment Justine & George quittent la fenêtre).

Eh , eh , cette conversation-là ne réveillera pas Madame, par exemple : ah ! c'est un galant que l'ami George , depuis que la mère Babilie , sa tante , l'a fait entrer au Château pour travailler , avec Monsieur , dans son laboratoire , il s'est bien formé : oh ! peste , voilà déjà M. de Forlise en grande conversation avec Madame Babilie. Allons boire un coup à leur santé.



S C E N E V I.

BABILLE, LE FINANCIER.

B A B I L L E.

COMMENT ! vous voilà levé de bon matin aujourd'hui.

LE FINANCIER.

Je veux être de bonne heure à Paris , pour pouvoir revenir dîner ici , j'ai beaucoup d'affaires.

B A B I L L E.

Oh , toujours des affaires dans la tête : vous vous êtes couché tard hier , vous ne vous donnez pas le tems de dormir.

OPÉRA-COMIQUE. 11

LE FINANCIER.

Il faut y renoncer avec ce voisinage-là : c'est un terrible Chanteur que ce Savetier.

B A B I L L E.

George vient pourtant encore de le faire taire ; mais bon , il recommence l'instant d'après ; ne voulez-vous pas empêcher cet homme de chanter ? les pauvres gens il faut bien qu'ils s'égayent.

A R I E T T E.

Une petite chansonnette
Fait oublier peine & travaux ,
Et le plaisir est la recette
La plus sûre pour tous les maux.
A-t-on du bruit dans le ménage ?
Un petit air calme l'orage ,
Et l'on s'embrasse en chantant.
Pauvre fillette qui s'ennuie ,
En attendant qu'on la marie ,
Matin & soir va répétant
Une petite chansonnette.
Une petite chansonnette , &c.

LE FINANCIER.

Que Grégoire chante dans la journée , à la bonne heure ; mais , ma foi , cela est fort désagréable d'être réveillé dès la pointe du jour par ses maudites Chançons.

B A B I L L E.

C'est dommage que le sommeil ne se vende

12 LE SAVETIER ET LE FINANCIER ;

pas ; ce Marchand-là feroit fortune avec les gens riches : la fureur aussi de se coucher quand les autres se lèvent , & après cela je les vois-là tous , qui sont à bâiller les trois quarts de la journée ; on arrange bien sa santé , avec ce train de vie-là ? mais , je suis une radoteuse , on se moque de moi !

LE FINANCIER.

Eh , la bonne mère , avec toutes vos attentions , si l'on vouloit vous croire , on vivroit fort tristement.

B A B I L L E.

Oui pardienne , avec vos grands plaisirs , vous n'êtes pas si gais que Grégoire , vous autres.

LE FINANCIER.

Je veux lui parler à ce Compère-là , & voir s'il n'est pas possible d'obtenir de lui qu'il se taise.

(*On entend chanter Grégoire*).

B A B I L L E.

L'entendez-vous , le Gaillard ?

LE FINANCIER.

Le voilà , laissez-moi avec lui un moment : ah ! Monsieur le Chanteur , nous verrons.

B A B I L L E.

N'allez pas le gronder au moins , c'est que c'est un si brave homme.

LE FINANCIER.

Allez , ma bonne mere , n'ayez pas peur.

OPÉRA-COMIQUE. 13

B A B I L L E.

Ah, je fais bien, vous êtes bon; je vais vous envoyer sa fille, la petite Justine, je veux que vous la voyiez.



S C E N E V I I.

LE FINANCIER, GREGOIRE.

LE FINANCIER.

VENEZ, venez donc, M. Grégoire, il faut faire connoissance avec ses voisins.

G R E G O I R E.

Vraiment, Monsieur; c'est bien de l'honneur pour moi, & quand un Seigneur comme vous veut bien me faire des honnêtetés, c'est qu'en vérité je ne mérite pas....

LE FINANCIER.

Couvrez-vous, Maître Grégoire, point de cérémonie.

G R E G O I R E.

Vous avez raison; tenez, tout à la bonne franquette, je vois bien que vous êtes un bon Seigneur, comme tout le Village le dit; je sens que je vous aime déjà, excusez la liberté, Monsieur; mais c'est que dès que le cœur me parle, je ne saurois m'en tenir.

14 LE SAVETIER ET LE FINANCIER, LE FINANCIER.

Vous avez l'air d'un joyeux compère, l'ami
Grégoire, votre mine seule réjouit.

G R E G O I R E.

A R I E T T E.

Au point du jour je me réveille ;
Chaque matin , tout en chantant ,
L'esprit joyeux , le cœur content
Je siédonne , je fais merveille ;
Un petit coup est mon refrain ,
Et ma besogne va son train ;
Entre ma femme & ma fille
Le soir à table je brille ,
Par l'appétit & la gaieté ,
Avec le vin qu'elles me versent ,
J'avale à long trait la santé ,
Le plaisir & l'amour me bercent ;
Je m'abandonne au doux repos ,
Je dors , je dors , & toujours à propos ,
Pour mon bonheur je me réveille , &c.

L E F I N A N C I E R.

Comment pouvez-vous être si gai, étant si
malheureux ?

G R E G O I R E.

Moi , je suis malheureux ? eh , eh ! vous me
faites rire.

L E F I N A N C I E R.

Quoi , ne voyez-vous pas que vous menez une
vie misérable ?

G R É G O I R E.

Diable m'emporte , si j'en savois rien ; j'ai toujours bon appetit , je bois bien , je fais ma nuit d'un somme , je ne crains rien , je ne désire rien ; ma bonne humeur , voilà ma fortune : je la laisserai à ma fille , à ses enfans , vous les entendrez chanter , je vous en répons.

L E F I N A N C I E R.

Cette humeur-là est charmante ; mais vous devriez bien , l'ami Grégoire , avoir l'attention de ne pas nous réveiller de si bon matin avec vos chansons.

G R É G O I R E.

Dame , excusez Monsieur , ce Château n'étoit pas habité ; j'avois pris cette habitude-là , & vous savez bien.... Enfin , je ferai mon possible.

L E F I N A N C I E R.

Je vous demande d'attendre seulement que tout le monde soit levé au Château , après cela toute liberté , & je reconnoîtrai cette attention-là.

G R É G O I R E.

Il ne faut rien pour cela ; ce que vous demandez est juste , un Seigneur de Paroisse n'est pas fait pour être éveillé par un Savetier.

L E F I N A N C I E R.

D U O.

Qu'avez-vous gagné par an , dites sire Grégoire ?

26 LE SAVETIER ET LE FINANCIER ;

GRÉGOIRE.

Par an , ma foi je n'en fais rien ,

Je n'ai pas de mémoire.

E N S E M B L E.

LE FINANCIER. { Mais à peu près combien ?
Dites s'il vous plaît Grégoire.

GRÉGOIRE. { Ma foi je n'en fais rien ;
Je n'ai pas de mémoire.

L E F I N A N C I E R.

Eh bien , par mois ?

GRÉGOIRE.

Par mois , je n'en fais rien ;

Je ne calcule guère.

E N S E M B L E.

LE FINANCIER. { Mais à peu près combien ?
Dites-moi donc compère.

GRÉGOIRE. { Ma foi je n'en fais rien ,
Je ne calcule guère.

L E F I N A N C I E R.

Mais vous devez savoir , enfin ,

Ce que vous gagnez par journée ?

G R E G O I R E.

Que voulez-vous ! suffit qu'enfin

J'attrape le bout de l'année ;

Chaque jour amène son pain.

E N S E M B L E.

OPÉRA-COMIQUE.

17

ENSEMBLE.

LE FINANCIER. } Quelle tête ! je parle envain !

GREGOIRE. } Chaque jour amène son pain.

GREGOIRE.

Que voulez-vous que j'aie m'embarasser la cervelle de tout cela ; j'ai une femme , que j'aime , ma fille me carresse toute la journée ; avec cela vive la joie.

LE FINANCIER.

Vous méritez que l'on s'intéresse à vous ; je veux faire votre petite fortune , maître Grégoire.

GREGOIRE.

Si vous voulez , cela ne me fera pas de peine ; j'aimerois l'argent tout comme un autre , si j'en avois ; mais je suis heureux sans cela.

LE FINANCIER.

Quelques bonnes pistoles ne gâteront rien ; mon pauvre Grégoire ; ne parlez pas de cela , mais venez me trouver tantôt à mon retour de Paris : je vous payerai bien vos chansons ; laissez faire.

GREGOIRE.

Je vous les vendrai toutes , moi , si cela vous fait plaisir : qu'à cela ne tienne.



18 LE SAVETIER ET LE FINANCIER ,



S C E N E V I I I .

LE FINANCIER, CREGOIRE,
JUSTINE.

J U S T I N E .

M o n père.

L E F I N A N C I E R .

Ah ! voilà votre petite Justine. Bon jour , ma belle enfant.

G R E G O I R E .

Allons , ne sois pas honteuse ; fais la révérence à Monsieur : c'est le Seigneur du Village.

J U S T I N E , *faisant la révérence.*

Bon jour , Monsieur le Seigneur.

L E F I N A N C I E R .

Comme elle est donc jolie , dès le matin.

J U S T I N E .

Ah ! Monsieur , je suis comme cela toute la journée.

L E F I N A N C I E R .

Est-ce que vous ne songez pas à la marier ?

G R E G O I R E .

Je voudrois bien lui trouver quelque bon gar-

OPÉRA-COMIQUE. 19

çon, joyeux & gaillard comme moi, c'est ce qu'il lui faut en ménage; je n'ai que cet enfant-là, je voudrois la voir heureuse.

LE FINANCIER.

Je penserai à cela : il me vient une idée..... J'aime que les filles se marient : avec une mine comme celle-là, on ne doit pas manquer d'amoureux.

GREGOIRE.

Je vous en réponds.

JUSTINE.

Bon, est-ce que tous ces garçons ne font pas toujours après moi? cela m'impatiente : ils ne sauroient laisser les filles tranquilles.

LE FINANCIER.

Je penserai à vous, ma petite. Sire Grégoire, vous n'oublierez pas, à mon retour.

GREGOIRE.

Oh! je n'ai garde.

LE FINANCIER, *à part à Grégoire.*

Il y a de l'argent qui vous attend; mais chut.

GREGOIRE.

Bon, bon, je ne dirai rien, n'ayez pas peur.

LE FINANCIER.

Adieu, adieu, maître Grégoire : adieu Justine.



S C E N E I X.

GREGOIRE, JUSTINE, MARGUERITE, BABILLE.

B A B I L L E.

E H' bien , compère...

G R E G O I R E.

Que c'est bien un honnête homme , que ce Seigneur-là , il m'a fait plus de politesse.

J U S T I N E.

Il m'a caressée aussi , moi , ma mere.

M A R G U E R I T E.

Ah ! de belles paroles & des carresses , cela ne leur coûte rien quand ils ont besoin de vous. Belle idée de vous empêcher de chanter ! Vous avez été assez sot...

G R E G O I R E.

Pas-si-tôt : va , ma femme , nous nous sommes arrangés ensemble. C'est le Seigneur du Village ; enfin , suffit..... Je suis content : j'irai le voir au Château , à son retour ; il me l'a bien dit....

B A B I L L E.

Il faudra bien que Madame Marguerite y

OPÉRA-COMIQUE. 21

vienne aussi avec Justine : c'est aujourd'hui la fête de Monsieur.

G R É G O I R E.

Tant mieux , c'est de la joie dans le pays.

M A R G U E R I T E.

Il n'y a pas assez de fêtes déjà.

B A B I L L E.

Vous ferez bien régalés , & puis je vous ferai entrer à la Comédie.

J U S T I N E.

Je n'ai jamais vu la Comédie , moi , mon père.

G R É G O I R E.

C'est bien drôle , va ; demandes à ta mère , je l'y ai déjà menée une fois , à deux lieues d'ici.

M A R G U E R I T E.

Oui , un beau plaisir d'être là trois heures à regarder des gens qui font de grands gestes , parlent entr'eux de leurs affaires , auxquelles on n'entend rien , se mettent à rire & à pleurer , sans qu'on sache pourquoi ; puis , dès que vous voulez parler , on vous fait taire , vous.

B A B I L L E.

Voilà ce que je n'en aime pas ; c'est de voir parler les autres , sans pouvoir rien dire , foi.

M A R G U E R I T E.

Votre fille est bien arrangée , ainsi que moi ,

B ;

22 LE SAVETIER ET LE FINANCIER ,

pour se trouver au milieu de tout ce monde avec un cotillon de laine : on n'a pas seulement le moyen de s'acheter une robe.

G R E G O I R E .

Bon , bon ; tu es bien fière , toi Marguerite ; nous ne ferons pas toujours pauvres : va , il ne faut qu'une bonne occasion.

M A R G U E R I T E .

Oui , comptez là-dessus ; & puis tous ces beaux Messieurs , dans ce Château , viendront faire cent cajoleries à votre fille , lui dire cent fornettes.

G R E G O I R E .

C'est pour rire , tout cela ; il faut bien que jeune s'amuse.

B A B I L L E .

Ah ! d'ailleurs il n'y a rien à craindre , tous les amis de chez nous font trop bien élevés.

M A R G U E R I T E .

A R I E T T E .

Tous ces Messieurs de Paris ,
Si galans , si polis ;
Vont se jouant des pauvres filles ,
Gentilles ,
Comme le chat de la souris ;
D'une patte ,
Délicate ,
Le matois
Fin & fournois ,

OPÉRA-COMIQUE. 23

D'abord la flatte , flatte ;
Mais paf , le coup de griffe part :
La pauvrette s'échappe ,
Le gaillard
Fait un faut , la rattrappe ,
Et puis crac , un bon coup de dent ;
Il vous la croque en un instant.

G R E G O I R E .

On ne t'a pas croquée , toi ; il n'arrivera pas plus de mal à ta fille.

B A B I L L E .

Oh ! il faut que l'on soit sage avec moi : Justine ne me quittera pas , & George , mon neveu , lui donnera le bras.

J U S T I N E .

Je vous promets , ma mere , de ne parler à personne qu'à lui.

M A R G U E R I T E .

Taisez-vous petite sotte.

B A B I L L E .

Je m'amuse-là pendant une heure , & j'ai bien des ordres à donner pour ce soir.

G R E G O I R E .

Venez , la mère Babilie , je vais vous reconduire chez vous. *A Marguerite* : Ecoute-donc , femme , prépare moi une cravate & une chemise blanche ; il faut bien un jour de fête se donner un air de propreté.

B 4

24 LE SAVETIER ET LE FINANCIER ;

B A B I L L E, à *Justine*.

Ne t'inquiète pas, mon enfant, je te menerai ce soir à la danse.



S C E N E X.

J U S T I N E, *seule.*

C'EST une bonne femme que cette mère Babilé, elle est plus gaie encore à son âge ; & Mr George aussi, est un brave garçon ; il a bien des attentions pour moi, cela me fait plaisir quand je le vois : je deviens si triste à présent, moi qui autrefois étois si gaie.

R O M A N C E.

D'HUMEUR joyeuse,

Toujours chantant,

Toujours sautant,

Le cœur content ;

Que je vivois heureuse !

A présent je n'ai plus qu'ennuis,

Je ne dors pas toutes les nuits,

Et le long du jour je soupire.

Hélas ! Hélas !

Je ne fais pas

Ce que cela veut dire.



A ma parure,

Jamais, Jamais,

Je ne songeois ,
 Je m'arrangeois ,
 Sans soin , à l'avanture ;
 A présent j'ajuste , en secret ,
 Mon bavolet & mon corset ,
 Et je rougis quand je me mire.
 Hélas ! &c.



Sous le feuillage ,
 J'allois au bois
 Unir ma voix
 Aux doux haubois
 Des Bergers du Village.
 Quand George chante je me tais ,
 A ses accens seuls je me plais ;
 Mais à peine alors je respire.
 Hélas ! &c.



SCENE XI.

JUSTINE & GEORGE.

GEORGE.

AH ! Mademoiselle Justine , j'avois bien de
 l'impatience de vous voir , de vous trouver seule ,
 de vous parler.

JUSTINE.

Il me semble que tout ce que vous me dites

26 LE SAVETIER ET LE FINANCIER ,
ne me fait pas tant de plaisir , quand il y a du monde : cela me rend toute confuse.

G E O R G E .

Et moi je reste-là comme un nigaud , je n'ai plus d'esprit pour vous dire ce que je pense.

J U S T I N E .

Ni moi non plus , Mr George.

G E O R G E .

Vous étiez levée de bon matin aujourd'hui : est-ce que vous êtes malade ?

J U S T I N E .

Non , c'est que.... Ah ! je me porte à merveille à présent.

G E O R G E .

Tant mieux : tenez Mademoiselle Justine ; voilà des rosettes que je vous apporte pour votre corset.

J U S T I N E .

Je vous suis bien obligée ; mais....

G E O R G E .

Quoi , vous refuseriez un ruban de moi ; ce seroit bien mal à vous.

J U S T I N E .

Eh bien , je le reçois. Quelle attention ! je n'aurai jamais été si bien parée. Je voudrais vous donner quelque chose aussi.

OPÉRA-COMIQUE. 27.

G E O R G E.

Ah ! si vous vouliez.... Je fais bien ce que je vous demanderois.

J U S T I N E.

Ah ! dites-le moi donc ; je serois si contente...

G E O R G E.

Je n'oserois jamais.

J U S T I N E.

Pourquoi , pourquoi : mon Dieu ! si je pouvois deviner !

G E O R G E.

Regardez-moi donc : ah ! Mademoiselle Justine , vous êtes bien jolie.

J U S T I N E.

Cela vous fâche.

G E O R G E.

Bien au contraire , je suis enchanté quand je vous regarde ; je ne vous vois jamais assez ; je vous aime de si bonne foi , de si bon cœur !

J U S T I N E.

Tant mieux , je vous aime bien aussi , moi , Mr George.

G E O R G E , *avec transport.*

Vous m'aimez ! Ah ! je n'aurois jamais crû....

J U S T I N E.

Quoi ! que je vous aime ; vous me croyez donc

28 LE SAVETIER ET LE FINANCIER ;

bien ingrate : vous me faites tant d'amitié ; comment ne vous aimerois-je pas ?

G E O R G E.

Que vous me rendez heureux : vous m'aimez ! Voilà ce que je n'osois vous demander.

J U S T I N E.

Cela ne me coûte rien pourtant , & cela me fait bien du plaisir.

D U O.

G E O R G E.

DITES-MOI donc encore je vous aime ;
Ce mot fait du bien à mon cœur.

J U S T I N E.

Ah ! qu'il est doux de dire je vous aime ;
Ce mot soulage bien mon cœur.

E N S E M B L E.

G E O R G E. { Dites-moi donc encore , je vous aime.

J U S T I N E. { Ah ! qu'il est doux de dire je vous aime.

G E O R G E.

Vous allez faire mon bonheur.

J U S T I N E.

Je vous devrai le mien de même.

G E O R G E.

Tous les deux encor ,
D'une ardeur extrême ,
Répétons d'accord ;
Que je vous aime.

OPÉRA-COMIQUE.

29

ENSEMBLE.

Tous les deux encor , &c.

GEORGE.

Que je regrette les instans
Que j'ai perdus à vous le taire !

JUSTINE.

Ai-je donc pu , depuis deux ans ,
Vous cacher que vous savez plaire.

GEORGE.

Ah ! pour réparer le tems ,
Savez-vous ce qu'il faut faire ?

ENSEMBLE.

Tous les deux encor ,
D'une ardeur extrême ,
Répétons d'accord ;
Que je vous aime !
Oui , je vous aime.

JUSTINE.

Ah ! que je me sens à mon aise à présent , mon
cher ami , ce bonheur d'aimer je ne le dois qu'à
vous.

GEORGE.

Toujours vous , à George votre ami !

JUSTINE.

Eh bien. toi.

GEORGE.

Ah ! tu mets le comble à mon bonheur : tu

30 LE SAVETIER ET LE FINANCIER ,
ne fais pas , ma chere Justine , je viens de ren-
contrer ton père , je t'ai demandée en mariage ,
ma bonne amie.

J U S T I N E .

Et mon père consent.

G E O R G E .

Oui , oui , je vais trouver à présent Madame
Marguerite , & puis après je parlerai à ma tante ,
& puis après je t'épouserai , & puis après. . . . tu
seras à moi pour toujours.

J U S T I N E .

Oui , oui , toujours à toi.



S C E N E X I I .

J U S T I N E , G E O R G E , M A R -
G U E R I T E , G R E G O I R E .

G R É G O I R E , à *Marguerite*.

T I E N S , tiens , les voilà ces chers enfans.

G E O R G E .

Ah ! Madame Marguerite , j'aime Justine , elle
a de l'amitié pour moi , M. Grégoire veut bien
nous marier. . . .

M A R G U E R I T E .

Eh bien , moi , je ne le veux pas . Cela est
bien pressé d'aller se mettre dans la misère.

OPÉRA-COMIQUE. 51

GREGOIRE.

Ah que nenni. (*à part*) Ah ! si l'on ne m'avoit pas recommandé le secret. (*haut*) Ne nous sommes-nous pas mariés ? n'es-tu pas bien malheureuse ? tu as un mari qui te caresse toute la journée , & qui ne grogne jamais : ta fille ne fera pas plus à plaindre que toi. Allons , ma femme , il faut arranger cette affaire avec la mere Babilie.

MARGUERITE.

Eh bien , oui ; elle pense au solide pour son neveu, elle m'a confié cela.

GEORGE.

Ma tante a de l'amitié pour moi , & quand elle faudra que j'aime Justine , je suis bien sûr. . . .

MARGUERITE.

Oui , quand elle peut choisir le meilleur parti du Village , elle ira lui donner Justine qui n'a rien.

JUSTINE.

Hélas ! non.

GEORGE.

ARIETTE.

Voyez cette charmante mine ,
Ces yeux si doux où se peint le bonheur :
Voyez ce sourire enchanteur ,
Cette taille légère & fine :
N'est-ce donc rien que tout cela ?
Son trésor , le voilà.

32 LE SAVETIER ET LE FINANCIER ,

De mille graces entourée ,
Sa Modestie ajoute à ses attraits ,
Belle sans art & sans apprêts ,
De sa pudeur elle est parée :
N'est-ce donc rien que tout cela ?
Son trésor , le voilà.



Son cœur timide & neuf encore ,
Dans mes soupirs a respiré l'Amour ,
Comme aux premiers rayons du jour ,
On voit la tendre fleur éclore :
N'est-ce donc rien que tout cela ?
Son trésor , le voilà.

M A R G U E R I T E

Ce trésor-là ne donne pas de quoi vivre ; cela ne feroit pas marié six mois que cela se viendrait plaindre après. Eh , mon père , ma mère ! il ne nous manqueroit plus que ce tracas-là. Cette Péronnelle ! Oh je vous apprendrai à vous amou-
racher comme cela d'un garçon.



S C E N E X I I I .

GEORGE , GREGOIRE , JUSTINE.

G R É G O I R E .

N E vous chagrinez pas , mes enfants , je fais le moyen de lui faire entendre raison ; quelque soir ,
là,

OPÉRA-COMIQUE. 33

là, dans quelque moment où elle sera de bonne humeur. Toi, vas parler à ta tante.

J U S T I N E.

Ah, George, si vous me quittiez pour une autre !

G E O R G E.

Ma chère amie, rien au monde ne pourra me détacher de toi. Et.....

G R E G O I R E.

Allons, vas-t-en : ces amoureux n'ont jamais fini.



S C E N E X I V.

G R E G O I R E , J U S T I N E.

G R E G O I R E.

AH ça, ne vas-tu pas pleurer, faire l'enfant ? Prends ton ouvrage, tu travailleras à côté de moi. (à part.) Cette pauvre Justine son petit cœur est bien pris ! (*La Jalousie du Château s'ouvre.*) Ah ! voilà Madame levée, je pourrai chanter en toute liberté.

(*On entend un Prélude de Musique dans le Château.*)

Ah, diable ! voilà déjà les Musiciens arrivés pour ce soir.

34 LE SAVETIER ET LE FINANCIER,

(*Un Musicien dans le Château.*)

A I R.

Tendre amitié
C'est aujourd'hui ta fête ;
Des plaisirs qu'ici l'on t'apprête ,
Tous les bons cœurs sont de moitié.

G R É G O I R E.

Entends , Justine , il y a de la joie au Château ;
cela me donne envie de chanter.

A I R.

Fille Jolie
Que l'on marie ,
Rit & chante soir & matin ;
Est-elle femme :
Changeant de gamme ,
Elle crie & gronde sans fin.

J U S T I N E.

Pauvre Justine , quelle atteinte !
Peut-on séparer nos deux cœurs ?
L'Amour & la crainte
Font couler mes pleurs.

(*Le Musicien , Grégoire & Justine chantent en Trio.*)





SCENE XV.

GREGOIRE, JUSTINE, BABILLE.

BABILLE.

EH mais, mon cher Grégoire, vous criez à rompre la tête; les Musiciens veulent profiter de l'absence de Monsieur pour répéter quelque chose, & avec le train que vous faites, on ne s'entend pas au Château.

GREGOIRE.

On ne pourra donc plus chanter du tout dans ce pays-ci : le matin, cela réveille Madame; à présent, ce sont les Musiciens que cela dérange. Voilà des Musiciens bien habiles; avec leur Musique ils ne me dérangent pas, moi.



SCENE XVI. ET DERNIERE.

GREGOIRE, JUSTINE, BABILLE,

GEORGE.

GEORGE.

VOILÀ Monsieur qui arrive au Château.

GREGOIRE.

Je m'y en vais. (*à part.*) Ah! peste, je ne veux pas manquer cela.

36 LE SAVETIER ET LE FINANCIER,

G E O R G E.

Ma chère tante , depuis une heure je vous cherche par-tout. Ah ! Monsieur Grégoire , un moment , de grace : ma tante , vous avez tant de bonté pour moi , vous desirez mon bonheur ; Justine & moi nous nous aimons.

B A B I L L E.

Est-il possible ?

J U S T I N E.

Je n'ai jamais aimé que lui.

B A B I L L E.

Mais voyez ces méchans enfans s'aimer sans rien dire ! Est-ce que je puis deviner cela ? J'ai pris d'autres arrangemens.

G R E G O I R E.

Ah ! la mère Babilie , il ne faut pas nous refuser ce plaisir-là.

G E O R G E.

Quoi ! ma tante , vous voudriez me donner une femme que je n'aimerois pas , tandis que Justine !.....

B A B I L L E.

Tu vas parler pendant une heure. Je n'aime pas les babillards ; est-ce que je ne fais pas que Justine est une bonne enfant ; qu'un mari sera heureux avec elle ? Est-ce que tu ne fais pas , toi , que tout ce que je fais , c'est pour ton bien ? Est-ce que.....

G E O R G E.

Eh bien , ma tante , en deux mots ; Justine pour femme , ou je ne me marie pas.

B A B I L L E.

Comment, petit coquin, tu oses me parler de
ce ton-là, à ta tante !

G E O R G E.

Eh bien , oui , à ma tante.

J U S T I N E.

Ma chère Madame Babilie. . . . Mais, George,
tu n'y penfes pas.

G R E G O I R E.

Les amoureux il faut un peu les excuser.

Q U A T U O R.

B A B I L L E.

Non , non , je veux qu'on me révère ,

Je suis sa tante , c'est à moi

De lui faire la loi.

G E O R G E.

Justine m'est plus chère ,

L'Amour seul est ma loi.

J U S T I N E à G E O R G E.

Eh ! mais , tais-toi , tais-toi.

à Babilie.

Prenez pitié de moi.

T O U S.

B A B I L L E. C'est à moi , c'est à moi
De lui faire la loi.

J U S T I N E. Eh ! mais , tais-toi , tais-toi.
Prenez pitié de moi.

G E O R G E. L'Amour seul est ma loi ;

G R E G O I R E. Mon ami , calmes-toi.

38 LE SAVETIER ET LE FINANCIER,

BABILLE, *à part*, regardant JUSTINE.

Qu'elle est intéressante !

J U S T I N E.

Vous avez si bon cœur.

G R E G O I R E.

Soyez plus indulgente.

B A B I L L E.

Non, non, je suis sa tante.

J U S T I N E, G E O R G E.

Vous allez faire son malheur.

B A B I L L E, *à part*.

Moi, faire leur malheur !

haut. Mais, mais, je veux qu'on me révère :

Ah ! je t'apprendrai ton devoir.

J U S T I N E.

Hélas ! je suis au désespoir.

GREGOIRE à GEORGE & à JUSTINE.

Laissez, laissez-moi faire.

B A B I L L E.

Ah ! je t'apprendrai ton devoir.

T O U S.

BABILLE.

Oui, ton devoir,

GREGOIRE.

Nous allons voir ;

GEORGE & JUSTINE. Quel désespoir !

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

Le Théâtre représente la Chambre de Grégoire. On y voit une table & divers meubles de ménage.



SCENE PREMIERE.

GREGOIRE, *seul, portant un sac dans son chapeau.*

A R I E T T E.

LE bon magot que j'ai là !
Que je suis riche ! heureux Grégoire !
Oui, c'est à toi tout cela ;
A peine encor puis-je le croire ,
Tandis que chacun me plaindra :
Qu'en me voyant on s'écriera ,
Ah ! le pauvre homme ! le pauvre homme !
Près de mon sac je reviendrai ,
Tous mes écus je compterai ,
Et tout bas , tout bas je dirai ,
La belle somme !
Le pauvre homme ! hé ! oui, le pauvre homme !
Le bon magot, &c.

Il met le sac sur la table.

40 LE SAVETIER ET LE FINANCIER ,

Le magnifique Seigneur que ce M. de Forlise ! Douze cent francs pour ne plus chanter le matin ! je suis bien fâché de ne lui avoir pas accordé l'après-dîner, il m'auroit donné le double. Voilà toujours de quoi avoir bien des bouteilles de vin.... Non ma foi, mon argent s'en iroit trop vite. Il vaut mieux le donner à garder à M. le Bailli. Ah ! oui, le Bailli : peste, je ne veux en parler à personne. Il sembloit tout-à-l'heure dans la rue, que tout le monde devinoit que j'avois de l'argent, chacun m'ôtoit son chapeau.... J'entens du bruit ... c'est ma femme. Ah ! si elle favoit cela, il lui viendrait mille idées de folies, & puis elle voudroit peut-être me faire recevoir Maître cordonnier. L'ambition dans une tête de femme.....

(Il met son chapeau sous son bras , & le sac dedans.)



S C E N E II.

GREGOIRE, BABILLE,
MARGUERITE.

MARGUERITE.

E C O U T E - D O N C , mon cher ami, tu as été au Château, tu as vu M. de Forlise.

G R E G O I R É .

Eh ! bien oui, je l'ai vu (*à part*). Elle veut me tirer les vers du nez : allons-nous-en.

OPÉRA-COMIQUE. 41

BABILLE.

Mais M. Grégoire, parlez-moi un peu de notre Maître.

MARGUERITE.

Ton chapeau te gêne, mon ami, donne-le moi.

GREGOIRE.

Non, non, je fors, j'ai affaire (*en sortant*).
Allons vite cacher mon argent.



SCENE III.

BABILLE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

MAIS, Madame Babilie, est-il bien vrai?

BABILLE.

J'ai vu le sac entre ses mains, vous dis-je, comme il sortoit de chez Monsieur. Ah! notre Maître est généreux.

MARGUERITE.

Mais dites-moi, Madame Babilie, étoit-il bien gros ce sac-là?

BABILLE.

Douze cent francs au moins.

MARGUERITE.

Douze cent francs! au moins! que vous me faites de plaisir!

42 LE SAVETIER ET LE FINANCIER ,

BABILLE.

A présent vous voudrez bien marier Justine avec mon neveu.

MARGUERITE.

De tout mon cœur. Pardine , nous voilà riches , il faut bien que notre enfant s'en ressente un peu.



SCENE IV.

MARGUERITE, BABILLE,
JUSTINE.

JUSTINE.

CELA est-il donc vrai ma mère , que mon père a de l'argent , tout plein , tout plein ?

MARGUERITE.

Oui , ma chère enfant , embrasse - moi , nous voilà riches à tout jamais. Je consens à te marier.

JUSTINE.

Avec M. George.

BABILLE.

Oui , ma chère enfant , tu es si gentille !

JUSTINE.

Comme George va être content ! Je cours bien vite , bien vite....

OPÉRA-COMIQUE. 43

BABILLE.

Doucement , ma chère amie , c'est moi qui
veux lui annoncer cette bonne nouvelle.

A R I E T T E.

Ce cher neveu ! quand il saura...

Il a le cœur si bon , si tendre...

Je crois , je crois déjà l'entendre.

En m'embrassant il me dira :

Ah ! ma tante , ma chère tante !

Ma tendresse reconnoissante...

Jamais je ne me souviendrai...

Eh ! non , jamais je n'oublierai...

Cette Justine est si charmante...

Et c'est à moi qu'elle fera...

Ce cher neveu ! quand il saura...

Quel plaisir il aura !

J U S T I N E.

Oui , oui , mais dépêchez-vous.

B A B I L L E.

J'y vais... mon cher neveu... Ma petite Justine !
à tantôt.

M A R G U E R I T E.

Envoyez - nous George pour nous cher
N'oubliez pas (à Justine). Voici ton père.





S C E N E V.

MARGUERITE, GREGOIRE,
JUSTINE.

JUSTINE, *à part.*

IL n'a pas l'air joyeux.

G R E G O I R E.

Toujours à babiller.... Personne pour garder la boutique , on n'a qu'à venir me voler. Allons, prenez votre ouvrage , & allez à la Boutique.

JUSTINE.

Mais mon père....

G R E G O I R E.

Va travailler, encore une fois, & ne me raisonne pas!

MARGUERITE, *bas à Justine.*

Ne l'obstine point. Je le ferai bien parler , moi.





SCENE VI.

MARGUERITE, GREGOIRE.

MARGUERITE.

VIENS-TU encore du Château, mon cher ami?

GREGOIRE, *à part*.

Elle va me faire cent questions, elle est si curieuse!

MARGUERITE.

(*À part*). Il faut s'y prendre avec douceur (*haut*). Tu aimes bien ta petite femme, n'est-il pas vrai.

GREGOIRE.

Oui, oui, je t'aime bien.

MARGUERITE.

Il faut que tu me mettes dans le secret. Conte-moi donc tout cela, mon cher ami, je suis discrète.

GREGOIRE.

Que veux-tu que je te conte, laisse-moi tranquille.

MARGUERITE.

Tu fais semblant de grogner, & tu es bien content. Ah! le coquin! je suis au fait, va.

GREGOIRE.

Quelque bavardage encore de cette Madame Babilie.

46 LE SAVETIER ET LE FINANCIER ,

M A R G U E R I T E .

Pardieu, voilà bien du mystère. Ne fai-je pas bien qu'on t'a fait venir au Château ? Que M. de Forlise t'a donné douze cent francs ? qu'avec cet argent tu vas marier ta fille , acheter quelque bonne charge.

G R E G O I R E .

Voilà de belles histoires , tu m'impatientes (*à part*). Elle ne finira pas.

M A R G U E R I T E .

Ecoute donc, mon cher ami, le Bailli est vieux, & tu pourrois.... moi, moi Baillive !

A R I E T T E .

Quel bruit ! quel bruit cela feroit !

Tout le village en parleroit.

Savez-vous ce qui nous arrive ?

Madame Grégoire est Baillive.

Baillive ! oui-dà , oui-dà ;

.Rangez-vous, la voilà.

La révérence on me fera ;

Eh ! vive, vive

Madame la Baillive :

Comme Marguerite rira :

Ah ! ah !

J'y crois être déjà.

Moi , sans être plus fière ,

D'une honnête manière

Je les saluerai tous , oui tous ;

Mes bons amis , venez chez nous ,

Grand feu , bon vin & bonne chère ,

Buvez à moi , je bois à vous :

Eh ! vive, vive, &c.

OPÉRA-COMIQUE. 47

GREGOIRE.

Veux-tu finir ton train ! prépare-moi à souper.

MARGUERITE.

Tu fais bien que la mère Babilie nous régale ce soir.

GREGOIRE.

Je ne veux pas aller chez cette babillarde-là (à part). On viendrait pendant ce tems-là prendre ce que j'ai.

MARGUERITE.

Mais, mon cher ami, nous avons promis ; il faut bien....

GREGOIRE.

Il faut bien !... Je crois que tu veux faire la maîtresse ?

MARGUERITE.

Quelle chienne d'humeur donc !

GREGOIRE.

Tien, ne m'échauffe pas les oreilles : car morbleu....

(Il la menace de la frapper).

D U O.

Marguerite

Je demeure interdite :

La pauvre Marguerite !

Hélas ! hélas !

GREGOIRE.

J'entends du bruit , ce me semble :

MARGUERITE.

Hélas ! hélas !

GREGOIRE.

ENSEMBLE.

{ Tu te tairas.

48 LE SAVETIER ET LE FINANCIER ,

G R E G O I R E .

Ecoutons . . . Ciel ! je tremble.

M A R G U E R I T E .

Nous qui vivions si bien ,

Si bien d'accord ensemble !

G R E G O I R E .

ENSEMBLE. { Eh ! mais , paix donc : ô Ciel ! je tremble ,
M A R G U E R I T E .
Nous qui vivions si bien ensemble !

G R E G O I R E .

Non , non , par bonheur ce n'est rien ;

M A R G U E R I T E .

La pauvre Marguerite ! &c.

G R E G O I R E .

Eh ! bien avec tous tes hélas , te dépêcheras-tu ?

M A R G U E R I T E .

Un moment donc. Je vais chercher du bois à la cave.

G R E G O I R E .

(*A part*). A la cave , peste (*haut*). J'y vais ; moi.

M A R G U E R I T E .

Sont-ce tes affaires.

G R E G O I R E .

Je le veux , &c.... morbleu , reste-là.



SCENE



SCENE VII.

MARGUERITE.

MAIS à qui en a-t-il donc ? On doit être gai quand on est riche , ce ne seroit pas la peine sans cela. Mais voyez un peu ; me faire mystère de cet argent ! où diable a-t-il mis ce sac (*elle cherche par-tout*). Ma foi , je voudrois le trouver. Je crois que je ne le lui rendrois pas pour lui apprendre....



SCENE VIII.

MARGUERITE, GREGOIRE,
*portant son sac sous son habit, & tenant
ses bras croisés.*

GREGOIRE, *à part.*

IL faut que je l'éloigne d'ici (*haut*). Ecoute Marguerite , je pense qu'il est nécessaire que tu ailles dire à Madame Babilie , que nous n'irons pas ce soir au Château. Il faut être honnête.

MARGUERITE.

Mais pourquoi ne veux-tu pas venir te réjouir ,
pourquoi ?...

D

50 LE SAVETIER ET LE FINANCIER,
GREGOIRE.

Vas-tu encore recommencer, fais ce que je te dis.

MARGUERITE, *à part, s'en allant.*

Je t'espionnerai si bien.... Voyons toujours à cette cave.



SCENE IX.

GREGOIRE, *seul.*

LA voila partie enfin. Ah ! je ne veux plus mettre mon argent à la cave, on va là trop souvent (*il tire son sac de dessous son habit*). Oui, mais comment faire.... cela est diablement embarrassant.... ma fille à présent !... (*il met le sac sur la table & son chapeau dessus*).



SCENE X.

GREGOIRE, JUSTINE.

GREGOIRE.

TU feras-donc toujours sur mes talons.

JUSTINE.

Je viens voir, mon père, si vous n'avez besoin de rien ?

OPÉRA-COMIQUE. 51

GREGOIRE.

La curiosité de savoir ce que je fais ! Allons ,
donnez-moi ma veste & mon bonnet , que je
me deshabillement.

JUSTINE.

Mais , mon père , vous oubliez que nous allons
au Château.

GREGOIRE , *se deshabillant.*

Vraiment , vous ne songez qu'à vous divertir ,
je n'entends pas cela ; vous resterez ici avec votre
mère. Serrez mon habit.

JUSTINE.

*(Elle va pour prendre la cravate que Grégoire a
mise sur son chapeau.*

Oui , mon père.

GREGOIRE.

Morbleu ! laissez-là ma cravate.

JUSTINE.

Ah ! mon Dieu ! Vous m'avez fait peur... Mais ,
mon père , M. George doit venir nous chercher.

GREGOIRE.

Vraiment M. George. Belle connoissance pour
une fille ! Je vous défends de le voir davantage.

JUSTINE.

Mais , mon père , ce matin vous vouliez nous
marier ensemble.

GREGOIRE.

Je ne ne le veux plus à présent. Vous resterez
fille.

52 LE SAVETIER ET LE FINANCIER,

D U O.

J U S T I N E.

Vous qui m'avez toujours chérie ,
Voulez-vous faire mon malheur ?

G R E G O I R E.

Rester fille toute sa vie
Ce n'est pas un si grand malheur.

J U S T I N E.

Mon Amant avoit su vous plaire ,
Il vous chérit , il vous révère ;
Nous ne faisons pour vous qu'un cœur !
Ah mon père ! ah mon père !
Faites notre bonheur !

J U S T I N E.

ENSEMBLE.

{ Nous ne faisons pour vous qu'un cœur :

G R E G O I R E.

{ Je sens qu'elle attendrit mon cœur.

G R E G O I R E.

Ma fille !

J U S T I N E.

Mon père !

G R E G O I R E *à part.*

Elle a pour moi tant d'amitié.

J U S T I N E.

De votre fille ayez pitié.

ENSEMBLE.

Elle a pour moi tant d'amitié !

De votre fille ayez pitié.

G R E G O I R E *à part.*

Mais si je la marie

Il faudra lui donner mon bien ,

Mon bien , ma vie :

OPÉRA-COMIQUE. 53

JUSTINE.

Eh bien ! eh bien !

Vous avez une ame si bonne !

GREGOIRE.

Songez, songez à m'obéir.

ENSEMBLE.	{	JUSTINE <i>à part.</i>
		Cher Amant ! que je t'abandonne,
		Jamais, jamais, plutôt mourir.
		GREGOIRE <i>à part.</i>
		Mon cher argent ! que je te donne !
		Jamais, jamais, plutôt mourir.



SCENE XI.

GREGOIRE, *seul.*

CETTE pauvre Justine, pourtant, me fait de la peine, mais.... (*il découvre son sac*). Ah ! comme ce sac a bonne mine ! Mon cher trésor ! je ne veux plus te quitter. Douze cent francs ! Combien cela fait-il d'écus donc ?... Me voici seul. Comptons (*il compte son argent*). J'entens du monde, je crois.... Je crains toujours d'être surpris.... Je ne fais plus mon compte à présent. Il faut que je recommence.





S C E N E XII.

GREGOIRE, JUSTINE, GEORGE,
MARGUERITE.

Q U A T U O R.

JUSTINE ET GEORGE.

Q U E L bonheur ! quel bonheur !

M A R G U E R I T E.

Comptons , comptons la somme.

G R E G O I R E.

Au voleur , au voleur , au voleur ;

M A R G U E R I T E.

Eh bien ! pauvre homme !

A présent nous allons briller.

JUSTINE ET GEORGE.

Voilà de quoi nous marier.

G R E G O I R E.

Ah coquin ! tu viens me voler.

JUSTINE ET GEORGE.

Voilà de quoi nous marier.

ENSEMBLE.

M A R G U E R I T E.

A présent nous allons briller.

G R E G O I R E.

Ah coquin ! tu viens me voler.

G E O R G E.

Monsieur Grégoire :

OPÉRA-COMIQUE.

55

MARGUERITE.

Mon ami !

JUSTINE.

Mon père !

GREGOIRE à *George*.

Sors d'ici.

MARGUERITE.

Je veux qu'il reste ici.

GREGOIRE.

Non , non , allez tous au diable.

MARGUERITE.

Ah ! le misérable !

JUSTINE ET GEORGE.

ENSEMBLE.

Ah ! ce coup m'accable !

GREGOIRE.

Allez tous au diable.

SCENE XIII.

GREGOIRE, *seul*.

MON pauvre argent ! Tu serois tombé-là en de bonnes mains. Ils sont tous trois d'intelligence. Que faire ? Que devenir ?

A R I E T T E.

H É L A S ! hélas ! tout m'abandonne ,

Le chagrin me suit , m'environne.

Maudit argent ! maudit trésor !

Se peut-il que je t'aime encor ?

Joyeux au sein de la misère ,

D 4

56 LE SAVETIER ET LE FINANCIER,

Toujours chantant,
Toujours content;
J'étois bon mari, tendre père :
Mais à présent, mais à présent...
Maudit argent ! maudit trésor !
Ah ! malgré moi je t'aime encor.



SCENE XIV.

GREGOIRE, BABILLE.

BABILLE, à *Marguerite, & Justine dans la coulisse.*

ATTE N D E Z un moment, ne vous montrez pas encore (*en avançant sur le Théâtre*). Ce pauvre homme ! il me fait pitié (*haut*). Eh ! bien M. Grégoire, vous voilà bien content d'être là tout seul avec votre argent ?

G R E G O I R E.

Laissez-moi, Madame Babille, laissez-moi.

B A B I L L E.

Vous qui étiez un si brave homme, qui avez toujours eu un si bon cœur !

G R E G O I R E.

C'est votre faute aussi. Pourquoi avoir parlé de cet argent.

B A B I L L E.

Vous étiez bien plus heureux avant de l'avoir ; on ne parloit que de votre bonne humeur dans

OPÉRA-COMIQUE. 57

tout le Pays ; & cette chère Justine , que vous alliez marier avec mon neveu , moi qui m'en faisois un si grand plaisir ; moi qui vous aime tant !

G R E G O I R E.

Ah ! Madame Babilie , je suis bien à plaindre.

B A B I L I E.

Si vous saviez comme cette pauvre Marguerite , cette pauvre Justine se désolent ! Ah ! mon ami , vous les ferez mourir de chagrin.

G R E G O I R E.

Moi , les faire mourir de chagrin ! J'aimerois mieux.... Oui , j'aimerois mieux....

B A B I L I E , à *Marguerite & Justine.*

Venez , venez.



SCENE XV.

GREGOIRE, BABILLE, MARGUERITE, JUSTINE.

MARGUERITE.

Cela est inutile , Madame Babilie : vous savez comme il nous a traités , & comme il nous aime. Le méchant homme ! Garde-le , il peut faire ton bonheur.

G R E G O I R E.

Que je suis donc malheureux !

J U S T I N E.

Ah ! ma mère , ne m'en parlez plus d'avantage.

58 LE SAVETIER ET LE FINANCIER ,

B A B I L L E.

Ma chère Marguerite ! Vous qui aimiez tant votre mari.

M A R G U E R I T E.

Est-ce que je ne l'aime pas toujours.

GREGOIRE , *à part , regardant Marguerite & Justine.*

Et moi je ferois la cause que ma fille.... que ma femme.... Ah ! le maudit argent ! (*Il prend son sac & sort avec précipitation.*)



S C E N E X V I.

MARGUERITE, BABILLE,
JUSTINE.

M A R G U E R I T E.

EH bien, vous le voyez : il emporte son sac ; cet argent lui tient bien au cœur.

B A B I L L E.

Je ne comprends pas cet homme-là ; moi qui croyois l'avoir persuadé , attendri.

M A R G U E R I T E.

Ah ! oui , attendri ; un avare ! Il ne sera plus possible de vivre avec lui : cela est bien chagrinant pourtant.

B A B I L L E.

Il est vrai qu'avec ce défaut-là il ne sera plus heureux.

OPERA-COMIQUE. 59

JUSTINE.

Pourquoi ? pourquoi ? Nous l'aimerons , nous
le carresserons plus que jamais.

BABILLE.

Si Monsieur savoit cela , il ne seroit pas content : nous n'aimons pas les avarés chez nous.
Oh ! Monsieur lui parlera.

MARGUERITE.

Pourquoi aussi ne m'a-t-il pas donné cet argent
à moi plutôt qu'à Grégoire : cela faisoit notre fortune à tous.

GREGOIRE *dans la coulisse chante.*

Eh ! gai , gai , gai , quel heureux sort !

Qui se chagrine à grand tort.

JUSTINE.

Ah ! ma mère , mon père qui chante.

MARGUERITE.

Eh ! oui : c'est la voix de mon pauvre homme.



SCENE XVI.

BABILLE, MARGUERITE,
JUSTINE, GREGOIRE.

QUATUOR.

GREGOIRE.

QUEL plaisir ! quel moment joyeux !

Plus de souci qui me tourmente ;

Je ris , je chante ,

Je suis heureux.

60 LE SAVETIER ET LE FINANCIER,

TOUS TROIS.

ENSEMBLE. { Grégoire chante,
Grégoire est donc heureux.
GREGOIRE.
Je ris, je chante,
Je suis, je suis heureux.

GREGOIRE.

Réjouissons-nous, mes enfans, le sac n'y est plus.

MARGUERITE.

Comment ?

GREGOIRE.

Je l'ai reporté à M. de Forlise & j'ai repris ma joie & mes chansons.

MARGUERITE.

Quoi ! vous avez rendu cet argent.

Le Quatuor reprend.

GREGOIRE.

Oui, j'ai rendu toute la somme.

JUSTINE.

Tant mieux, tant mieux.

MARGUERITE.

Ah ! le sot homme !

D'aller rendre cette argent-là ;

Quand il pouvoit, avec cela,

Se faire quelque bonne rente.

GREGOIRE.

Du bonheur vaut bien mieux,

Je ris, je chante,

Je suis heureux.

OPERA-COMIQUE. 61

M A R G U E R I T E.

Eh ! oui , oui , chante , tu ne seras jamais
qu'un gueux.

G R E G O I R E.

Je ris , je chante , je suis heureux , je suis
heureux.

ENSEMBLE.

B A B I L L E.

Soyez contente : il est heureux , il est
heureux.

J U S T I N E.

Je suis contente dès que je vois mon père
heureux.



SCENE XVIII. ET DERNIERE.

Les précédents , M. D E F O R L I S E ,
George au fond du Théâtre.

F O R L I S E.

EH bien , qu'oi Madame Marguerite ! Vous ne
paraissez fâchée , ma voisine.

M A R G U E R I T E.

Ah ! Monsieur , pardonnez ; c'est que...

F O R L I S E.

Votre mari ne veut pas des présens que je lui
fais , ce n'est pas ma faute.

G R E G O I R E.

Oui , de beaux diables de présens , qui ren-
dent le monde triste & malheureux : je ne veux
de votre argent de ma vie ; je le jetteroie plutôt
dans la rivière.

62 LE SAVETIER ET LE FINANCIER ;

F O R L I S E.

Ne vous fâchez pas : c'est à votre fille que je le destine. Ah ! ça ma belle enfant , je vous ai promis de vous marier ; je vous donnerai douze cent francs pour dot , mais à condition que vous épouserez....

J U S T I N E , *d'un air tremblant.*

Qui donc , Monsieur ?

F O R L I S E.

Ah ! qui donc ?... L'ami George.

G E O R G E , *accourant.*

Le bon maître , ma chère Justine ! M. Grégoire , nous vivrons tous ensemble : quel plaisir !

M A R G U E R I T E , G R E G O I R E.

Le bon Seigneur ! Le bon Seigneur !

J U S T I N E.

Ah ! Monsieur , George vaut mieux pour moi que tout l'argent du monde entier.

M A R G U E R I T E , *à Grégoire.*

J'aurai une belle robe pour la noce , mon cher ami.

G R E G O I R E.

Comme je vais chanter ! quand Madame ne dormira pas , au moins. Ah ! que vous nous rendez tous heureux !

F O R L I S E.

La fortune n'est bonne qu'à cela , mes amis.

OPERA-COMIQUE. 63

V A U D E V I L L E .

G R E G O I R E .

Je connois ma folie ,
L'or ne rend point heureux ,
Ma famille chérie ;
Suffit à tous mes vœux :
Ma fille se marie ,
Au lieu d'un enfant j'en ai deux.
C'est un trésor pour ma vieilleſſe ,
Et j'en jouis dès ce moment.
Contentement
Paſſe richeſſe.

M A R G U E R I T E .

Dans mon petit ménage
Je trouve tous les biens ,
Le mari qui m'engage ,
Fait ſes plaiſirs des miens :
Un gendre aimable & ſage
Viens reſſerrer nos doux liens ;
Mes chers enfans , votre tendreſſe
M'a fait ſentir , qu'en vous aimant ;
Contentement
Paſſe richeſſe.

J U S T I N E .

J'ignorois comme on aime ,
J'ignorois le bonheur.
Dans tes yeux l'amour même
Vient l'offrir à mon cœur :
Je fais mon bien ſuprême ,
De partager ta vive ardeur.
Eh ! quel trésor vaut ta tendreſſe ?
Ma fortune eſt faite en t'aimant.
Contentement
Paſſe richeſſe.

G E O R G E .

Quand Juſtine ſe donne
Toute à moi pour jamais ,
Amour , ſa main couronne

64 LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Les dons que tu me fais.
Mon bonheur m'environne ,
Il s'embellit de tes attraits.
Quel bien plus cher que la tendresse !
Il s'augmente en le partageant,
Contentement
Passe richesse.

B A B I L L E.

Mes vœux & ma fortune
Se trouvent bien d'accord ,
Vous la rendre commune ,
C'est doubler mon trésor ;
Mais je vous en dois une
Bien plus douce, & plus chère encor :
Par vos caresses , ma jeunesse
Renaît au feu du sentiment.
Contentement
Passe richesse.

C H Œ U R.

Le plaisir & la tendresse
Vallent mieux que de l'argent.
Contentement
Passe richesse ;
Oui , oui , contentement
Passe richesse.

F I N.

J'AI lu par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *le Savetier & le Financier*, Opera-Comique en deux Actes, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la Représentation ni l'Impression.

A Paris, le 22 Octobre 1778.

S U A R D.

Vu l'Approbation : permis de Représenter & Imprimer.

A Paris, ce 22 Octobre 1778.

L E N O I R.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue
Saint-Jacques. 1778.

LE SERRURIER. OPERA BOUFFON;

*Représenté pour la première fois par les Comédiens
Italiens Ordinaires du Roi, le 20 Décembre 1764.*

François Antoine

Les paroles sont de M. QUÉTANT.

Le Prix est de 24 sols avec la Musique.



A P A R I S,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



A C T E U R S.

ELOY, Maître Serrurier, *M. Audinot*
NICOLE, femme d'Eloy, *Mme. Berard.*
BASTIENNE, nièce & pupille
d'Eloy, *Mlle. Beaupré.*
JULIEN, amoureux de Bastienne, *M. Trial.*
GUILLAUME, compagnon
Serrurier, *M. Laruelle;*
PLUSIEURS VOISINS ET VOISINES.

*La Scene est au village , dans le fond du jardin
de la maison d'Eloy.*

Le sujet de cette bagatelle est originairement de M. de la Ribardiere. La Pièce avoit été présentée aux Italiens qui n'en firent point usage : l'Auteur l'ayant abandonnée à M. Kohault, Ordinaire de la Musique de Monseigneur le Prince de Conti, je la refis comme elle est actuellement pour l'amusement de S. A. S.



LE SERRURIER;

OPERA BOUFFON.

SCENE PREMIERE.

JULIEN , BASTIENNE.

BASTIENNE.

A RIETTE.



ON , non , Julien ;

N'exige rien.

Non , Julien ,

Je n'en ferai rien.

Je ne puis t'entendre ;

Contre un amour si tendre ,

Je sçaurai me défendre.

Non , non , Julien ; &c.

A ij

LE SERRURIER;

JULIEN.

Tu rejettes mes vœux.
Sans pitié tu t'amuses
De tous mes feux.
Lorsque tu me refuses
Penses-tu bien
Au doux lien
Que desirer ton cher Julien ?

ENSEMBLE.

BASTIENNE.	JULIEN.
Non, non, Julien ;	Penses-tu bien
N'exige rien.	Au doux lien
Non, Julien, je n'en ferai rien. Que desirer ton cher Julien ?	

JULIEN.

Ma chère Bastienne, pourquoi cette répugnance ?
Tu sçais combien je t'aime ; ta tante approuve notre
union ; ton oncle Eloy est le seul qui s'oppose à nous
marier à cause de ta dot dont il est dépositaire , &
qu'il faudroit payer. Et puis il est si jaloux de sa
femme , que tous les hommes lui font ombrage & lui
paroissent des galans. Je n'ose venir ici qu'en ca-
chette : puisque ton grand-pere veut bien te rece-
voir , laisseras-tu échapper une circonstance aussi fa-
vorable ?

BASTIENNE.

Mais pourquoi m'habiller en homme ?

JULIEN.

Pour tromper la vigilance de ton oncle , & l'em-
pêcher de te reconnoître s'il te voyoit sortir de la
maison.

OPERA BOUFFON. 5

BASTIENNE.

Je consens volontiers à choisir un asile dans la maison de mon grand-pere ; puisqu'en m'y retirant , j'obéis au penchant de mon cœur sans qu'on puisse rien en dire à mon désavantage ; mais j'aurai toujours de la répugnance à me travestir en homme.

JULIEN.

Tu serois donc toute differente des autres.

ARIETTE.

Il n'est point de fille
Bien faite & gentille ,
Dont le cœur ne pétille
Dabord qu'en homme elle s'habille ;

Certains appas
Qu'on ne voyoit pas ;
Beaucoup d'attraits ,
Qui restoient secrets ;

Jambe fine ,
Démarche affassine ,
Frappent bien mieux
Les yeux. [Fin.]

Et puis l'Amour ,
Sous un habit court ,
Met la Beauté
Plus en liberté.

Jambe fine , &c.

Tout en vous n'est fait que pour plaire ;
Mais cela , ma chere ,
Rend piquante ,
Ravissante :

6 LE SERRURIER,

Ne craignez rien ,
Non , ma chere :
Au contraire ,
Une Belle en homme est très-bien ,
Oui , très-bien.

Il n'est point de fille , &c.

S C E N E II.

JULIEN , BASTIENNE , NICOLE.

NICOLE , *accourant.*

AH ! mes enfans , pendant que vous êtes tranquilles , il y a bien d'autres nouvelles !

BASTIENNE.

Eh ! quoi donc , ma tante ?

NICOLE.

Ton oncle... Ah ! ... je suis toute essoufflée. Ton oncle....

JULIEN.

Sçait-il que je suis ici ?

NICOLE.

Eh ! ç'n'est pas ça , vraiment ; ce bâtiment-ci est séparé de la maison par tout not' jardin , & je suis bien sûre qu'il n'y viendra pas. Mais il veut te marier, Bastienne.

BASTIENNE.

Et à qui donc , ma tante ?

NICOLE.

A Blaise , ce vieux fermier.

OPERA BOUFFON. 7

JULIEN.

Est-ce que vous souffrirez cela ?

NICOLE.

Le souffrir ! ah ! jarni, tu ne me connois pas : je sçais bien son dessein. Bastienne a mille écus de dot, Blaise est riche ; ~~notre~~ homme aime l'argent. Moyennant ce mariage , il garderoit les mille écus tant qu'il voudroit ; mais outre que le bien d'autrui ne fait jamais de profit , ce mariage-là me déplaît. J'ai mis dans ma tête que ça ne seroit pas ; & tredame ! ça ne fera pas : je suis la maitresse , & je ne ferois pas la volonté de mon mari , quand il y auroit cent mille francs à gagner.

BASTIENNE.

Ah ! ma chère tante , ne nous abandonnez pas.

NICOLE.

Enfin, v'là qu'est bien, c'est décidé ; j'n'en démordrai pas. Aimez-vous , je l'veux ; j'vous marierai ; c'est dit ; n'vous inquiettez pas. Viens toujours ici , Julien.

JULIEN.

Je crains à tout moment que Maître Eloy ne me surprenne ; il est jaloux !

NICOLE.

C'est bien vrai. Sa mauvaise humeur me fait quelque fois venir des démangeaisons de vengeance. Il est bien heureux que je sois honnête femme ; car , mort de ma vie ! il n'en seroit pas quitte pour la peur.

JULIEN.

Eh ! mais, not' tante , vous m'y faites penser. Nous pourrions tirer parti de sa folie.

LE SERRURIER;

NICOLE.

Eh ! comment cela ?

JULIEN.

Je n'ai qu'à faire semblant d'être votre amoureux ; vousd' vot' côté vous f' rez feinte comme si vous m'aimiez : votre mari qui nous croira d'intelligence ensemble, me mariera bien vite avec Bastienne pour se débarrasser de moi.

BASTIENNE.

Sans doute.

NICOLE.

Je ne veux point de ces stratagèmes-là.

TRIO.

NICOLE.

JULIEN, BASTIENNE.

Je ne puis faire votre affaire. Mais écoutez notre prière.

Si, dans cette affaire,

Vous pouvez faire

J'agis pour vous,

Notre affaire.

Ce sera d'une autre manière. Que craignez-vous de sa colère ?

Quand il croiroit

Que je vous aime,

Julien. {

Quand il croiroit

Que je vous aime,

Il nous marieroit,

Il me donneroit

Rien ne pourroit

Calmer sa fureur extrême.

Julien. {

Celle

Bastienne. {

Celui que j'aime.

NICOLE.

Laissez-moi tranquille ; mort de ma vie ! vous m'impatientez. Je crains qu'Eloy ne se doute que nous sommes ici, ne me trouvant pas à la maison : son garçon Guillaume est toujours à nous observer. Vas-t-en ; non : restez-là pendant que j'irai voir ce qui se passe, afin que Julien sorte sans être vu.

(Nicole sort.)

OPERA BOUFFON.

SCENE III.

JULIEN , BASTIENNE.

JULIEN.

LA bonne tante ! Pourquoi faut-il qu'elle ait un mari si ridicule ?

BASTIENNE.

Ah ! Julien , les hommes sont bien méchants ;

JULIEN.

Oh ! pas tous , ma chere Bastienne , pas tous il y en a d'un & d'autre.

BASTIENNE.

Ressembleras-tu à mon oncle , toi ? Seras-tu jaloux comme lui ?

JULIEN.

Pourquoi le ferois-je ? Personne ne t'a contraint à m'aimer ; tu m'as dit que je te plaisois ; je t'ai cru de bonne-foi , & je m'en tiens là. Mais aussi tu me promets de m'aimer toujours ?

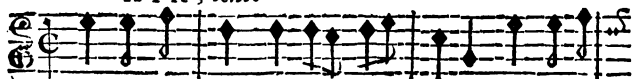
LE SERRURIER,

BASTIENNE.

Oh! toujours : tu n'auras jamais lieu d'en douter.

A R I E T T E.

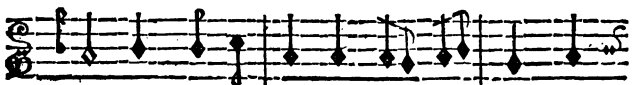
A I R , lent.



LE tendre cœur de ta ber- gere Est inca-



pable de chan- ger ; Oui , Ju-lien, tu ferois lé-



ger, Sans m'enga- ger à m'en ven- ger; Mais



c'est m'affi- ger que d'y fon- ger. Non, non, Ju-



lien Rien Du tendre cœur qui te pré- fere,



Ne pourra faire un cœur lé- ger.

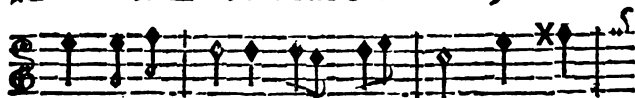
77

[illegible]

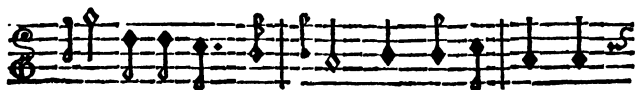
The first system of musical notation for 'The Bird Song' is written on a single staff. It begins with a treble clef, a key signature of one flat (B-flat), and a common time signature (C). The melody consists of a series of eighth and sixteenth notes, with some notes beamed together. There are two measures of music shown, with a repeat sign at the end of the second measure.

chant. Le tendre cœur de ta ber- gere

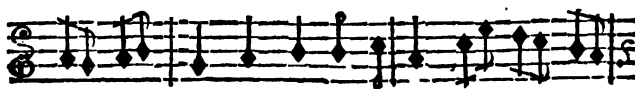
17 LE SERRURIER;



Est inca- pable de chan- ger ; Oui , Ju-



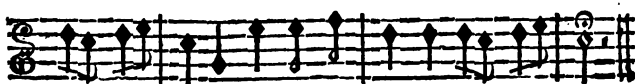
lien, tu ferois lé- ger , Sans m'enga- ger à



m'en ven- ger : Mais c'est m'affliger que d'y fon-



ger. Non, non , Ju- lien, Rien Du rendre cœur de



sa ber- gere , Ne pourra faire un cœur lé- ger.

JULIEN.

Tu m'enchantes de plus en plus.



OPERA BOUFFON. 11

SCENE IV.

NICOLE, JULIEN, BASTIENNE.

NICOLE, à Bastienne.

JE n'ai pas trouvé ton oncle & cependant il n'est pas sorti : il faut qu'il soit caché quelque part. A bon compte, va - t'en ; Julien, va - t'en vite, crainte de surprise. (*Julien sort avec Bastienne.*)

SCENE V.

ÉLOY, NICOLE.

ÉLOY, arrivant.

HO ! pour le coup, je l'ai vu. Hé bien ! ma douce moitié, dis donc à présent que ce n'est pas lui ; que je rêve, & que les galans ne viennent pas ici pour toi.

NICOLE.

Va, tu es un fou.

ÉLOY.

Oui, oui, j'en suis un, de ne pas te moriginer comme

44 LE SERRURIER;

je le devrois. Ah ! qu'on avoit bien raison de me dire
à l'école : *Furens quid fœmina possit.*

NICOLE.

Ah ! miséricorde ! mon mari qui est devenu latin !

É L O Y.

Et tu es devenue diablement grecque , toi.

A R I E T T E.

Tandis que , du matin au soir ,

Courbé sur une enclume ,

Je bats le fer , je me consume ;

Quel désespoir !

Une diablesse

Vient sans cesse

Braver mon courroux ;

Me traiter de jaloux ,

De bizarre & d'yvrogne ;

Et tout le jour ,

Faisant l'amour ,

Me taille bien d'autre besogne ;

A Nicole.

Ne pense pas

Me voir toujours traitable ;

Car tu verras , car tu sauras ;

Car tu sauras , car tu verras

De quoi je suis capable.

Tandis que , du matin , &c.

Tu ris donc ?

OPERA BOUFFON. 15

NICOLE.

Eh ! pardi oui , le moyen de s'en empêcher ?

É L O Y.

Prends garde à toi , ma femme Nicole , prends garde à toi ; je suis doux comme un agneau ; mais quand je m'y mets , & qu'on me chiffonne , je suis plus dur qu'un marteau de vingt livres. Ton Julien revient toujours ici ; il s'en repentira , ça finira mal ; je t'en avertis , ça finira mal.

NICOLE.

Mort de ma vie ! finis toi-même ; n'est-il pas honteux à un Payfan d'être jaloux pour rien , pendant qu'il y a tant de Messieux qui ne le sont pas pour quelque chose ? Vas , marie ta nièce , & les gais l'ans ne viendront plus chez toi.

É L O Y.

Voilà toujours ton discours ordinaire : mais on ne m'en donne pas à garder. Je fais à quoi m'en tenir. Bastienne sera mariée quand je voudrai ; mais pas si-tôt , j'ai des raisons pour attendre.

NICOLE.

Oui , ton avarice , qui ne peut se résoudre à lui rendre sa dot.

É L O Y.

Tais-toi , méchante langue.

16 LE SERRURIER;

NICOLE.

Je t'assûre que Julien viendra ici jusqu'à ce que Bastienne soit mariée.

É L O Y.

Qu'il y vienne , je t'assûre que.... laisse faire....
il s'en ressouviendra.

NICOLE.

Nous verrons.

É L O Y.

Voyez si cette diable de femme-là n'aura pas toujours le dernier avec moi.

D U O.

É L O Y.

NICOLE;

Morbleu , je vas

Faire fracas.

S'il ose ici porter ses pas,

Je l'affomme. (*Fin.*)

La belle finesse !

Crois-tu que tu me tromperas, Vous ne l'aurez plus sur les bras

Avec cette finesse ?

Morbleu , &c.

Ne faites pas

Tant de fracas;

Quel homme !

Il aime votre nièce;

Mariez votre nièce :

Ne faites pas , &c.

Je suis bien malheureuse !

Oh ! oui , fais la pleureuse.

Quel sujet avez-vous

Non , je n'ai point sujet d'être jaloux. D'être jaloux ?

S'il faut qu'il regarde ma porte.

Me traiter de la sorte !

Morbleu , &c.

Ne faites pas , &c.

SCENE

SCÈNE VI.

ÉLOY, *seul.*

OH ! l'orage , la grêle , l'enfer , le diable n'est pas pire. Voilà pourtant le mariage ! épousez une laide , elle vous rebute vous-même : coëffez-vous d'une jolie , tous les Galans sont après , on ne peut plus en jouir. Oh ! oui.

ARIETTE.

Femme avec un peu d'appas
Est un fardeau qu'on s'apprête ;
Que de soins , que d'embarras !
Oh ! j'en ai par-dessus la tête.

J'en gémis à chaque instant ,
Je me plains , & mon tourment
Ne paroît triste à personne ;
Le repos me fuit , m'abandonne ;
Et je vais toujours disant :
Femme avec un peu d'appas , &c.

Vous qu'un doux minois engage ,
Redoutez le mariage ;
La Beauté met , tôt ou tard ,
Le trouble dans le ménage ,
Et le plaisir à l'écart :

Car ,

Femme avec un peu d'appas , &c.

B

Si ce coquin de Julien me tombe sous la patte, oh ! parbleu, je la lui garde bonne, & je m'y prendrai de façon que ma rusée n'aura pas moyen de s'en dédire, j'en répons. C'est ici le lieu de leur rendez-vous. Il faut que j'acheve le piège où je veux les prendre. (*Il appelle.*) Ho ! Guillaume ! Ils ne s'attendent pas à ce que je leur prépare, Guillaumel

SCENE VII.

ÉLOY, GUILLAUME, *avec une
manche de pain qu'il mange.*

GUILLAUME.

QU'EST-CE que c'est, not' Maître ?

ÉLOY.

Quitte ton pain, & donne-moi ce ressort que nous faisions hier matin.

GUILLAUME, *mangeant.*

Qu'est-ce que vous en voulez faire ?

ÉLOY.

Quitte ton pain : morbleu, tu vas le voir : cherche des cloux & ton marteau. Il faut attacher ce ressort à la petite porte de ce cabinet qui donne sur le jardin ; si quelqu'un y vient, il n'en sortira parbleu pas que je ne l'en tire.

OPERA BOUFFON.

19

GUILLAUME.

Vous avez donc quelqu'un à prendre là-dedans ?

É L O Y.

Parle bas. C'est Julien & ma femme qui y vont souvent. J'ai des soupçons ; & par ce moyen je verrai ce qu'ils y font. N'est-ce pas une bonne invention ?

GUILLAUME.

Ma foi , je ne suis qu'une bête , not' Maître. Mais, sauf votre meilleur avis , je crois qu'à votre place, je ne serois pas si curieux.

É L O Y.

Je veux les y prendre , Guillaume.

GUILLAUME.

Et s'ils n'y vont pas ?

É L O Y.

Ils iront , je te dis , ils iront.

GUILLAUME.

Et quand ils y feront ?

É L O Y.

Je les tiendrai.

GUILLAUME.

Et quand vous les aurez , qu'en ferez-vous ?

É L O Y.

Je saurai à quoi m'en tenir , & ils verront que je ne suis pas un sot.

B ij

LE SERRURIER;

GUILLAUME.

C'est ben les attraper, ça

ÉLOY.

Tôt, tôt; allons, es-tu prêt? Commençons.

GUILLAUME.

Quand vous voudrez.

D U O.

Allons, allons,
 Mettons-nous à l'ouvrage;
 Frappons, frappons,
 Courage;
 Avançons
 Notre ouvrage;
 Plus fort,
 Encore plus fort :
 Que ce ressort
 Serve à mettre en cage
 Tous les Galans
 Qui viendront céans.
 Courage, &c.

ÉLOY, seul.

Ici Nicole paroît sans être vue & les observe.

J'en ris d'avance,
 Qu'ils seront surpris,
 Quand ils seront pris!

OPÉRA BOUFFON.

21

Ils auront le prix
De leur insolence.

Nicole se retire en se mordant le bout du doigt.

Allons, allons,
Frappons, frappons;
Courage;
Achevons
Notre ouvrage.

É L O Y.

Voilà qui est fini fort à propos; essayons à présent. Bon, cela va comme un charme; tiens bien que j'aillè chercher le cordon qui tient à l'autre côté, pour l'attacher ici. (*Il entre dans le cabinet, & dit en sortant.*) Tout est bien arrangé, fermons la porte. Va dans la charmille, Guillaume. Que cherches-tu?

G U I L L A U M E.

Mon pain.

É L O Y.

Tu ne parles que de ton pain; le voilà sur l'enclume. Oh! ça, écoute-moi; va dans la charmille, & ne te montre pas: tu viendras seulement quand je t'appellerai. Je vais me mettre au guet aux environs. (*Guillaume sort.*) J'entends quelqu'un, retirons-nous. C'est le Galant. Tout cela vient à point nommé. (*Eloy sort.*)



S C E N E V I I I.

JULIEN, NICOLE.

JULIEN.

A R I E T T E.

P OUR les Amans ,
Què l'attente est cruelle !

Par elle ,

Un cœur fidèle

Languit dans les tourmens.

Pour les Amans , &c.

Trop de délicatesse

Retient-elle en ces lieux

Ma charmante Maitresse ?

Met-elle encor quelque obstacle à mes vœux ?

Sans un peu de foiblesse ,

Que devient la tendresse ?

Peut-on jamais se flatter d'être heureux ?

Pour les Amans , &c.

N I C O L E.

Comment ! c'est toi , Julien ? va-t'en , Éloy te
guette.

JULIEN.

Ma chère Madame Nicole , il faut.....

NICOLE.

Il faut que tu t'en ailles.

JULIEN.

C'est que....

NICOLE.

Eh bien ! quoi ! c'est que ?

JULIEN.

Je n'ose pas vous le dire , Madame Nicole.

NICOLE.

C'est quelque sottise apparemment ; mais je veux le savoir tout à l'heure , ou ne remets jamais les pieds ici.

JULIEN.

Eh bien ! je vais vous le dire. C'est que j'ai engagé Bastienne à venir chez son grand-pere , qui veut bien , par rapport à vous , s'intéresser à notre mariage , & je lui apporte ces habits pour qu'elle sorte d'ici sans être reconnue.

NICOLE.

Et elle a consenti à cela sans m'en rien dire ?

JULIEN.

Elle avoit peur que vous n'y consentiez pas.

NICOLE.

Vraiment elle avoit grand'raison : voilà une jolie équipée que tu lui conseillois là ?

JULIEN.

Puisque le tems nous presse & que nous n'avons pas d'autre ressource.

NICOLE.

Elle restera ici,

JULIEN.

Mais songez que le bon-homme nous attend, que vous l'avez promise à mon amour; que le tems se passe; que je la perds si nous différons, &c que....

NICOLE.

Tu es un étourdi.

JULIEN.

Ma bonne tante, Madame Nicole, ma chère tante,

NICOLE.

Je ne veux pas.

ELOY, *à la fenêtre.*

Voilà mon drôle avec elle, écoutons.

JULIEN.

Vous m'aviez tant promis de faire tout pour moi;

ELOY, *à la fenêtre,*

Faire tout pour lui? la chienne!

NICOLE.

Laisse-moi tranquille, je te dis, c'est inutile,

ELOY.

Elle se défend,

JULIEN.

Vous me rebutez envain, je ne m'en irai point que vous ne m'ayez fait cette grace, je vous suivrai plutôt toute la journée.

ELOY, *de la fenêtre, avec violence.*Oh! le coquin! (*Il se retire.*)

OPÉRA BOUFFON. 25

JULIEN.

J'ai entendu quelqu'un.

NICOLE.

C'est mon mari ; j'ai reconnu sa voix.

JULIEN.

Entrons dans ce cabinet.

NICOLE.

Non , viens du côté de la maison , cela ne sera pas suspect ; d'ailleurs , il me vient une idée : tes habits me serviront.

JULIEN.

Pour Bastienne.

NICOLE.

Oui , pour elle ; mais j'en ferai mon profit : mon extravagant de mari m'épie depuis le matin autour de ce cabinet. Il a sûrement quelque dessein ; si c'est ce que je soupçonne , je veux qu'il ait , au moins une fois en sa vie , un bon pied de nez qui lui fasse voir son bec-jaune.

JULIEN.

Mais cela ne retardera-t-il pas notre mariage ?

NICOLE.

Ne t'inquiète pas : tu seras content , & moi aussi. Je crois que quelqu'un approche : viens vite à la maison.



SCENE IX.

ÉLOY, *seul, regardant autour de lui.*

JE ne vois plus personne ; feroient-ils déjà pris ?
Je ne le crois pas , la clochette n'a pas sonné,
Voyons pourtant par le trou de ce volet. (*Il regarde.*)
Ils m'ont échappé. Mais ils reviendront ; le Galant
tenoit quelque chose qu'ils ont sûrement porté à
la maison ; si j'y vais , ils s'esquiveront comme à
l'ordinaire : si je ne dis mot , ils reviendront au
jardin , & peut-être bien au cabinet : mettons quel-
qu'un pour me seconder de l'autre côté , pendant
que je suis ici. Ho ! Guillaume !



SCENE X.

ÉLOY, GUILLAUME.

GUILLAUME, *avec son pain,*

QU'EST-CE qu'il y a , not' Maître?

ÉLOY.

Que fais-tu encore avec ce pain ?

GUILLAUME, *mangeant,*

Pardi , vous l'voyez ben , je mange.

ÉLOY.

Finis de manger ; morbleu , ils sont pris !

GUILLAUME, *toujours mangeant avec activité , & parlant de sang froid.*

Oui.

ÉLOY.

Je les tiens , Guillaume.

GUILLAUME, *mangeant.*

Qui ?

ÉLOY.

Eux.

28 LE SERRURIER;

GUILLAUME, *mangeant, d'un ton étonné.*

Eux !

ÉLOY.

Oui eux ; ma femme & son Galant.

GUILLAUME, *mangeant.*

Peste !

ÉLOY.

Vois si mon projet n'étoit pas bon ?

GUILLAUME, *toujours mangeant.*

Bauh !

ÉLOY.

Eh ! tu manges toujours ; ce n'est pas le plus pressé.

GUILLAUME.

Si fait ben , morgué , car je creve d'appétit.

ÉLOY.

Cours vite au bout du jardin.

GUILLAUME, *partant.*

Allons , not' Maître.

ÉLOY.

Où vas-tu ?

GUILLAUME.

Où vous dites.

ÉLOY.

Pourquoi faire ?

OPÉRA BOUFFON. 29

GUILLAUME.

Je n'en fais rien.

ÉLOY.

Ecoute - moi , tu le sauras.

GUILLAUME.

Dites...

ÉLOY.

Cours d'abord au bout du jardin ; quand tu ver-
ras ma femme sortir avec un homme qui lui parle
tout bas , va de leur côté , pour qu'ils te fuient :
fais en sorte qu'ils prennent par ici , entends-tu ?

GUILLAUME.

Oh ! que oui ; ça veut dire que je battrai la
plaine , pendant que vous gardez le bois , n'est-ce
pas , not' Maître ?

ÉLOY.

Songe à me rabattre le gibier , & ne perds pas
de tems.

GUILLAUME.

J'y cours.

ÉLOY.

Ils ne m'échapperont parbleu pas ; ma chasse me
réussira.

ARIETTE.

Quand le Chasseur habile ,

Suit , d'un pas agile ,

La bête

Qui le fuit ;

Il l'observe , il la guette ,

Il la poursuit ;

Et bien-tôt il la réduit.

Et c'est en vain qu'elle veut sans cesse

L'éviter par mille détours :

Il rit de ses tours ,

Et fait si bien , par son adresse ,

Par sa finesse ,

Qu'enfin elle se rend

Sous le coup qui l'attend.

Quand le Chasseur habile

Suit, d'un pas agile ,

La bête

Qui le fuit ,

Il l'observe , il la guette ,

Il la poursuit ;

Et bien-tôt il la réduit.

Je les vois ; ils s'approchent ; les voilà qui détournent ; c'est au cabinet qu'ils vont. Oh ! pour le coup je les aurai. Guillaume a fait son rôle à merveille, ils ne doivent pas être loin du cabinet.... J'entends remuer.... Les voilà pris ; la clochette a sonné : Guillaume ! quel plaisir ! Guillaume !



S C E N E X I.

ELOY, GUILLAUME.

GUILLAUME.

VOUS voilà bien joyeux. Qu'avez-vous donc vû?

ELOY.

Tu m'as servi comme je voulois.

GUILLAUME.

Vous êtes donc content ?

ELOY.

Oui , je te promets pour boire.

GUILLAUME.

J'aime autant que vous me le donniez , car je brûle de soif.

ELOY.

Tu n'y perdras rien ; mais va auparavant me chercher tous mes voisins.

GUILLAUME.

Pour boire avec nous ?

ELOY.

Non , non ; c'est pour les rendre témoins de mon

32 **LE SERRURIER;**

triomphe. Amène-moi le Berger , le Pêcheur , Lucas le Vigneron , Simon le Jardinier , toute la Justice , le Magister , le Bailli , le Bedeau ; avertis tout le Village. Je t'attends ici.

GUILLAUME.

J'y cours.

(Il part.)

ELOY.

ARIETTE.

Victoire , victoire !

Tous deux sont pris dans mes filets.

Le fait est bien notoire ;

Ils ne pourront plus désormais

M'en faire accroire.

Tout le village

Va par moi-même en être instruit ;

Et tout mon voisinage ,

Par Guillaume conduit ,

Sera témoin de leur dépit.

S C E N E X I I .

E L O Y .

JE voudrais déjà voir leur contenance à la vue de tout ce monde qui se moquera d'eux. La jalousie donne pourtant de bonnes idées. Quel plaisir pour moi de les avoir pris au trébuchet. Ils ne viennent pas : qu'ils sont long-temps ! Je grille d'impatience. Ah ! les voici.

SCENE

OPERA BOUFFON. 33

SCÈNE XIII. & dernière.

ELOY, GUILLAUME, *plusieurs Voisins.*

A R I E T T E.

Venez tous, mes voisins,
Servez-moi de témoins.
Venez, mes compères,
Venez, mes commeres;
Jugez par vos yeux de l'affront
Que l'on fait à mon front.

CHŒUR.

Mais, mon compere,
Vous avez tort de faire
Éclater cet affront.

JULIEN *entre, & dit à part.*

Que de monde
Dans la maison
Abonde !
J'en sçais bien la raison.

ELOY.

(Voyant Julien.)
Avançons-nous. Mais quel mystère !
Quoi ! le drole est dehors !
Il faut qu'il ait le diable au corps.
(Le Chœur répète ce vers.)

C

LE SERRURIER,

ELOY.

J'ai la clef dans ma poche ;
Et je suis sûr de mes ressorts ;
Que chacun s'approche.

JULIEN.

Vous jugerez de ses transports ;
C'est sa femme & sa niece.
*(Pendant ces deux vers , Eloy ouvre la porte :
(Bastienne en homme , & Nicole sortent du cabinet.)*

CHŒUR.

C'est sa femme & sa niece !
Quoi ! c'est sa niece !

ELOY.

Quoi ! c'est ma niece !
Ah ! la traitresse !

CHŒUR.

Vous êtes fou dans vos transports,
Et vous avez le diable au corps.

BASTIENNE , NICOLE.

Vousins , vous connoissez nos torts :
Rendez justice à ses transports.

ELOY.

Mais je suis sûr de mes ressorts.

OPERA BOUFFON. 35

CHŒUR.

Voisin , voisin , vous avez tort ,
De faire éclater ce transport.

ELOY.

Mais je ne sçais si je dors ou si je veille. Par quelle
aventure Bastienne se trouve-t-elle ici habillée en
homme ?

NICOLE.

Pour se moquer de toi , jaloux impertinent,

ELOY.

Ma femme....

NICOLE , *interrompant.*

Fais-donc agir les ressorts de ton imagination ;
Es-tu content à présent ; as-tu vû mon Galant ?

ELOY.

Mais , ma femme...

NICOLE , *interrompant.*

Et vous , voisins , qu'il a envoyé chercher pour
témoins de ses extravagances , faites - lui compli-
ment de ne pas être ce que mériterait un sot comme
lui pour tous les chagrins qu'il me donne.

ELOY.

Je ne sçais où j'en suis.

Cij

Eh ! bien , qu'est-ce que c'est , not' Maître ? Vous v'là tout affligé de ce qui f'roit plaisir à ben d'autres.

ELOY.

Mais , Julien , pour qui venois-tu donc ici ?

NICOLE.

Pour votre niece , vieux jaloux.

ELOY.

Est-il vrai , Bastienne ?

BASTIENNE.

Mon cher oncle , ma chere tante vous dit vrai ; je n'aime que Julien.

JULIEN.

Maître Eloy , consentez à mon mariage avec Bastienne.

ELOY.

Je veux bien donner à Nicole ce contentement-là ; mais à condition qu'elle ne me reprochera pas ce qui vient d'arriver , & qu'elle ne m'en gardera pas de rancune.

NICOLE.

• Tu es bien heureux que je n'aime pas le changement ; mais si tu ne te corriges pas de ton humeur , je ne te réponds de rien , vois-tu ?

OPERA BOUFFON: 37

ELOY.

Tu feras contente ; mais que Julien se tienne avec sa femme ; & ne vienne ici que quand j'y serai.

JULIEN.

Je vous obéirai , notre oncle.

GUILLAUME.

Vous n'êtes donc plus fâché d'avoir été trompé !

NICOLE.

Que sçait-on ?

ELOY.

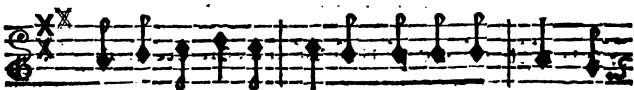
Va , ma ménagere , ne m'en veux pas. Trompe-moi toujours de même : oublions tout le passé , & réjouissons-nous. Après ce qui m'arrive , je vois bien qu'il faut m'en rapporter à ta bonne foi ; puisqu'on ne peut pas croire les choses même quand on les voit.



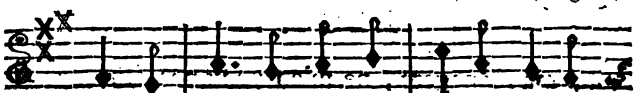
VAUDEVILLE.



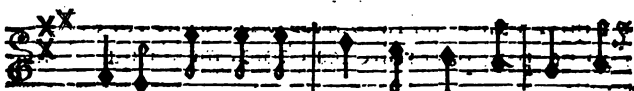
Bannissons le soupçon ja-loux, Qui nuit



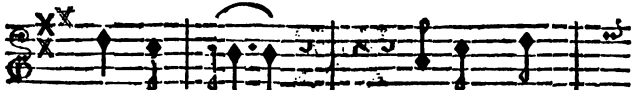
à la paix du mé-na ge : Je ne veux plus le



voir chez nous, Et sans m'al-larmer davan-



tage, Dans ma mai-son toujours d'accord, tou-



jours d'ac-cord, J'aime mieux



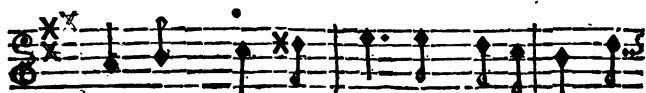
battre, Forger, refor-ger, faire le diable à

OPERA BOUFFON.

39



quatre, Que de tenter le Sort : Les curi



eux ont toujours tort, Les curi- eux ont

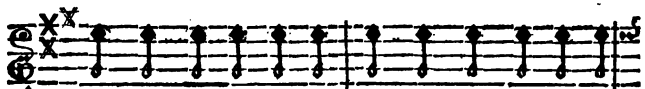


toujours tort, Les curi- eux ont toujours tort.

C H Œ U R.



C'est un grand tort, Que de tenter le



Sort, Que de tenter le Sort, Que de tenter le



Sort : C'est un grand tort, Que de tenter le



Sort, Que de tenter le Sort, Que de tenter le

C iv

LE SERRURIER;



Sort : Les curi- eux ont toujours tort.



Il vaut mieux battre , Forger , refo- rger , faire



le diable à quatre , Que de tenter le

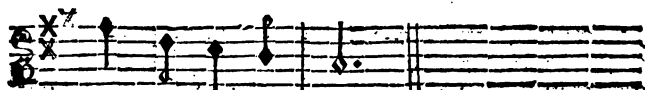
Le petit refrain.



Sort. Les cu-ri- eux ont toujours tort ,



Les cu-ri- eux ont toujours tort , Les curi-



eux ont toujours tort.

OPERA BOUFFON.

41

NICOLE.

Un mari qui se rend fâcheux ;
Veut qu'on le trompe ou qu'on le blâme ;
Le plus fin à ses propres yeux ,
Ne l'est jamais tant que sa femme.
Mon pauvre Eloy, pour vivre heureux ;
Il vaut mieux battre , &c.

JULIEN.

Bastienne, à notre amour parfait
Aucun soupçon ne pourra nuire.
Si jamais ce mal me gagnoit ,
Tes beaux yeux sçauroient le détruire ;
Tout bas mon cœur répéteroit :
Il vaut mieux battre , &c.

GUILLAUME.

Bon appétit , du vin un peu ,
L'humeur vive , & l'ame contente ;
Pour moi le travail est un jeu ;
Jamais l'Amour ne me tourmente.
S'il venoit trop près de mon feu ,
J'aime mieux battre , &c.

BASTIENNE.

Quand je te vis le premier jour ,
Je sentis naître ma tendresse ;
Le lendemain , à mon retour ,
Je croyois vaincre ma foiblesse ;
Mais que peut-on contre l'Amour ?



LE SERRURIER.

Il sçait tant battre ,
Forger , reforger , faire le diable à quatre ,
Qu'il devient le plus fort ,
Et la Raison a toujours tort .

E L O Y .

Nous tâchons par plus d'un métier ,
Messieurs , d'avoir votre pratique :
Mais souvent un pauvre ouvrier
Se voit saisi par la Critique ,
Et n'en obtient jamais quartier .
Pour la combattre ,
Avec nous battez tous ,
Faites le diable à quatre :
Quand nous frappons d'accord ,
Les envieux ont toujours tort .

F I N .

A P P R O B A T I O N .

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier , le
Serrurier , Opera Bouffon , & je crois qu'on peut en permet-
tre l'impression. A Paris , ce 24 Décembre 1764.

M A R I N .

*Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent au
Nouveau Recueil de Pièces de Théâtre François &
Italien.*

ESSAI

SUR L'OPERA-COMIQUE.

JE ne prétend point donner ici des règles d'un Art dans lequel je me regarde encore comme un apprentif, malgré le succès dont le Public a bien voulu récompenser mon travail dans ces bagatelles. J'ai cru qu'il recevrait comme un témoignage de mon zèle, des recherches sur les moyens de l'amuser dans un Spectacle qui lui plaît, & où des Ouvrages applaudis ont donné plusieurs fois occasion de tirer des conséquences qui tendent à perfectionner ce genre de Drames.

L'Opera-Comique n'est proprement qu'une esquisse de Pièce. Il est composé d'autant & des mêmes parties que la Comédie ; mais il faut les rétrécir toutes à-peu-près comme fait un Peintre, lorsqu'il réduit un grand tableau dans une miniature. Il est cependant essentiel de remarquer que le Peintre dans sa miniature, ne diminue que l'étendue, sans rien changer au coloris & aux au-

tres ornemens du modèle qu'il copie ; au lieu que dans l'Opera-Comique, le Poëte est absolument obligé de tout ébaucher.

Son Sujet doit être simple comme celui de la Comédie , mais l'ordonnance plus legere & plus vague ; il y faut plus de caractère que de mœurs , c'est-à-dire que les Personnages doivent s'y faire connoître par leurs actions plus que par leurs discours ; l'intrigue doit s'expliquer dès la premiere Scene ou la seconde tout au plus , quand la Piece est longue. Le titre doit indiquer en grande partie le sujet de la Piece.

Les meilleures intrigues sont celles qui se passent entre des Personnages gais ; c'est pour cela que les Villageois sont plus de plaisir dans ce genre que les gens de la Ville , & que parmi ces derniers, les Artisans réussissent mieux que la Bourgeoisie. Il seroit mal-adroit de prendre un Prince fameux ou un Conquérant illustre pour Sujet d'un Opera-Comique , à moins que ces Personnages n'y soient représentés dans des situations singulieres , plaisantes , & opposées , jusqu'à un certain point à leur dignité.

Le **DIALOGUE** doit être concis , plaisant , naturel , & sans affectation ni pointes. Les quolibets placés avec jugement & ménagés avec adresse y font un bon effet. Depuis l'établissement de la Musique , on n'a plus la ressource du Comique que fournissoient les Vaudevilles. Les Ariettes en ont pris la place , & ce n'est pas chose aisée que de leur donner de l'agrément & de la vivacité ; il seroit aussi difficile d'établir des Regles sûres pour la maniere de les employer & de les faire ; le goût est le meilleur maître qu'on puisse consulter. On peut cependant observer généralement que les Ariettes ne doivent se placer que dans les endroits où la Scène est tranquille , ou dans les Monologues ; car il est ridicule qu'un Personnage qui doit avoir des intérêts à démêler ou des sentimens à exprimer , s'arrête uniquement pour éconter de la Musique , & je ne conçois pas comment on a trouvé des Auteurs assez hardis pour risquer de pareilles bévues , & des Spectateurs assez patiens pour les supporter & s'y accoutumer.

Comme on a peu de ressource du côté du discours , il faut jetter un intérêt assez ani-

mé dans cet ouvrage pour donner lieu à des sentimens tendres , & à des situations plaisantes ou pathétiques ; cela dépend de la constitution du sujet.

On conseille dans la Comédie de bien filer les Scenes. C'est tout le contraire dans l'Opera-Comique. Les Scenes ne doivent être qu'indiquées , naître rapidement les unes des autres , & marcher précipitamment ; un peu de désordre même & de négligence les rend souvent plus piquantes & plus agréables. Il faut varier les Scenes autant qu'il est possible , & les mélanger , de sorte qu'une Scene gaye succède à un entretien tendre , un détail ridicule , à quelque situation gracieuse & ainsi du reste.

Les passions agissent plus dans l'Opera-Comique que dans la Comédie ; mais elles y doivent être beaucoup moins détaillées. Il faut les exprimer par les traits les plus communs & les plus vifs , éviter les periphrases & les circonlocutions poétiques. Il vaut mieux qu'un homme irrité dise tout simplement : *Ah ! que je suis en colere* , que de s'écrier : *la rage enflamme mon ame*. Plus on est concis , & moins on est ennuyeux : d'ail-

leurs la musique veut de la force , de la clarté & de la précision , & c'est le chant ordinairement qui doit peindre les'affections de l'ame dans l'Opera-Comique du nouveau genre.

L'idée d'un Opera-Comique doit être venue en un moment ; sur un mot plaisant , sur une historiette.

L'arrangement du sujet demande du travail & de la connoissance du Théâtre. Il s'agit pour l'exécuter , d'avoir le caractère plaisant , d'être de bonne humeur , & de se faire un jeu de son travail. Dans ces sortes d'ouvrages une longue application dégoûte ou rend trop sérieux ; c'est dans ce genre principalement que l'art consiste à ne point en laisser paroître.

F I N.



Fagan, Christophe Barthélemy

**LA
SERVANTE.
JUSTIFIÉE.
OPÉRA COMIQUE.**

DE MESSIEURS F*. ET F***.**



**A PARIS,
Chez PRAULT fils, Quai de Conti, à la descente
du Pont-Neuf, à la Charité.**

**M. DCC. XLIV.
AVEC APPROBATION.**

A C T E U R S.

Madame B E R T R A N D, Meûniere.

L A C O M M E R E C L I Q U E T.

C O L I N, Garde-Moulin.

L I S O N, Servante de Madame Bertrand.

Monfieur G R I F F A U D, Tabellion.

La Scène est dans un Village.



LA
SERVANTE
JUSTIFIÉE,
OPÉRA COMIQUE,

SCÈNE PREMIÈRE.

LE TABELLION.



N FIN, c'est donc aujourd'hui que Madame Bertrand doit me remettre les deux cens écus qu'elle donne à Lifon : tout seroit perdu, si elle alloit s'appercevoir que cette fille est aimée de Colin ; heureusement que les pauvres enfans ont si bien fait jusqu'à présent, qu'ils n'ont point encore été découverts.

A ij

SCENE II.

LA COMMERE CLIQUET.

LE TABELLION.

LA COMMERE.

A I R. *Ah ! Que Colin vient de me faire rire !***A** H ! Que Colin vient de me faire rire !
A ma Commere , allons vite le dire.

Rien n'est si drôle que cela !

Ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah ,

Ah , ah.

LE TABELLION *à part.*Bon ! Voici le mauvais esprit , la plus méchante
langue !...

LA COMMERE.

Rien n'est si drôle que cela !

Ah , ah , &c.

LE TABELLION.

Eh ! De quoi riez-vous donc si fort , Commere,
Cliquet ?

LA COMMERE.

D'une chose qui ne fera pas rire Madame
Bertrand , Monsieur le Tabellion.

L E T A B E L L I O N.

Elle le saura donc bientôt.

L A C O M M E R E.

J'ai une attention particulière pour tout ce qui regarde mes amis. Par exemple , mon Compere Griffaut , quand vous étiez en peine de vous éclaircir sur certaines choses.

A I R. *Où le mettrons-nous , ma Commere ?*

C'est moi qui vous fit savoir

Que votre femme alloit le soir ,

Avec Lubin ,

Vous m'entendez-bien , vous le savez bien ;

Vous eûtes le plaisir , Compere ,

De ne plus douter de rien.

L E T A B E L L I O N.

Oui , oui , oui.

L A C O M M E R E.

Cela vous satisfait beaucoup , n'est-ce pas ?

L E T A B E L L I O N.

Affurément. Mais qu'avez-vous donc appris de nouveau ?

L A C O M M E R E.

Que Madame Bertrand est une franche dupe : elle publie dans le Village , qu'elle est aimée de son Garde-Moulin,

LA SERVANTE.

AIR. *Il faut , quand l'amour nous presse.*

Si l'on croit ce qu'elle chante ,
Colin fuit par tout ses pas ;
Vraiment ; la Maîtresse n'est pas
Ce qui le tente ;
Il trouve bien d'autres appas
Dans la Servante.

LE TABELLION.

Eh , où , diable , avez-vous pris cela ?

LA COMME RE.

Oh vous ne conviendrez pas du fait. Vous tremblez que l'amour de Colin , s'il étoit découvert , ne portât préjudice à Lison , que vous appelez votre Filleule.

AIR. *Je voudrais bien me marier.*

Cette friponne de Lison ,
Je le fai , vous est chere ;
Vous ne l'aimez pas sans raison ;
On dit même , Compere ,
Que vous êtes , de ce tendron ,
Un tant-soit-peu le pere.

LE TABELLION.

Voilà toujours de vos coups de langue.

JUSTIFIÉE.

7

LA COMMERE.

AIR. *C'est le trantran.*

Ce bruit ne vous fait point d'outrage.
Ne voit-on pas que tous les jours;
A la Ville, comme au Village,
On se prête un commun secours :
Entre bons voisins, c'est l'usage,
Ce que l'on reçoit, on le rend ;
C'est le trantran, trantran, trantran ,
Le trantran du ménage.

LE TABELLION *à part.*

Il n'y a pas moyen d'arrêter son babil. Allons
avertir Lifon de s'en tenir sur ses gardes [*Il sort.*]

SCENE III.

Madame BERTRAND, LA COMMERE.

CLIQUET.

LA COMMERE.

Allons trouver Madame Bertrant. Ah ! La
voici fort à propos. Hé bien, qu'est-ce, ma
Commere ? Comment gouvernez-vous Colin ?

A iiij

LA SERVANTE

Madame B E R T R A N D.

A I R. *Tout drès le matin.*

Personne , comme ce garçon ,
N'a cœur à la besogne ;
Quoique très-vif, c'est un mouton ,
Point jureur , point yvrogne ;
Il n'engendre point de chagrin ;
Toujours en train ;
Tout drès l'matin ,
Il fait tourner mon moulin.
Oh , oh , oh , oh , oh ; ah , ah , ah , ah , ah
On n'en trouve point , enfin ,
Comme Colin. [*bis*]

L A C O M M E R C E.

Croyez-vous cela ?

Madame B E R T R A N D.

A I R. *Un Meûnier aimable.*

Oui , Colin m'enchanté ,
Très-fort je lui plais ,
Je m'en trouverai contente ;
J'entens bien mes intérêts.
Depuis long-temps , il est fait à mon tracas ?
Et , depuis que j'ai ce gas ,
Mon moulin ne chaume pas.

JUSTIFIÉ.

LA COMMERE.

AIR. *Et zon, zon, zon.*

Il vous aime toujours ?

Madame BERTRAND.

Comme à son ordinaire.

LA COMMERE.

Ah, les belles amours !

Madame BERTRAND.

Quoi ? Quel est ce mystère ?

LA COMMERE.

Et zon, zon, zon,

Votre amant, ma Commere,

Et zon, zon, zon,

Est celui de Lison.

Madame BERTRAND.

Qu'est-ce ? Que voulez-vous dire ?

LA COMMERE,

AIR. *Le cul dans une hote.*

J'ai vû Colin qui tenoit

Un beau Sanfonnet ;

J'ai remarqué qu'il le siffoit

Avec un soin extrême,

Et qu'il l'instruisoit

A dire Je vous aime.

LA SERVANTE

Madame BERTRAND.

Eh , pourquoi , s'il vous plaît , voulez-vous qu'il prenne ce soin pour Lison ?

LA COMMERCE.

Pourquoi ? C'est qu'il continuoît ainsi :

A I R. Du haut en bas.

Ma petite Lison ignore

Tout mon amour ;

Plus de mille fois chaque jour ,

Tu lui diras que je l'adore ,

Sans pouvoir exprimer encore

Tout mon amour.

Madame BERTRAND.

Quel conte !

LA COMMERCE.

Mais rien n'étoit plus touchant que de lui entendre dire : Sanfonnet , mon fils.

A I R. Sur tous les maux que m'a fait ma Silvie.

Je te prépare un charmant esclavage ;

D'être à Lison tu dois être flatté :

Si , comme toi je ne suis pas en cage ,

Je n'ai pas moins perdu ma liberté.

Il en dégoisoit encore bien d'autres.

Madame BERTRAND.

Je ne puis le croire.

L A C O M M E R E .

Vous devez en être certaine.

Madame B E R T R A N D .

Quoi, Colin me trahiroit ! S'il en étoit capable...
Je veux m'en éclaircir, Lison ! Qui , je vais bien-
tôt m'en éclaircir.

L A C O M M E R E .

Je vous laisse avec elle. Faites votre profit du
petit avertissement que je vous donne.

S C E N E I V .

Madame B E R T R A N D , L I S O N ,

Madame B E R T R A N D .

Q U'est ce donc, Mademoiselle Lison ? J'ap-
prends de jolies choses ?

L I S O N *troublée.*

Qu'est-il arrivé ?

Madame B E R T R A N D .

Quel air interdit !

L I S O N .

Je m'en vais, car il me semble que vous vou-
lez me gronder.

LA SERVANTE

Madame B E R T R A N D.

Que je vous gronde , ou non , restez ici , je vous prie.

L I S O N.

Vous savez combien j'ai d'ouvrage à faire.

Madame B E R T R A N D.

Vous ferez votre ouvrage quand je vous aurai parlé.

L I S O N.

A I R. *Quand elle coud , elle est contente.*

Nous avons , tantôt , bien à moudre.

Madame B E R T R A N D.

Quand il sera temps , on moudra.

L I S O N.

J'ai beaucoup de sacs à recoudre.

Madame B E R T R A N D.

Tels qu'ils sont on s'en servira.

C'est tout l'emploi d'une Servante ,

Quand elle coud , elle est contente.

L I S O N.

A I R. *Attendez-moi sous l'orme , M. l'Avanturier.*

Mais , pour le blanchissage . . .

Madame B E R T R A N D.

Blanchisse qui pourra.

J U S T I F I E' E

13

L I S O N.

J'ai laissé le fromage.

Madame B E R T R A N D.

Le prenne qui voudra.

L I S O N.

Il faut du moins que j'aïlle. . .

Madame B E R T R A N D.

Où voulez-vous courir ?

L I S O N.

Empâter la volaille.

Madame B E R T R A N D.

Eh , laissez-la maigrir.

Venons au fait , Mademoiselle. On m'a rapporté que Colin vous aime , & que vous cherchez à lui plaire.

L I S O N.

Moi !

A I R : *Je suis un Précepteur d'Amour.*

J'aurois grand tort , assurément ,

De vouloir attendrir son ame ;

Si j'ai pû lui plaire un moment ,

Je ne lui plairai plus , Madame.

Madame B E R T R A N D.

C'est donc à dire que vous vous êtes aperçue que vous lui plaisiez.

Eh , non vraiment , ce n'est pas comme cela que
je l'entens.

Madame B E R T R A N D.

A I R. du Grondeur.

Tout-à-l'heure , la Commere
Du fait vient de m'informer.
Vous voulez , en vain , vous taire ,
Le tout va se confirmer.
Sur un tel point , ma colere ,
Que rien ne peut désarmer ,
Vous fait un crime de plaie ,
Tout aussi grand que d'aimer.

A I R. Tarare ponpon.

Je m'aperçois enfin ,
Que vous prenez , ma mie ,
Trop soin de votre teint ,
Sans doute pour Colin ;
Songez-y , je vous prie ,
Il vous sied bien , ma foi ,
D'être ici plus jolie
Que moi ?

L I S O N.

J'y aurai attention , Madame.

J U S T I F I E' E. 15

Madame B E R T R A N D.

Mais voici Colin. O ciel ! Tout ce que ma Com-
mere m'a rapporté n'est que trop véritable. Voilà
la cage , voilà l'oiseau. Je l'entens , je crois , qui
répète , je vous aime . . .

L I S O N *à part.*

Je tremble.

S C E N E V.

Madame B E R T R A N D , L I S O N ,
C O L I N.

C O L I N *au fond du Théâtre tenant une cage.*

A I R. *Pour voir un peut comment ça fera :*

P Our elle je grille en ma peau ,
D'en parler , je n'ai le courage :
Le don d'une fleur , d'un oiseau ,
Souvent dit plus qu'un beau langage.

Portons lui ce Sansonnet - là ,

Pour voir un peu comment ça fera.

Madame B E R T R A N D *se cachant derrière Lison.*

Je n'en puis plus douter. Ah , Coquine de Ser-
vante !

COLIN à part, ne voyant que Lison.

La voilà , cette chere Lison , que je trouve heureusement seule. [*haut en approchant*] Mademoiselle Lison , voulez-vous bien me faire le plaisir de... [*apercevant Madame Bertrand.*] de de vous ranger que je présente cela à Madame Bertrand ?

Madame BERTRAND.

A moi !

COLIN.

Eh , oui , voirement.

Madame BERTRAND.

AIR. *Eh , eh , eh , eh.*

Quoi , c'est à moi que s'adresse
Ce beau moineau guilleret ?

COLIN *riant.*

Eh , eh , eh , eh , eh , eh ,

Madame BERTRAND.

Je t'ai crû l'ame traîtreſſe ,
De ce ſoupçon , j'ai regret.

COLIN.

Eh , eh , eh , eh , eh , eh ,

Ce matin , avec adreſſe ,

Pour vous prouver ma tendreſſe ;

J'ai tendu mon trébuchet ;

De ma main , daignez , Maîtreſſe ,

Recevoir ce Sanſonnet.

Madame

JUSTIFIÉE.

17

Madame B E R T R A N D *prenant la cage.*

Ah ! Je respire !

L I S O N.

Vous voyez bien , Madame ?

Madame B E R T R A N D.

Que je suis agréablement surprise !

A I R. *Que je regrette mon amant !*

L'aimable oiseau , qu'il est joli !

C O L I N.

De plus il peut vous être utile ;

Vous babillerez avec lui ,

Quand il faudra que j'aille en ville :

Il parlera ,

Chantera ,

Dégoîsera

Et qu'il saura ;

Je croi qu'il vous amusera.

Madame B E R T R A N D.

Pour ça, il faut avouer que
est une grande médifante; elle
der que c'étoit pour Lison, &

C O L I N.

Moi , aimer Lison !

LA SERVANTE

Madame B E R T R A N D.

A I R. Ton humeur est Catherine.

Vous pouvez vous rassurer.

Voyez la belle morveuse ,

Pour me faire soupirer.

Veut-telle donc , en tendresse ,

L'emporter à dix-huit ans ,

Sur sa prudente maîtresse ,

Qui vit depuis si long-tems ?

Madame B E R T R A N D.

Cela ne conviendrait guères, assurément;

C O L I N.

Et pis j'ai le cœur haut. Vous êtes d'une bien
pu grande qualification qu'elle.

Madame B E R T R A N D.

Va ma pauvre Lison, je suis fâchée de la querelle
que je t'ai faite ; je ne manquerai pas de donner
aujourd'hui au Tabellion ce que je lui ai promis
pour t'établir.

C O L I N.

Voilà parler en brave femme , ça.

Madame B E R T R A N D.

Je vais, tous de ce pas, relancer cette babillarde.

J U S T I F I É E.

19

de de Cliquet, &, delà, chercher de l'argent chez mes Fermiers.

C O L I N.

Et moi, m'est avis que le jour ne se passera pas, sans que j'ayons besoin des Ménétriers ; je m'en vais les retenir. Mais Morgué, attendez-moi donc, Madame Bertrand, je ne sais pas comme vous faites ; mais je ne peux pas vous quitter un moment, c'est pu fort que moi.

Madame B E R T R A N D.

Oh, le gentil garçon ! Que je serai heureuse avec lui ! Je ne veux plus différer notre mariage.

(*Colin suit Madame Bertrand.*)

S C E N E V I.

L I S O N *seule.*

C Olin suit Madame Bertrand ! je ne sais que penser.

A I R. *Les Pendus.*

Il me tire d'un embarras ,
Pour me remettre dans un autre :
Je craignois de facheux éclats.
Colin me tire d'embarras.

B ij

LA SERVANTE

Mais, aussi, ne voudroit-il pas
 Rompre un lien tel que le nôtre ?
 Il me tire d'un embarras,
 Pour me remettre dans un autre.

SCÈNE VII.

LE TABELLION, LISON.

LISON.

A H ! Mon Parain, vous me voyez bien en
 peine.

LE TABELLION.

Je suis bien en peine aussi, ma Filleule. Madame
 Bertrand a dit qu'elle me livreroit aujourd'hui les
 deux censécus, parce que c'est le jour de ta fête,
 je n'ai point encore entendu parler d'elle.

LISON.

AIR. Le seule flageolet de Colin.

L'amour de son Garde-moulin
 Occupe sa cervelle ;
 Elle n'a des yeux que pour Colin,
 Le reste est bagatelle :
 J'ai bien peur que Colin, à la fin,
 N'ai des yeux que pour elle.

L E T A B È L L I O N.

A I R. *Et sur-tout prenez bien garde , &c.*

Allez , Lison , ne craignez rien ,
Colin vous aime toujours bien
De cœur , d'amour , d'affection ;
Mais, sur-tout , prenez bien garde à fuir l'occasion.

Souvenez-vous des raisons que je vous ai dites ,
& contraignez-vous. Tenez, écoutez-moi. Si Colin
vient d'un côté , allez-vous-en tout-aussi-tôt de
l'autre ; entendez-vous ?

L I S O N.

Qui, mon Parain.

L E T A B È L L I O N.

Adieu.

S C E N E V I I I.

L I S O N C O L I N.

M On Parain a raison! Si Colin vient par-ici ,
je m'en irai tout-aussi-tôt par-là Ah!

[Elle se trouve vis-à-vis de Colin.]

LA SERVANTE.

COLIN.

AIR. *Qu'elle est jolie , ma brunette !*

Je viens trouver la follette

Qui m'a su charmer ;

Colin , la voyant seulette ,

Se sent enflammer.

Qu'elle est jolie , ma brunette !

N'oseroit-on l'aimer ?

LISON.

Ah , ah , c'est vous , Monsieur Colin !

COLIN.

Comme vous dites ça ? Est-ce que vous n'avez pas bien deviné que c'étoit vous que je cherchois , quand ste maudite Madame Bertrand s'est rencontrée vison-visu de moi ?

LISON.

AIR. *Vive Michel Nostradamus.*

A d'autres , c'est une défaite.

COLIN.

C'étoit à vous , belle brunette ,

Que je venois conter fleurette ;

Et vous deviez bien être au fait :

C'étoit à vous , belle brunette ,

Que j'apportoais le Sanfonnet.

LISON.

Est-il bien vrai , Colin ?

C O L I N.

Où, pargué, Lison.

A I R. *Le Tambourin.*

Je ne fai ce que ça veut dire ,
Drès que je vous vois , je soupire ;
Je pense à vous soir & matin :
Ce minois fin & mutin ,
Je ne sai quoi m'inspire ;
Et, quand vous regardez Colin ,
Son cœur fait tac tique , tique tac , tic tac tac ,
Comme son moulin.

L I S O N.

Cela ne fera rien. Je me trouve aussi je ne sai comment , dès que je vous apperçois. Par exemple , j'étois en colere contre vous , & j'oublie , en vous voyant , que je suis fâchée.

C O L I N.

Donnez-moi donc votre main , que je la baise.

L I S O N.

Oh que nanni ! On m'a défendu ça.

C O L I N.

Queu conte !



SCENE IX.

LISON, COLIN, LA COMMERE
 CLIQUET *à la fenêtre qui les examine.*

A LA COMMERE.
 H! ah! Qu'est-ce que je vois?

LISON.

AIR. *Tant de valeur & tant de charmes.*

Oui, mon Parain m'a fait entendre
 Qu'il ne faut point donner sa main.

COLIN.

Je suis à plaindre.

LISON.

Non Colin,

Puisque vous pouvez me la prendre.

LA COMMERE.

Ce sont eux; examinons.

COLIN.

Je vous entens, ma chere Lison, vous me permettez de baisser votre main quand vous n'y pensez pas.

JUSTIFIÉ.

25

LISON.

Oh ! Cela n'arriveroit jamais.

COLIN.

Pourquoi ?

LISON.

C'est que je pense toujours que cela va m'arriver.

COLIN.

Ça s'appelle avoir de bonnes pensées.

LA COMMERCE

Fort bien.

COLIN.

Ah , que je suis content ! Mais ce n'est pas assez
chère Lifon.

AIR. *Çà que je te mette.*

Çà , çà que je mette

Dans ta gorgerette ,

Çà , çà que je mette

Ce petit bouquet.

LISON.

Le mien mon Poulet ,

Va te servir d'aigrette.

[*Ensemble , s'attachant réciproquement leur bouquet.*]

Çà , çà que je mette

Ce petit bouquet.

LA COMMERCE

Cela va à merveille.

COLIN.

Oh ça, Lison, c'est aujourd'hui ta fête ; morgué, je voudrais bien t'embrasser sans que ça te fâche ; mais ton Parain t'aura encore défendu ça, sans doute ?

LISON.

Oui. Mais, Colin, dis-moi pourquoi est-ce qu'on défend si fort à une fille de se laisser embrasser par un garçon ?

COLIN.

Et, voirement, c'est qu'ils disions qu'il y a du mal à ça.

LISON.

Mais, s'il y a du mal, pourquoi est-ce que cela arrive tous les jours ?

COLIN.

Oh, c'est que c'est un mal qui fait du bien.

LISON.

Il y a donc là-dedans du bien & du mal ?

COLIN.

Oui. Mais écoute-moi, Lison ; quand c'est le jour de la fête, le mal n'y est plus, & le bien y est tout fin seul.

LISON, *se laisse embrasser.*

Oh, dame, dès que c'est comme ça, c'est différent.

Ils s'embrassent ! Ah ! Commère Bertrand , où êtes vous ?

COLIN.

Morgué quand viendra le temps que je pourrons nous embrasser sans contrainte ?

AIR. *Comme deux seaux dans un puits.*

Met la main là ,
Ma petite maîtresse ,
Met la main là.

LISON.

Tiens , Colin , la voilà :

[*Ils se touchent dans la main.*]

COLIN.

Morgué , te seroit grand dommage de laisser trop long-tems , com' ça , languir notre tendresse , & j'agirai avant qu'il soit demain.

LISON.

De bon cœur , je ferai la moitié du chemin.

AIR. *Dieux , quel moment !*

Mon cœur t'engage ici sa foi ,
Tu peux compter sur moi ,
Je ne suis point volage ;
Je n'aimerai que toi ,
Non , rien que toi ,

LA SERVANTE

Et sans partage :

Mon cœur t'engage ici sa foi.

LA COMMERCE, *haut.*

Oh, pour le coup, cela n'est pas douteux!

LISON.

Qu'est-ce que j'entens ?

LA COMMERCE,

Ah, pauvre Madame Bertrand ! Courons vite
la chercher.[*Elle se retire de la fenêtre.*]

SCENE X.

COLIN LISON.

LISON.

AH ! Colin, nous sommes perdus, la Com-
mere Cliquet étoit à sa fenêtre.AIR. *Olire, olire, olire.*

Elle a tout apperçû.

COLIN.

Quel malheur imprévu !

LISON.

Elle ira tout redire.

C O L I N.

Olires , olires ,

L I S O N.

Elle ira tout redire.

C O L I N.

Olires , ola.

Il faut ici de l'entendement ; j'imagine quelque chose. Rentre vite dans le Moulin , voilà Madame Bertrand qui revient du Village ; je te répons qu'elle ne m'échappera pas. Vas donc vite.

S C E N E X I.

C O L I N ; Madame B E R T R A N D.

C O L I N.

E H ! Madame Bertrand , où allez-vous donc ? Venez un petit moment par ici. Morguennne , il y a je ne sai combien que je suis là à vous attendre.

Madame B E R T R A N D :

Et moi , mon pauvre Colin , je viens de déclarer dans tout le Village , que notre mariage s'alloit faire.

COLIN.

Sanguoi , que je suis joyeux de vous voir ! Jamais , morgué , ça ne m'a tant fait de plaisir.

Madame B E R T R A N D.

Le pauvre enfant ! As-tu averti les Ménétriers ?

C O L I N.

Oui. Mais , pargué , faites-moi un plaisir , Madame Bertrand , je vous prie.

Madame B E R T R A N D.

Qu'est-ce què c'est ?

C O L I N.

Donnez-moi votre belle main à baiser ?

Madame B E R T R A N D.

A I R. *Entre l'amour & la raison.*

T'amuser à baiser ma main ?

Avant peu , n'est-tu pas certain

D'obtenir toute la personne ?

C O L I N.

Donnez toujours , pour m'obliger ;

[*Il lui baise la main*]

L'échantillon me fait juger

Que la pièce doit être bonne.

Madame B E R T R A N D.

A I R. *Mademoiselle, parez votre Chapelle.*

Que Colin est joli

Et poli !

Est-il un galand plus accompli ?

De ton amour parfait ,

Tu me donnes , poulet ,

Preuve nouvelle.

COLIN lui offre un bouquet.

J'ai , pour marquer mon zèle ,

Encor certain bouquet.

Mad'moiselle ,

Parez votr' chapelle. *bis.*

Madame BERTRAND.

AIR. *Le Seigneur Turc a raison.*

Un bouquet ! Mais comment donc ?

Rien n'est plus honnête.

Ce n'est pas ma fête.

COLIN.

Bon !

Cette raison vous arrête ?

Il n'importe quel jour c'est ;

De la beauté qui nous plaît ,

C'est tous les jours la fête.

Vous voudrez bien que je l'attache moi-même ?

Madame BERTRAND.

Qui pourroit mon cher Colin , te refuser quelque chose ?

[Colin lui attache le bouquet.]

COLIN.

Oh ça, Maîtresse, je vous ai baïsé la main ;
mais ce n'est pas assez.

AIR. *Vantez - vous - en.*

Tenez, morguez, je vous demande
Encore une faveur plus grande.

Madame BERTRAND.

Mais il n'en est pas mon poulet.

COLIN.

Oh que si fait. [bis.]

Je n'ose le dire tout net :

Mais votre minois m'affriande ?

Madame BERTRAND.

Tu veux m'embrasser, mon enfant ?

COLIN *l'embrasse.*

Vantez-vous-en.

[bis.]

Madame BERTRAND.

Eh, mais ! Colin...

COLIN.

Oh, dame ! Drès que vous ne m'en refusez pas
la permittance, c'est tout comme si vous me la
bailliez.

Madame BERTRAND.

AIR. *Ton joli belle Meunière.*

Tu t'y prens d'une manière.

Mon petit Colin,

A

J U S T I F I E' E;

35

A soumettre la plus fiere :

Tu feras demain

Le maître de la Meûniere ;

Et de son moulin.

C O L I N.

Puisque vous êtes de stimeur-là , je m'en vais ,
de ce pas , dire à Monsieur Griffaud qu'il nous bar-
bouillé un mot de Contrat. Touchez-là , Madame
Bertrand.

Madame B E R T R A N D , *lui donne la main.*
Volontiers.

C O L I N.

A I R. *Je vais toujours le même train.*

Je ne suis qu'un pauvre garçon ,

Mais j'ai le cœur & le bras bon :

Avec moi , point de temps perdu ;

Je suis vigilant , entendu.

Beaucoup font les olibrius ,

A cause qu'ils ont du Q U I B U S ;

Pour moi , j'ai des talens

Qui sont plus excellens.

Morgué la femme qui m'aura ,

Jamais de rien ne chômera. [*bis.*]

[*Il sort.*]

C

SCENE XII.

Madame BERTRAND *seule.*

JE ne sçaurois mieux faire, que de finir avec ce garçon-là ; il achalande ma maison.

AIR. Ah, ah, ah ! Venez-y toutes, mes belles jeunes filles , &c.

Il n'est point de Fermiere ,

Qui n'apporte son grain

A Colin ;

Et la journée entiere ,

Il chante ce refrain :

Ah , ah , ah ! Venez-y toutes ,

Les belles jeunes filles , moudre

A notre moulin.



S C E N E X I I I.

LA COMMERE CLIQUET,
Madame BERTRAND.

LA COMMERE.

AIR. Jupin de grand matin.

JE n'en puis plus, ma foi ;
Enfin je vous voi ,
Comme ça , écoutez-moi ;
C'est cela
Qui vous surprendra.
J'ai vû de mes yeux ,
Tout-à-l'heure , en ces lieux . . !
Respirons un moment ,
J'ai trop couru...
J'ai vû très-clairement ,
Qui l'auroit crû ? . . .
Je vous tairois à tort
Tout ce micmac ,
Le secret me charge fort
L'estomach.
Comme ça , pour le coup ,

C ij

J'en sai beaucoup ,
 Je vais vous compter tout
 De bout en bout :
 Vous ne me direz plus
 Que je fais des caquets superflus.

Madame BERTRAND.

Qu'y a-t il encore de nouveau ?

LA COMMERE.

AIR. *Que j'estime mon cher voisin !*
 Veuve qui cherche de l'emploi
 Dans l'amoureux mystere ,
 Ne doit jamais garder chez soi
 Fille en âge de plaire.

Qu'est-ce à dire ?

LA COMMERE.

Je vous conseille de renvoyer au plutôt Lison.
 Comment, ma Commere , une Servante aller sur
 les brisées de sa Maîtresse. Jour de Dieu ! Si j'étois
 à votre place , je lui torderois le col.

Madame BERTRAND.

Et à propos de quoi , s'il vous plaît ?

LA COMMERE.

Oh ! Pour cette fois ici , j'ai vû Colin & Lison se
 donner des témoignages d'amitié , qui ne sont pas
 équivoques.

APR. *Nanon dormoit.*

En ce lieu-là ,
J'ai vû de ma fenêtre ,
Où vous voilà ,
J'ai vû le petit traître
Prendre à Lifon la main.

Madame B E R T R A N D.

N'est-ce que cela ?

C'est moi, c'est moi, qui l'ai laissé prendre à Colin.

L A C O M M E R E.

C'est elle, c'est elle; elle le prend bien.

A I R. *Bin bi berlat.*

Ensuite, le petit coquet
Offre à Lifon la rose & le muguet.

Madame B E R T R A N D.

C'est à moi, Commere Cliquet.

L A C O M M E R E.

Je vous croi.

Madame B E R T R A N D.

C'est à moi ,

Ma Commere Cliquet.

L A C O M M E R E.

A I *Daphnis la vit , Philis le vit.*

Leur tendresse est réciproque.

Madame B E R T R A N D.

Et cessez votre caquet.

LA SERVANTE

LA COMMERE.

Avec Colin, Lifon troque
Un baiser pour un bouquer.

Madame BERTRAND.

C'est moi, c'est moi, ma chere,

LA COMMERE.

Colin le met

Dans son corset.

Madame BERTRAND.

C'est dans le mien, Commere.

LA COMMERE.

Oui, c'est dans le sien?

Madame BERTRAND.

AIR. Des Billets doux.

Quand on est prêt de s'épouser,
Cela, je crois, peut s'excuser.

LA COMMERE.

Ah ! Vous me faites rire.

Je sai vos droits sur ce garçon ;

Si je n'avois pas vû Lifon,

Je n'aurois rien à dire.

Madame BERTRAND.

Quel entêtement !

LA COMMERE.

Oui, oui, quel entêtement ? Ce n'est pas tout. Je

les ai vûs se toucher dans la main, & se donner
une foi mutuelle.

Madame BERTRAND.

Hé bien oui. Que trouvez-vous à dire à cela?

LA COMMERE.

AIR. *Nous autres bops Villageois.*

Votre Colin admiroit

De Lison la taille mignonne.

Madame BERTRAND.

C'est la mienne.

LA COMMERE.

Il se miroit.

Dans les beaux yeux de la friponne.

Madame BERTRAND.

C'est dans les miens.

LA COMMERE.

Lison, enfin;

Regardoit tendrement Colin,

D'un air doux, naïf, enfantin.

Madame BERTRAND.

C'étoit moi, rien n'est plus certain.

Vous m'avez prise pour Lison; ah, ah, ah.

LA COMMERE.

Bon, bon, riez; ah, ah, ah.

Madame BERTRAND.

La pauvre Madame Cliquet!

LA SERVANTE

LA COMMERE.

La pauvre Madame Bertrand !

AIR. Je passe la nuit & le jour.

Vous ne la renverrez donc pas ?

Madame BERTRAND.

Pourquoi ? J'en suis trop bien servie.

LA COMMERE.

Voisine , c'est un autre cas.

Vous en tenez , ma bonne amie ;

Je vous laisserai vivre en paix :

Et , désormais ,

Je les verrois. . .

Que jamais je n'en parlerois.

Madame BERTRAND.

Peut-on accuser , de la sorte , mon cher Colin ?



SCENE XIV.

Madame BERTRAND, LE TABELLION,
LA COMMERE CLIQUET,
LISON, COLIN.

LE TABELLION à Colin & à Lison,
au fond du Théâtre.

DEmeurez là tous deux. Bon-jour, Madame Bertrand.

MADAME BERTRAND.

Bon-jour, Monsieur Griffaud. Colin ne vient-il pas de vous parler ?

LE TABELLION.

Oui. Il vient de me dire de faire son Contrat de Mariage ; & je l'ai fait.

MADAME BERTRAND.

Bon ? A l'égard de ce que j'ai promis pour Lison, le voilà.

LE TABELLION.

Donnez, (*bas, serrant la bourse.*) il y a longtemps que je l'attens.

L A. SERVANTE

Madame B E R T R A N D.

Vous vous intéressez à elle : Allez , tâchez de
m'en débarrasser , & de lui trouver un parti.

L E T A B E L L I O N.

J'en ai un tout trouvé à présent.

Madame B E R T R A N D.

Plâit-il ?

L E T A B E L L I O N.

Ah ça , Madame Bertrand , parlons à cœur ou-
vert. Vous voulez donc absolument vous marier
avec Colin ?

Madame B E R T R A N D.

Si je le veux ?

L E T A B E L L I O N.

AIR. *Entre l'Amour & la Raison.*

Avec défunt Monsieur Bertrand ;

Votre bonheur ne fut pas grand ;

Auriez-vous encore le courage

De risquer un nouveau lien ?

L A C O M M E R E , à Madame Bertrand.

Vous , sur tout , qui savez si bien

Adoucir l'ennui du veuvage.

Madame B E R T R A N D.

Allez , ce ne sont pas là vos affaires.

J U S T I F I E' E.

LE TABELLION.

AIR. *Il faut savoir en amourette.*

Vous n'êtes pas égaux en âge.

Madame BERTRAND.

Vous raisonnez comme un nigaud.

LE TABELLION.

Vous allez faire un mariage,

Pour vous trop tard, pour lui trop tôt,

Madame BERTRAND.

Je trouve Colin sans défaut

Pour mon ménage.

Je sai fort bien, Monsieur Griffaud,

Ce qu'il me faut.

Il y a une maxime qui est certaine.

LE TABELLION.

Quelle est-elle ?

LA COMMESE.

Ecoutons.

Madame BERTRAND.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

De deux cœurs que l'amour engage,

L'Hymen doit être le partage :

Et c'est un attentat affreux,

C'est un forçat, c'est un outrage,

Que d'aler s'opposer à l'amour,

De deux cœurs que l'amour engage.



LA SERVANTE
LE TABELLION.

Comment, un forfait !

Madame BERTRAND.

Oui.

LA COMMERE.

Un attentat !

Madame BERTRAND.

Sans doute.

LE TABELLION.

Et si ces deux cœurs engagés par l'amour, étoient
ceux de Colin & de Lison ?

LA COMMERE, *faisant la révérence.*

Comme c'est la vérité, ma commere.

Madame BERTRAND.

Quoi, l'on me parlera toujours de Lison ? Allez, vous radotez tous deux.

LE TABELLION.

Eh mais... Voici Colin, vous pouvez l'interroger.

COLIN.

Bon-jour, Maîtresse.

[*Rit*]

Approche, mon cher Colin, approche ; voit l'entêtement de Monsieur Griffaud & de la Commere Cliquet : ils veulent me soutenir que ce n'est pas moi que tu aimes.

C O L I N.

Pargué, Madame Bertrand, cela seroit bien mal-honnête à moi , si je n'avois pas de l'amitié pour vous; vous ne m'avez jamais fait de mal.

Madame B E R T R A N D , *au Tabellion & à la Commere.*

Vous l'entendez.

C O L I N.

Vous ne m'avez jamais fait que du bien.

Madame B E R T R A N D.

Qu'avez-vous à dire à cela.

C O L I N.

Oui , morgué, j'ai une certaine amitié pour vous ; mais , quand à l'égard de st'amitié qui fait faire les Contrats... oh dame... quand à l'égard de st'elle-là, c'est pour Lison que j'en ai.

Madame B E R T R A N D.

Comment !

L E T A B E L L I O N.

Oui; & le Contrat, que j'ai fait, est celui de Colin & de Lison.

L A C O M M E R E.

Une autrefois vous me croirez peut-être , ma Commere.

Madame B E R T R A N D.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Quoi , il seroit dit qu'une petite impertinente comme Lison , l'auroit emporté sur moi ? Non , ma foi cela ne sera pas. Vous avez fait de mauvaise besogne , Monsieur le Tabellion , & je vous ferai voir que ce Contrat là ne vaut rien.

L E T A B E L L I O N.

Tarare.

C O L I N , *au Tabellion.*

Oh dame , je serois pourtant fâché , si vous aliez être pendu pour cela , Monsieur Griffaud.

L E T A B E L L I O N.

Pendû ! Pourquoi donc , s'il vous plaît ?

L I S O N , *s'avance.*

Pardonnez-moi , Madame.

Madame B E R T R A N D.

Quoi , vous paroissez ! Quel pardon me demandez-vous ? Et que pouvez-vous me dire ?

L I S O N.

A I R. *De tous les Capucins du monde.*

De deux cœurs que l'amour engage ,
L'Hymen doit être le partage ;
Et c'est un attentat affreux ,
C'est un forfait , c'est un outrage ;

Què d'oser s'opposer aux feux
De deux cœurs que l'Amour engagé.

L E T A B E L L I O N.

Vous-même avez débité la maxime.

L A C O M M E R E , à *Madame Bertrand.*

Elle est justifié par vos propres raisons.

Madame B E R T R A N D.

Ah ! Je suis au désespoir.

C O L I N.

Il faut pourtant bien , Madame Bertrand , que
vous nous pardonniez ste petite bagatelle-là.

L E T A B E L L I O N , à *Madame Bertrand.*

S'il ne s'agit que de vous épouser , pour vous em-
pêcher de vous livrer au désespoir , vengez - vous
sur moi je suis votre homme.

L A C O M M E R E.

Ma foi , prenez-le au mot , ma Commere ; au-
tant ce magot-là qu'un autre.

L E T A B E L L I O N.

Pardonnez tout ; cédez à Colin votre moulin ;
dont vous n'avez plus que faire étant ma femme ;
& ne songeons plus qu'à nous réjouir.

48 LA SERVANTE JUSTIFIÉE.

Madame B E R T R A N D.

Soit. [à Colin.] Tiens, voilà ton Bouquet, & je
vais tordre le coup à ton Sanfonnet...

(Elle se retire, le Tabellion & la Commere la suivent.)

C O L I N.

Je m'en moque.

S C E N E X V.

COLIN LISON.

C O L I N.

A I R. *Les Garçons de Surenne.*

Donne-moi ta main blanche ,
Je ne te plaindrai rien ,
Tout ira bien :
Le soir j'aurons l'éclanche :
Je moudrai sans repos ,
D'un air dispos ,
Tout le Lundi & le Mardi ,
Le Mercredi, le Jeudi, le Vendredi, le Samedi ,
Sans excepter le Dimanche.

F I N.

Pergolesi, Giovanni Battista.

**LA SERVANTE
MAITRESSE,
COMÉDIE
EN DEUX ACTES,
MELÉE D'ARIETTES, PARODIÉES
DE
LA SERVA PADRONA,
INTERMEDE ITALIEN;**

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens Ordinaires du Roi, le 14 Août 1754.*

Le prix est de 30 sols avec la Musique.



A C T E U R S.

PANDOLFE, *Vieillard.*

ZERBINE, *sa Servante.*

SCAPIN, *son Valet, Personnage muet.*



COLIN-MAILLARD,

**Ballet Pantomime, de la composition du
Sieur DEHESSE.**

La Scene est dans la maison de Pandolfe.



**LA SERVANTE
MAITRESSE,
COMÉDIE
EN DEUX ACTES.**

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PANDOLFE *seul , assis devant une
petite table.*

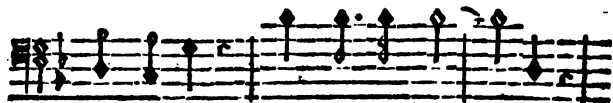


Longrems atten- . . dre . . Sans voir ve-
A ij

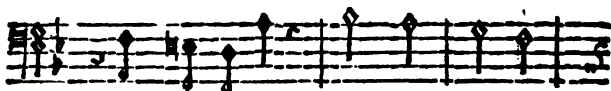
4 LA SERVANTE MAITRESSE,



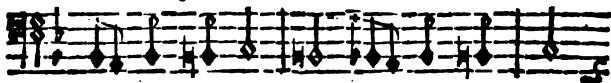
nir ; Au lit s'éten- dre , Ne



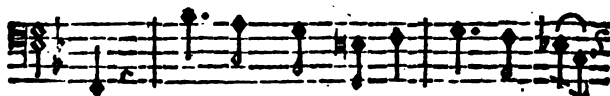
point dormir ; Grand' peine pren- dre



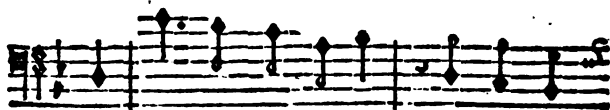
Sans parve- nir , Sont trois fu- jets



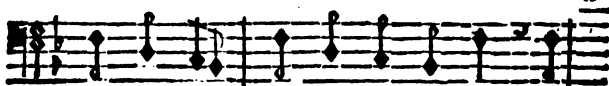
d'aller se pen- dre , d'al- ler se pen-



dre. Ne point voir ve- nir , Ne point dor-



mir , Ne point par- ve- nir ; Point voir ve-



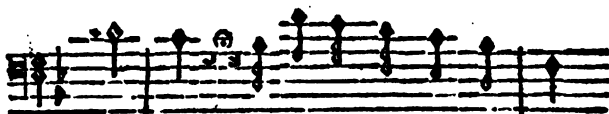
nir , point dor- mir , point par ve- nir , Sont

COMÉDIE.

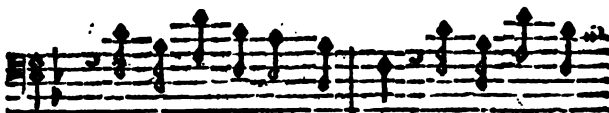
5



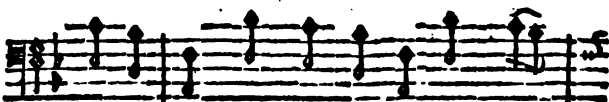
trois su-jets, sont trois sujets d'al-ler se



pen-dre. At-tendre Sans voir ve-nir;



Être au lit, ne point dor-mir; Travailler sans



parve-nir: Sans voir ve-nir, Sans dor-



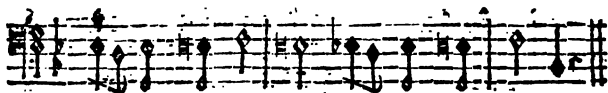
mir, Sans par-venir, sans parve-nir, Sont



trois, trois, trois su-jets, su-jets, sujets

A ii)

6. LA SERVANTE MAITRESSE.



d'al-ler se pen- dre , d'al-ler se pendre.

C'est aussi se moquer des gens ;
Voilà trois heures que j'attends
Que ma servante enfin m'apporte
Mon chocolat ; elle n'a pas le tems.
Cependant il faut que je sorte ;
Elle me dira : que m'importe ?
Oh ! ç'en est trop , je suis trop bon :
Mais je vais prendre un autre ton.

Zerbine ! Zerbine !

Peste de la coquine !

Zerbine ! Zerbine !

Je m'égosille en vain ,

Elle viendra demain.

*Il se retourne , & il aperçoit Scapin qui est entré
sans mot dire , & qui se tient tranquillement
derrière lui.*

Mais toi , que fais-tu là planté comme une borne ?

Euh ! Quoi ! ... Tu ne dis mot !

Faudra-t-il aussi , maître sot ,

Qu'à tes oreilles je corne ?

Eh ! va donc , va donc , tôt ,

Va voir ce qui l'empêche :

Romps-toi le cou , s'il le faut ;

Dis-lui qu'elle se dépêche.

Il le pousse dehors par les épaules.

COMÉDIE. 7

RÉCITATIF ACCOMPAGNÉ

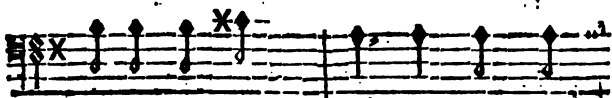
Pandolfe,



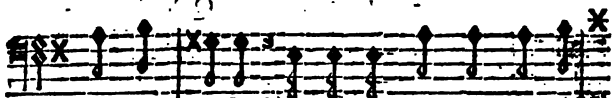
Voilà. pour-tant, voilà com-ment



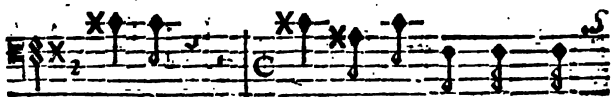
On fait foi-même son tour-ment ! Je-



trouve cer-te en-fant qui me pa-



roît gen-tille, Je la de mande à sa fa-



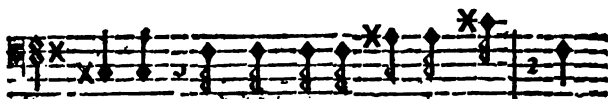
mil-le ; On me la donne, & de-



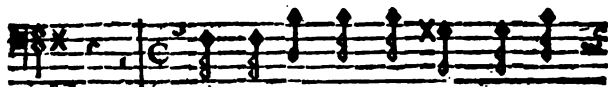
puis ce mo-ment Je l'é-le-ve comme ma

A iv

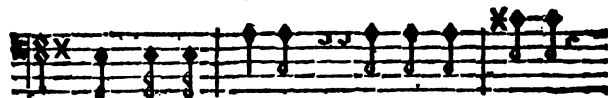
8 LA SERVANTE MAITRESSE;



fil-le. Que m'en revient-il à pré-sent ?



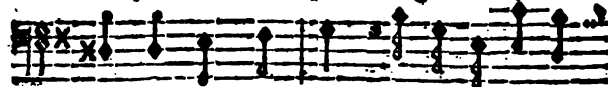
Mes bontés l'ont rendue à tel



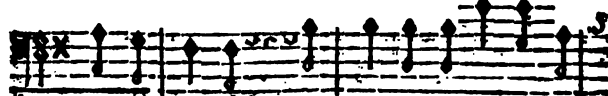
point in-so-lente, Ca-pri-ci-euse,



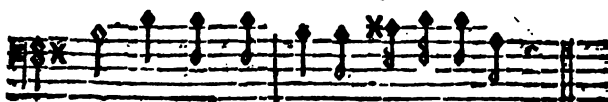
im-per-ti-nente, Qu'il faut, a-



vant qu'il soit long-tems, S'attendre enfin que



la ser-vante Se-ra la Maitresse cé-



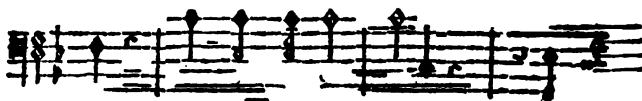
ans. Oh ! Tous ce-ci m'im-pa-ti-ente,

SCÈNE II.

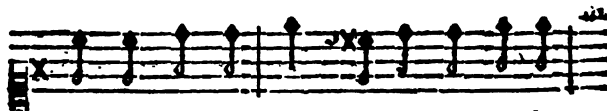
PANDOLFE, ZERBINE, SCAPIN.

Zerbine entre en disputant avec Scapin.

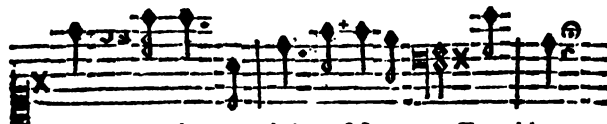
ZERBINE, à Scapin.

*Allegro,* EH bien! Fi-ni-ras-tu?

fi-ni-ras-tu deux fois, trois fois, Je



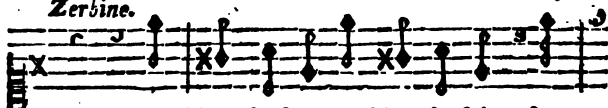
n'en ai pas le tems, Je n'en ai pas le

Largo. Pandolfe, à part.

tems; ce-la te doit suf-fi-re. Fort bien!

20 LA SERVANTE MAITRESSE.

Zerbine.



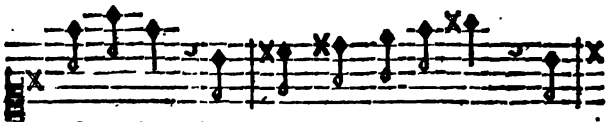
Allegro. Combien de fois, combien de fois faut-



il te le re-di-re, te le re-di-re?



Si ton Maître est pressé, si ton Maître



est pressé, faut-il que je le fois, faut-

Pandolfe, à part.



il que je le fois? *Largo.* A mer- veille!

Zerbine.



Allegro. Fi-nis, Sca-pin, fi-nis si tu m'en

COMÉDIE.



12 LA SERVANTE MAITRESSE.

Tu n'en tiens compte ! il faut donc , je le vois ,
Joindre l'effet à la menace.

*Elle se met en devoir de souffleter Scapin ;
Pandolfe l'arrête.*

PANDOLFE.

Que prétends-tu , Zerbine ? hola !

ZERBINE.

Vous l'allez voir ;
Je vais à ce faquin apprendre son devoir.

PANDOLFE.

Comment ! coquine , en ma présence ,
Devant ton Maître une telle insolence ?

ZERBINE.

Il faudra donc , à votre avis ,
Parce que je suis la Servante ,
Qu'impunément on me tourmente ,
On m'excede , on m'impatiente ,
Qu'on n'ait pour moi que du mépris ?
Non , Monsieur , chacun vaut son prix.
Je veux qu'en ce logis tout le monde s'empresse ,
Ait pour moi des égards, qu'ils me regardent tous ,
Comme si j'étois la Maitresse ,
Archi-Maitresse ; entendez-vous ?

PANDOLFE.

Fort bien ! Sçachons donc de Madame
Ce qui peut la mettre en courroux.

COMÉDIE.

13

ZERBINE.

Cet impertinent qui vient....

PANDOLFE.

Ah ! tout doux !

Il ne mérite point de blâme ;

C'est de ma part.

ZERBINE.

Avec de si fortes façons,

Qui se donne les airs de faire des leçons !

Mais... il le paiera, sur mon ame !

PANDOLFE.

C'est de ma part, te dis-je.

ZERBINE.

Eh ! pourquoi, s'il vous plaît ?

PANDOLFE.

Pourquoi mon chocolat n'est-il pas encor fait ?

ZERBINE.

Monsieur, point de colere.

Assurément, quoi que vous en disiez,

Je n'irai pas à présent vous en faire.

PANDOLFE.

Il faut donc ?....

ZERBINE.

Il faut donc que vous vous en passiez.

14 LA SERVANTE MAITRESSE.

PANDOLFE, à Scapin.

Maintenant que j'ai bû ma tasse,
Dis-moi, Scapin : grand bien vous fasse.

Scapin rit.

ZERBINE.

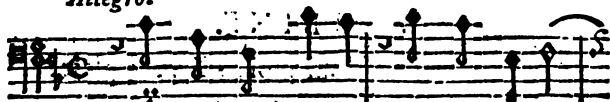
De quoi rit ce nigaud ?

PANDOLFE.

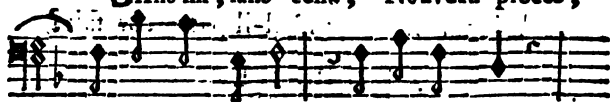
Oh ! qu'il a bien raison !

Il rit de ma sottise ; elle est complète.
Je me laisse mener ici comme un oison,
Par une insolente soubrette.
Mais c'est aussi, c'est trop en abuser.
Il faut enfin se raviser.

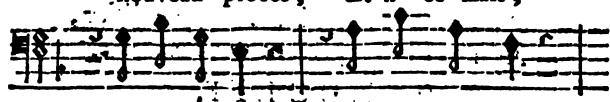
Allegro.



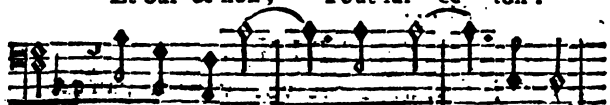
Sans fin, sans cesse, Nouveau procès,



nouveau procès ; Et si & mais,



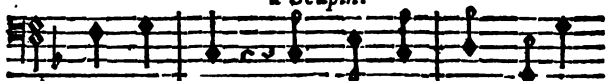
Et oui & non ; Tout sur ce ton :



Jamais, ja- mais, au grand jamais,



On n'est en paix ; Ja- mais , ja- mais On
à Scapin.



n'est en paix. Mais que t'en semble à toi ?



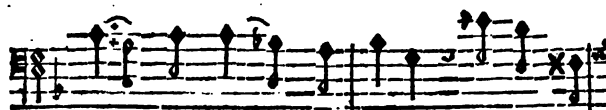
Mais que t'en semble à toi ? Dois-je en cre-



ver, moi ? Non, par ma foi. Dois-je en cre-



ver, moi ? Non, par ma foi. Sans fin , fans



fin , Sans fin , fans ces- se, Nouveau pro-



cès , nouveau pro- cès ; Et si & mais,

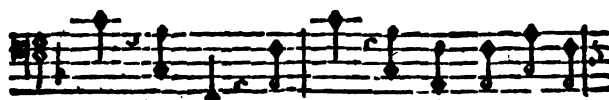
16 LA SERVANTE MAÎTRESSE.



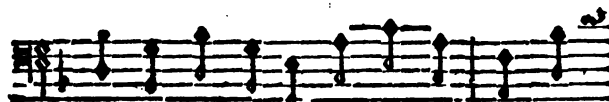
Et oui & non : Sans fin , sans ces- se ,



Nouveau pro- cès , nouveau procès ; Et



si & mais , Et oui & non , Et si &



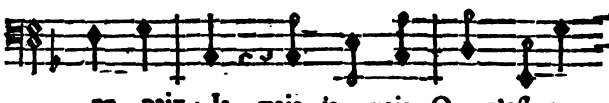
mais , Et oui & non ; Tout sur ce ton , Tout



sur ce ton. Ja- mais de paix ; Ja- mais , ja-



mais , au grand ja- mais , On n'est

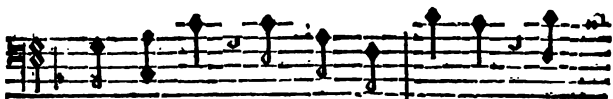


en paix ; Ja- mais , ja- mais On n'est en
paix

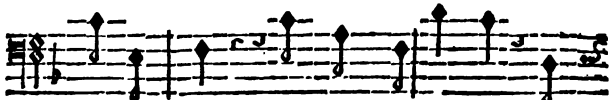
à Scapin.



paix. Mais que t'en semble à toi ? Mais que t'en



semble à toi ? Dois-je en cre-ver, moi ? Non,



par ma foi. Dois-je en crever, moi ? Non,



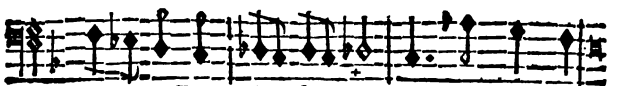
par ma foi ; Non, par ma foi ; Non, par ma



foi. Un jour vien- dra, Qu'on



se plain- dra, Qu'on gé- mi- ra, Quand on



se- ra Dans la dé- tresse ; On maudi-

B

18 LA SERVANTE MAÎTRESSE,



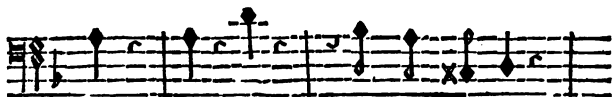
ra Son triste sort, On senti- ra Qu'on
à Scapin.



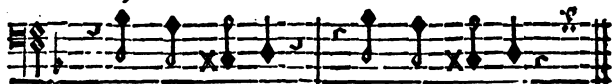
a- voit tort, Qu'on avoit tort. Qu'en penfes-



tu ? n'est- il pas vrai ? Hai ? Quoi ?



Dis , toi. Oui ? oui , sur ma foi ;



Oui , sur ma foi ; oui , sur ma foi.

Z E R B I N E.

Enfin , pour vouloir trop bien faire ,
Auprès de vous je me fais une affaire.

P A N D O L F E.

La pauvre fille ! (à Scapin.) Tu l'entends !

Z E R B I N E.

Vous payez-là d'un beau salaire
Tous les soins que de vous je prends !

C O M É D I E.

19

Des duretés, de mauvais complimens,
Voilà de vos remercîmens.

P A N D O L F E.

Oh ! cela n'est pas bien.

Z E R B I N E.

Joignez-y l'ironie,
Pour faire mieux.

P A N D O L F E.

En effet, j'ai grand tort.
Il ne faut pas que je le nie.

Z E R B I N E.

Allez, vous devriez avoir quelque remord,
De me traiter ainsi.

P A N D O L F E.

J'en demeure d'accord.

Z E R B I N E.

Allons, poussez la raillerie ;
Elle est tout-à-fait de saison,
Et ce ton de plaisanterie
Vous sied, on ne peut mieux.

P A N D O L F E.

Je quitte la partie,
Car elle aura toujours raison.
Scapin, va me chercher ma canne & mon épée.
Je veux sortir.

Scapin sort.

B ij

20 LA SERVANTE MAITRESSE.

Z E R B I N E.

Oh ! là bonne équipée !
Il ne manquoit plus que ce trait.
Voyez un peu la belle idée,
De fortir à l'heure qu'il est !
Et puis c'est moi qui manque de cervelle !

P A N D O L F E.

Mais dites-moi donc , s'il vous plaît,
De quoi diable Madame ici se mêle-t-elle ?
Je veux sortir.

Z E R B I N E.

Vous ne sortirez pas ;
Et si vous m'obstinez , je m'en vais de ce pas
Fermer la porte à clef.

P A N D O L F E.

Je doute si je veille.
Fut-il jamais insolence pareille ?

Z E R B I N E.

Oh bien ! criez , pestez , sçachez qu'il n'en fera
Ni plus ni moins que ce qu'il me plaira.

P A N D O L F E.

Scapin , je l'avouerai , cela me passe ;
Je ne m'attendois pas à cet excès d'audace.
D'étonnement.... tous mes sens stupéfaits...
Pour avoir trop à dire... je me tais.

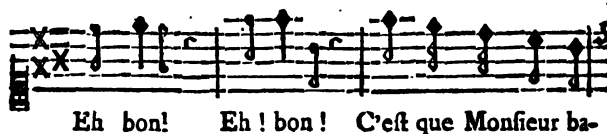
COMÉDIE.

21

ZERBINE, *le regardant malignement*
sous le nez.

Allegro.

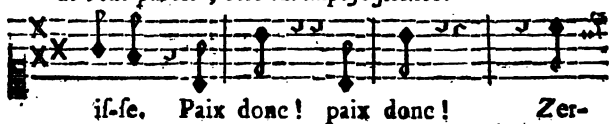
Il fait un geste d'impatience.

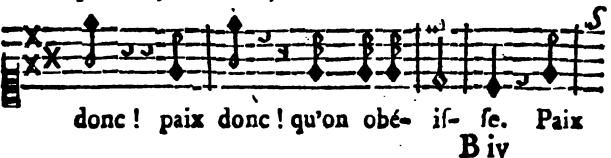
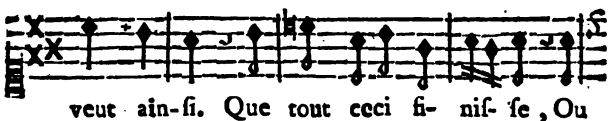
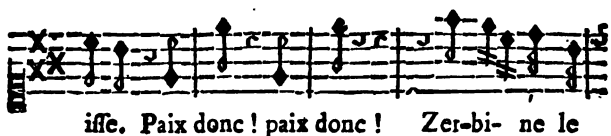


B iij

22 LA SERVANTE MAÎTRESSE.

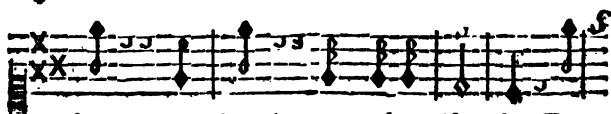
Il veut parler ; elle lui impose silence.



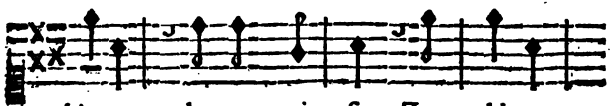


Biv

24 LA SERVANTE MAITRESSE.



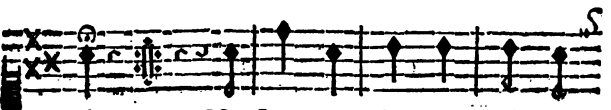
donc ! paix donc ! qu'on o-bé-isse ; Zer-



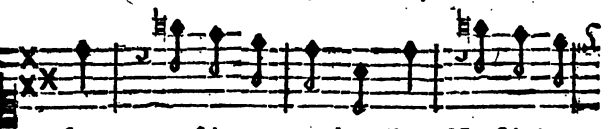
bi-no le veut ain-si , Zer- bine



le veut ain-si ; Elle est mai-tresse i-



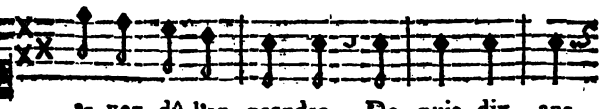
ci. Monsieur, me fais-je entendre as-



sez , me fais-je en-tendre assez , Me fais-je en-



tendre ? Vous pouvez me com-prendre , Vous



savez dû l'ap-prendre , De- puis dix ans

COMÉDIE.

25



PANDOLFE à Scapin.

Scapin , va maintenant tout remettre à sa place :
 Car de sortir je n'aurai pas l'audace ,
 Puisque Madame le défend.

Z E R B I N E.

C'est le parti le plus prudent.

à Scapin qui hésite.

Eh bien ! quoi ? qu'est-ce qui t'arrête ?
 Il faut tout remporter oui n'as-tu pas
 compris ?

Que veut dire cet air surpris,
 Et ces yeux effarés qui roulent dans ta tête.

PANDOLFE à Scapin.

Oui , sois émerveillé de me trouver si bête ;
 Donne-moi tous les noms. qu'invente le mépris ;
 Donne-moi des soufflets, ma joue est toute prête.
 Je consens même à t'en payer le prix.

Z E R B I N E.

Quelle boutade extravagante !
 Y pensez-vous ?

26 LA SERVANTE MAÎTRESSE.

PANDOLFE.

Eh ! va-t'en , insolente.
Je n'y puis plus tenir , il faut absolument
Me délivrer de ce tourment.
Scapin , va de ce pas me chercher une femme.
Fût-elle un monstre , une guenon ,
Qu'elle vienne à coup sûr , je ne dirai pas , non.
L'hymen n'effraye plus mon ame ,
C'est un secours que je reclame ,
Pour me sauver de ce démon.

ZERBINE.

Monfieur veut donc tâter enfin du mariage ?
Oh ! pour le coup je fuis de fon avis.
Ce deffein me plaît fort , j'y donne mon fuf-
frage.

PANDOLFE.

Madame approuve donc ?

ZERBINE.

On ne peut d'avantage.

PANDOLFE.

De fi fages confeils doivent être fuivis ;
Je promets bien d'en faire ufage.

ZERBINE.

Je l'efpere.

PANDOLFE.

Et cela , pas plus loin que demain.
Oui dès demain , fans faute , je m'engage.

COMÉDIE.

27

ZERBINE.

Et c'est à moi que vous donnez la main.

PANDOLFE *en colere.*

O l'impudence extrême!

A toi!

ZERBINE *froidement.*

A moi.

PANDOLFE.

Toi, coquine!

ZERBINE.

A moi-même

PANDOLFE.

Je ne sçais qui me tient. . . . oser prendre ce ton!

Mais, comment! pour qui me prend-on?

ZERBINE.

Pour un objet digne de plaire,

A qui je veux donner ma foi.

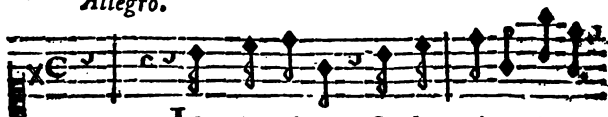
Vous avez beau dire & beau faire,

Vous n'en aurez jamais d'autre que moi.

DUO EN DIALOGUE.

ZERBINE.

Allegro.



JE de- vine, Je de- vine, A ces

28. LA SERVANTE MAITRESSE.





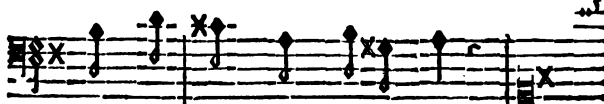
un peu moins l'ef- for. Mes yeux avec



moi d'accord, d'ac- cord, d'accord, Vous di-



ront : vous avez, tort, tort, tort, tort, tort ;



Vous di- ront : vous a-vez tort.

Zerbine.



Mais comment ? mais pourquoi ? Je suis jo-

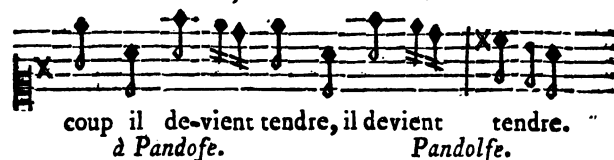


li-e, Mais très jo-li-e, Dou-ce, po-li-e.



Voulez-vous de l'agrément, de la fi-

30 LA SERVANTE MAÎTRESSE.



COMÉDIE.
Zerbine.

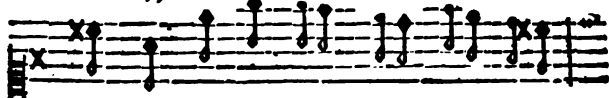
31.
Pandolfe.



moi. Il faut me prendre. Tu
Zerbine.



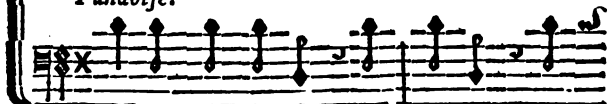
rêves, je croi. Tu veux envain t'en dé-



fendre, Il faut que tu fois à
Zerbine.



moi. Je t'ai-me, je t'ai-me, je
Pandolfe.



O peine ex-trême, ex- trême, ex-



t'ai-me; Je suis à toi: Sois



trê-me! Je suis, ma foi, Tout

32 LA SERVANTE MAÎTRESSE,
Zerbine.



hors de moi.



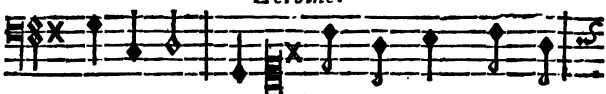
Oui, à cet- te mi-ne, à cet- te mi-

Pandolfe.

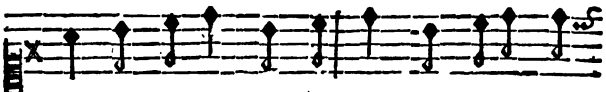


ne.... Ma di- vine, ma di- vine,

Zerbine.



Il n'en est rien. J'entends bien, J'entends



bien. Mon mignon, mon mignon, Vous avez beau



dire, non : Mais ce n'est pas tout de bon.

Pandolfe.

COMÉDIE.

33

Pandolfe.

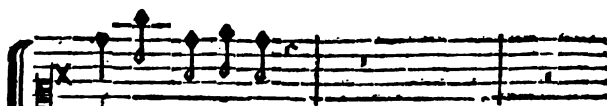
Zerbine.



C'est tout de bon. Mais comment ? mais pour-

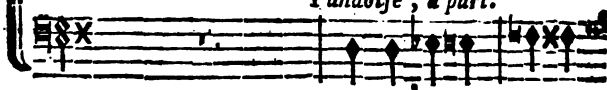


quoi ? Je suis jo- li- e, Mais très jo- li e,



Au plus jo- li- e.

Pandolfe, à part.

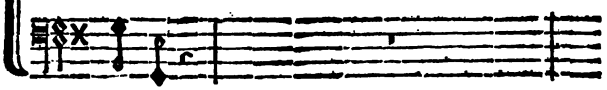


Zerbine, à part.

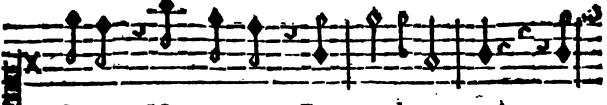
En ferois- je la fo-
à *Pandolfe.*



Il en tient, je le voi. Rien n'est-



li- e ?



fa- ce Ma grâce ; Re- gardez- moi, re-

C

34 LA SERVANTE MAÎTRESSE.

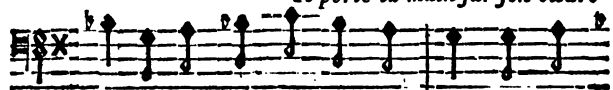
Pandolfe, à part.



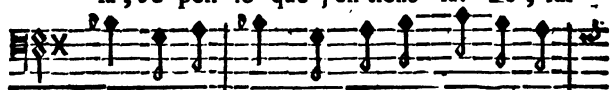
gardez- moi.

Pour ce- la , pour ce-

Il porte la main sur son cœur.



la , Je pen- se que j'en tiens- là. Ia , ral-

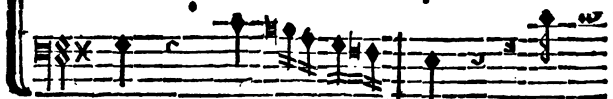


la , la , ral- la , la , ral- la , ra , la ral-



Il faut se ren- dre ;

Il faut me

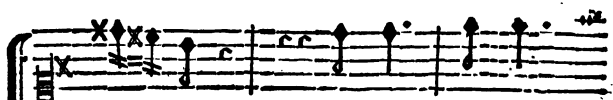


la.

Ah ! laif- se-

moi ;

Tu

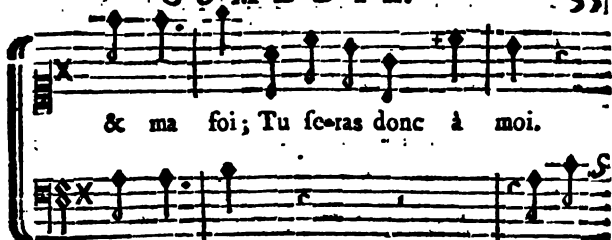


prendre.

Re- çois mon cœur



ré- ves , je croi. Non , je ne veux

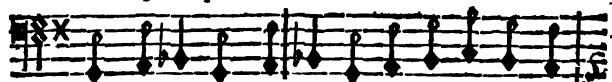
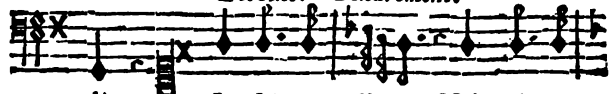
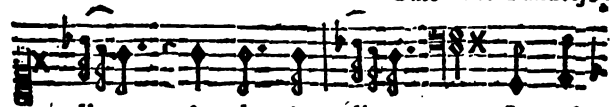


pas de toi.

Je ne



veux pas de toi. Ah! je suis tout hors de moi.

Pandolfe, à part.Zerbine. *Tendrement.**Gaie-ment. Pandolfe.*

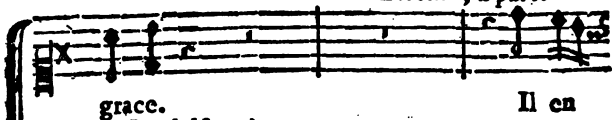
Cij

36 LA SERVANTE MAITRESSE.

Zerbine.



Zerbine, à part.



Pandolfe, à part.



Laiſſe- moi, laiſſe-

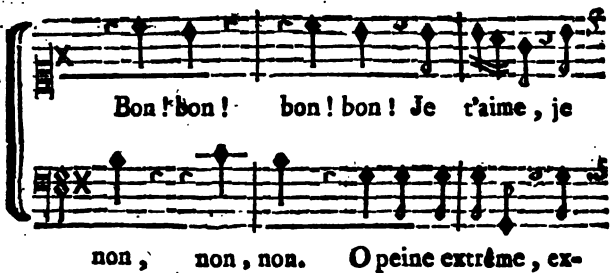


moi, Non, je ne veux pas de toi.

COMÉDIE.

37.

Pandolfe.



Cüj



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZERBINE, *seule.*

Gaiement.



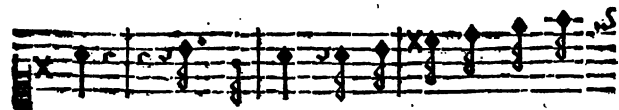
Vous, gen-tilles Jeunes filles, Aux Vieil-



lards, qui tendez vos filets; Qui cher-



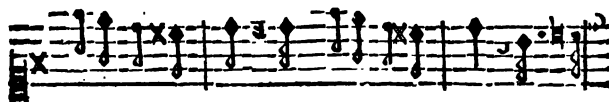
chez des ma-riés beaux ou laids, Appre-



nez, appre- nez, re-te- nez bien mes se-



crets : Vous allez voir comme je fais, com-



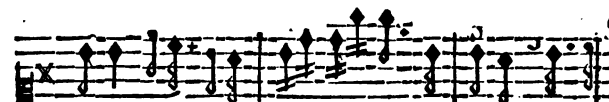
me je fais, com-me je fais. Tour à



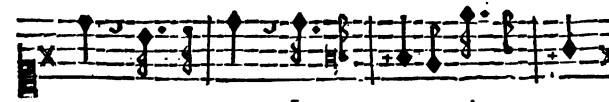
tour, a-vec a-dres-se, Je me-na-ce, je ca-



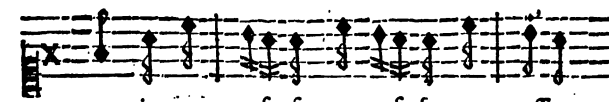
resse; Tous à tour avec a-dresse, Je me-



nace, je ca-ref-se, je ca-resse; Appre-



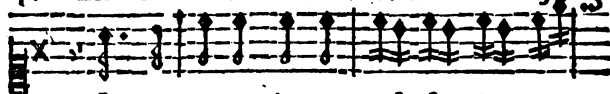
nez, appre-nez; Je me-nace, je me-na-



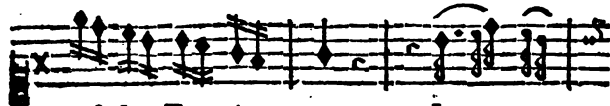
ce, je ca-ref-se, ca-ref-se, ca-resse,

Civ

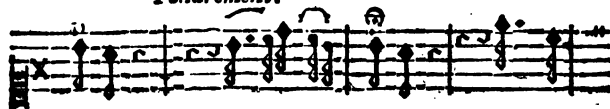
40 LA SERVANTE MAÎTRESSE,



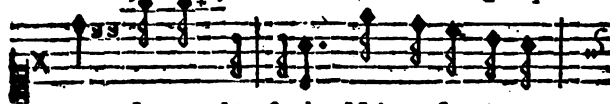
Je me na-ce, je ca- ref- se, je ca-
Fierement.



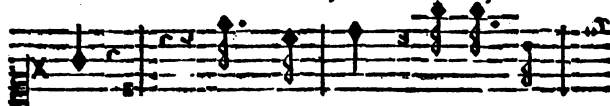
ref-se, Tour à tour: Je me-
Tendrement.



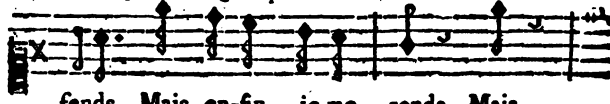
nace, je ca- resse. Quelque



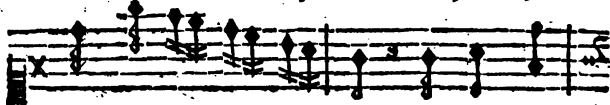
tems Je me dé- fends, Mais enfin je me



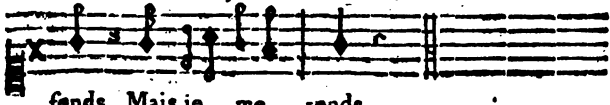
rends; Quelque tems Je me dé-



fends, Mais en-fin je me rends, Mais,



mais en-'fin je me rends; Je me dé-



fends, Mais je me rends.

SCÈNE II.

ZERBINE , SCAPIN , *déguisé en Capitaine.*

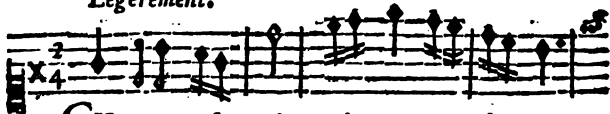
ZERBINE.

TE voilà très-bien déguisé :
 Pandolfe y sera pris à coup sûr , & peut-être
 Plus fin que lui s'y verroit abusé.
 Scapin , c'est maintenant qu'il faut faire paroître
 Ton zèle & ton esprit , & ne rien négliger
 Pour faire en mes filets tomber notre vieux Maître;
 Et tu verras alors si je sçais reconnoître.

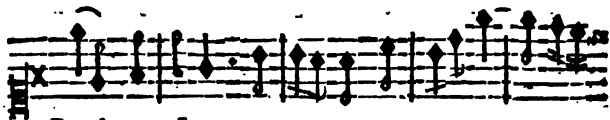
Les soins qu'on prend de m'obliger.
 Dans ce réduit obscur cependant va te mettre ,
 Cache-toi là quelques instans;
 Je t'en ferai sortir quand il en sera tems.

*(Elle le fait entrer dans un cabinet , puis
 elle chante l'air suivant.)*

Légerement.

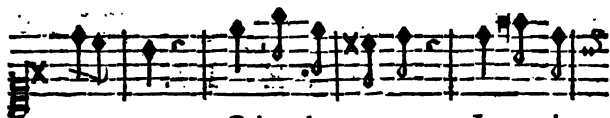


CHarmant es- poir qui nous en- chan-te ,

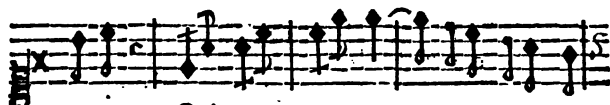


Rends en- fin mon a- me , mon a- me con-

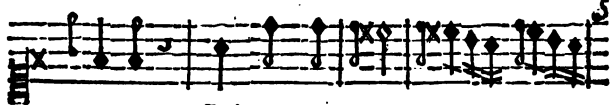
42 LA SERVANTE MAITRESSE,



ten- te, Calme l'at-ten-te Impa-ti-



ente Qui me tourmen- te, me tour-

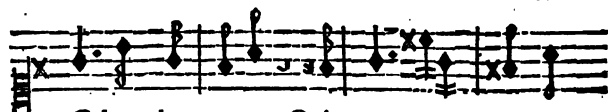


men-te Qui me tour-men- - - -





re.



Calmé l'ar-tente, Qui me tour- mente,



Qui me tour- men- te, Qui me tour-



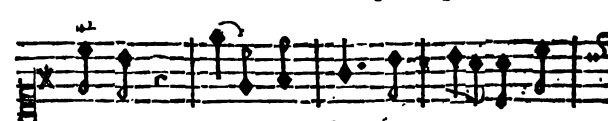
men-



te, Qui me tour-

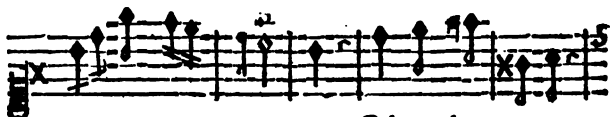


men- te. Charmant ef- poir qui-nous en-

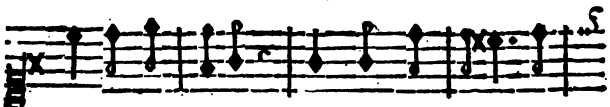


chante, Rends en- fin mon a- me, mon-

44 LA SERVANTE MAITRESSE,



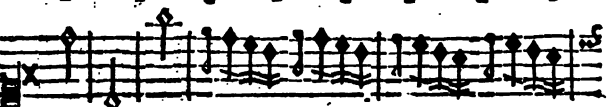
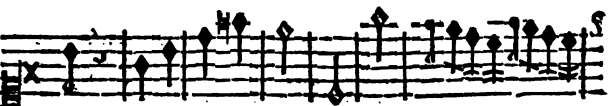
a- me con- ten- te, Calme l'at- tente



Impa- ti- ente Qui me tour- men- te,



me tour- men- - - - -



- - - - - te, Qui me

COMÉDIE.

43

tour- men- te ; Calme l'at- tente Im-
 pa- ti- ente Qui me tour-men- te ,
 Calme l'at- tente Im pa- ti- ente ,
 Cal- me l'at- ten- - - - -
 te Qui me tour-men- te.

SCENE III.

ZERBINE, PANDOLFE, *habillé pour sortir.*

ZERBINE, *à part.*

PANDOLFE vient , feignons.

PANDOLFE, *au fond du Théâtre.*

Ah ! voilà donc Madame !

46 *LA SERVANTE MAÎTRESSE,*

Faisons notre devoir pour éviter le blâme.

(A Zerbine , en affectant du respect.)

Sans trop oser , pourrois-je me flatter

Que Madame à la fin permette que je sorte ?

Z E R B I N E.

Eh ! Monsieur , finissons de railler de la sorte :

Il n'est plus tems pour moi de plaisanter ;

Je vais cesser enfin de vous déplaire.

P A N D O L F E.

Oh ! pour cela , je l'espere.

Z E R B I N E.

Dans peu l'hymen vous range sous sa loi ?

P A N D O L F E.

Il est vrai , j'en ai la pensée ;

Mais ne te flatte pas que ce soit avec toi.

Z E R B I N E.

Je me connois , Monsieur , & suis un peu sensée :

Un tel espoir ne m'a jamais bercée ;

Et pour preuve qu'ici je dis la vérité ,

C'est que j'y pense aussi de mon côté.

P A N D O L F E.

Vous y pensez ?

Z E R B I N E.

Bien plus , l'affaire est avancée ,

J'ai déjà choisi mon époux.

P A N D O L F E.

Oh ! oh ! qui peut aller aussi vite que vous ?

Il suffit donc que Madame se montre ,

Et soudain les Maris viennent à sa rencontre !

ZERBINE.

Mais quelquefois on trouve en un moment
Ce que dix ans on cherche vainement.

PANDOLFE.

Et ce mari qu'un sort si prompt amène ,
Que fait-il ?

ZERBINE.

Il est Capitaine.

PANDOLFE.

Cet état donne moins d'argent que de renom.
Peut-on aussi sçavoir ton nom ?

ZERBINE.

Sa fougueuse valeur , que jamais rien n'arrête ,
L'a fait nommer Capitaine Tempête.

PANDOLFE.

J'entends , il est un peu brutal ?

ZERBINE.

Il est vrai qu'il ne l'est pas mal.

PANDOLFE.

En ce cas-là je crains le sort qu'il vous apprête.

ZERBINE.

C'est mon affaire , nous verrons

Ce qu'il fera lorsque nous y serons ;
D'avance, il ne faut pas, dit-on, chommer la fête.

PANDOLFE , *avec intérêt.*

Moi , j'en serois sincèrement fâché :
Je t'ai toujours voulu du bien , & j'ai câché ,
En toute occasion , de le faire paroître ;
Tu le sçais bien.

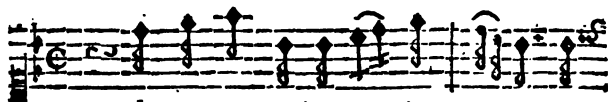
48 *LA SERVANTE MAITRESSE ;*
ZERBINE; d'un ton pénétré.

Ah ! mon cher Maître,
Mon cœur vous est aussi sans réserve attaché ;
Et je voudrois pouvoir faire connoître
Quels sentimens chez moi vos bontés ont fait
naître.

(ELLE CHANTE.) *Récitatif accompagné.*

Jouissez cepen- dant du destin le plus
doux ; Soyez long-tems l'heureux é-
poux De celle que le Ciel aujourd'hui vous des-
tine : Souve-nez-vous quelque- fois de Zer-
bine, Qui, tant qu'elle vi- vra, se souvien-
dra de vous. AIR

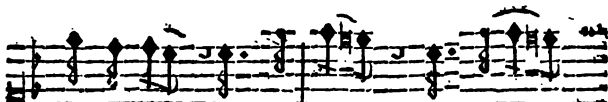
AIR. *Tendrement.*



A Zerbi- ne laissez, par gra- ce, laif-



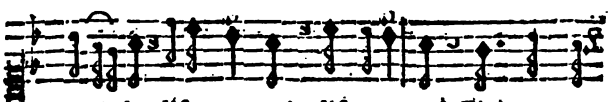
sez, par gra- ce, Quelque place En vo-tre



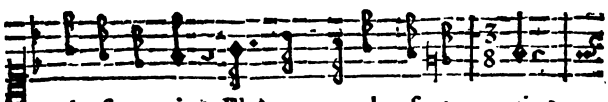
souve- nir; L'en ban-nir, l'en ban- nir,



Quelle disgra- ce! quelle dis- gra- ce! quelle,



quel- le dis- gra- ce! dis- gra- ce! Eh! comment



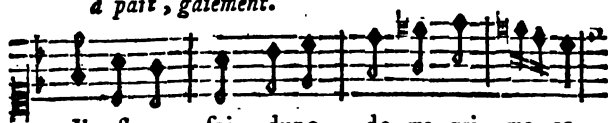
la soute- nir? Eh! comment la soute- nir?

Pandolfe s'attendrit par degrés, & veut cacher son attendrissement.

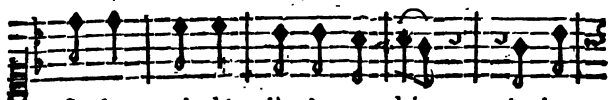
D

10 LA SERVANTE MAÎTRESSE,

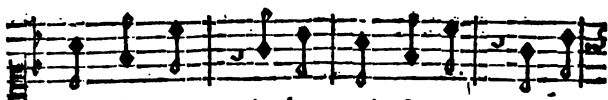
à part, gaiement.



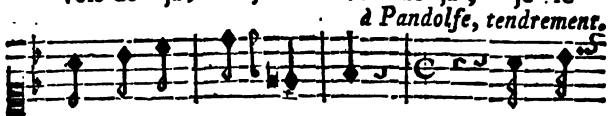
Il est, ma foi, dupe de ma gri-ma-ce.



Je le vois dé-jà s'atten-drir, je le



vois dé-jà, je le vois dé-jà, je le



à Pandolfe, tendrement.

vois dé-jà s'atten-drir. De Zer-



bine gardez, par gra-ce, Quelque



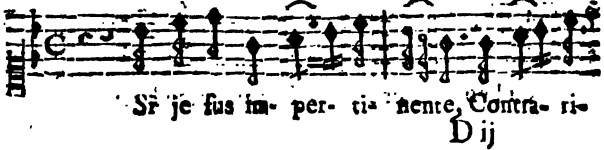
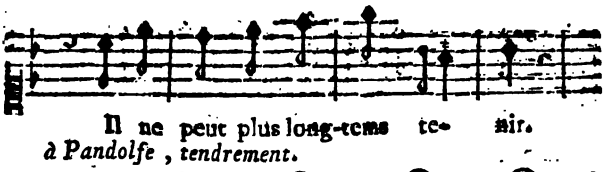
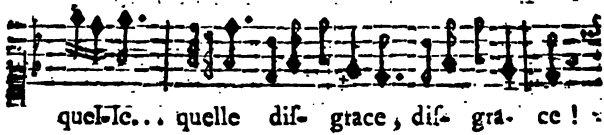
tra-ce. L'ou-bli-er, quelle dif-grace!



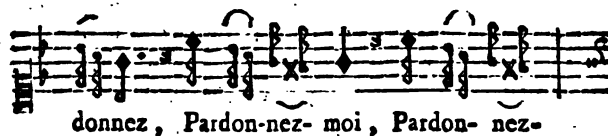
quelle dif-gra-ce, dif-grace, dif-grace!

COMÉDIE.

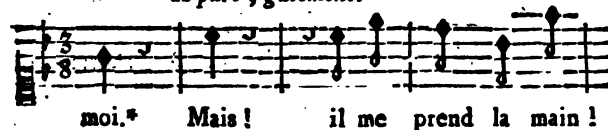
31



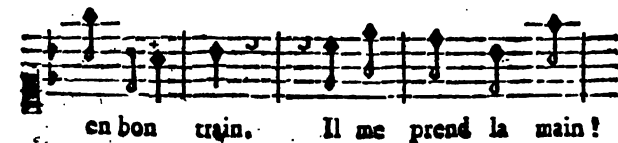
52 LA SERVANTE MAÎTRESSE ;

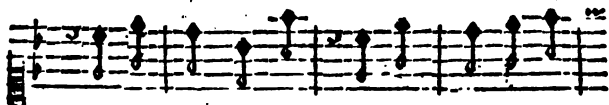


A part, gaiement.

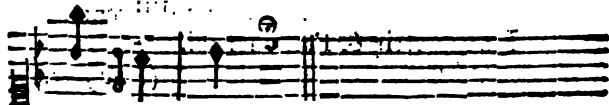


**-Elle se jette aux genoux de Pandolfe, qui lui prend la main comme en cachette.*





Il me prend la main ! Ma foi , l'affaire est



en bon train.

PANDOLFE , *à part.*

Ah ! combien j'ai de peine
Du parti qu'elle prend !

ZERBINE , *à part.*

En vain il se défend ;
Ma victoire est certaine.

PANDOLFE.

Va , ne doute pas , mon enfant ,
Que de toi je ne me souviene.

ZERBINE , *à part.*

Frappons le dernier coup , de peur qu'il n'en re-
viene.

(Haut.)

Voudrez - vous m'accorder encore une faveur ?

PANDOLFE.

Qu'est-ce ?

ZERBINE.

Que mon prétendu vienne
Vous offrir ses respects.

54 LA SERVANTE MAÎTRESSE,
PANDOLFE.

Il me fait trop d'honneur.
Je le veux bien.

ZERBINE.

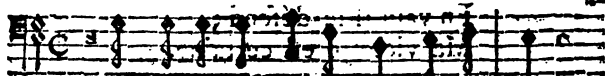
Je vais en diligence
L'en avertir & l'amener ici.

(Elle sort.)

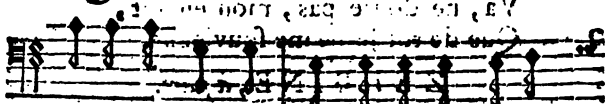
SCÈNE IV.

PANDOLFE, *seul*.

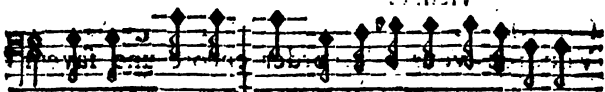
RECITATIF *non accompagné*



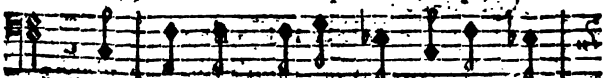
Que se-ra donc enfin cet homme-ci ?



Et le maî-trai-je avec lui pé-ni-



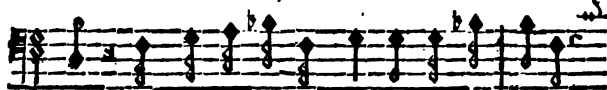
tence, D'avoir tant éprouvé ma pa-tien-ce.



S'il est, comme el-le dit, au-ssi bru-

COMÉDIE.

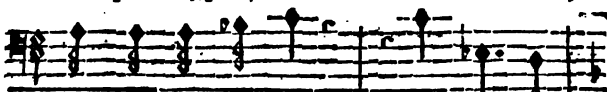
55



tal, Il la trai-te-ra mal, Sur ma pa- role.



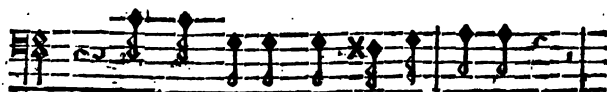
Ah! pauvre, pauvre folle! - Mais moi,



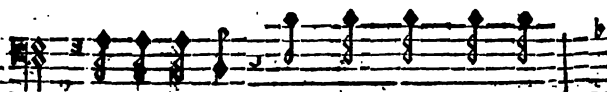
ne pourrais- je pas?... Quoi! ma ser-



vante! Se- rois- je le feut dans ce cas?



Est-ce un crime qu'on se conta- te?

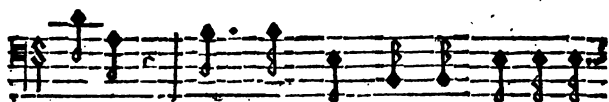


Réflé- chiffons.... Eh! si donc, je m'ou-



bli-c. Ah! plu-tôt bannis- fons Cette fo-
D iv

56 LA SERVANTE MAÎTRESSE,



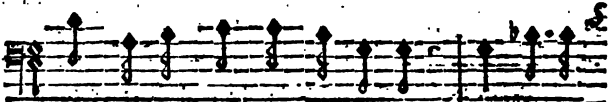
li- e. Mais tout doux: J'ai moi-même éle-



vé cette fil-le, Je sçais quelle est la fa-



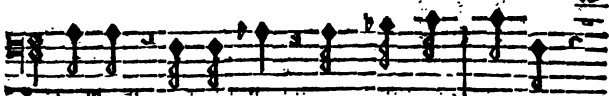
mille... Eh! Roi des fous!., Ecoutons-nous....



Non, je sçau-rai m'en défendre... Mais la pi-



tié me rend rendre; A quoi doit- el-les'ar-



tendre? Je la plains. Quel par-ti prendre?



Oh! je ne sçais auquel en- rendre,

COMÉDIE.

57

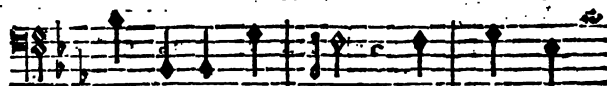
A I R.

Vivement.

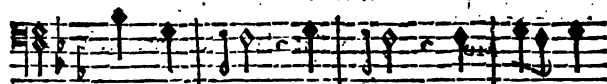
QUel est mon em-bar-ras ! Ne fi-ni-



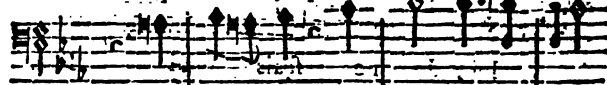
ra-t-il pas ? Ne fi-ni-ra-t-il pas ? Je



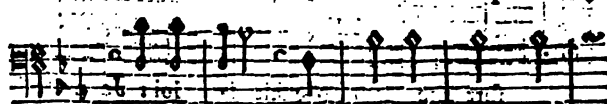
sens je ne sçais quoi Plus fort, plus



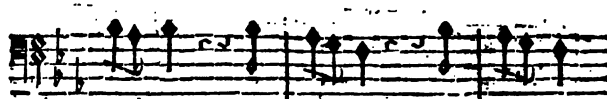
fort que moi, que moi. Se- roit-ce



Tendres- se à Se- roit-ce spi- tié,

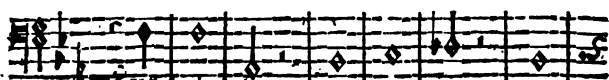


A-mi- tié ? Mais u-ne voix se-

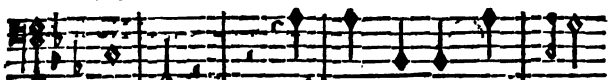


cret- te Ré- pe- te, Ré- pe- te :

53 LA SERVANTE MAÎTRESSE,



Pandol- fe pense à toi, pense



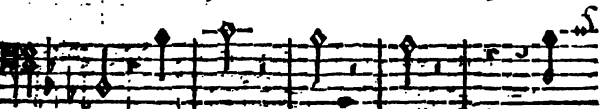
toi, Cer- tain je ne sçais quoi



Plus fort, plus fort que moi, que moi,



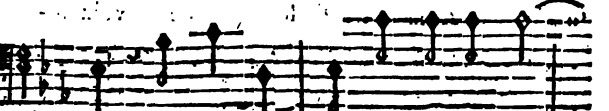
Me fait, me fait la loi, me fait la



loi; Je ne sçais quoi Plus



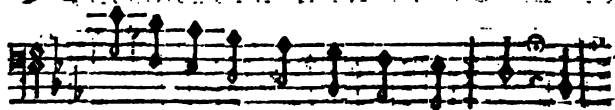
fort que moi, Me fait la loi: Je ne sçais



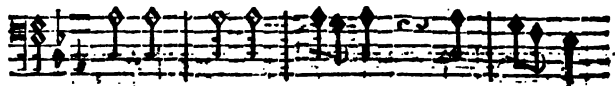
quoi Plus fort que moi, Je ne sçais quoi,

COMÉDIE.

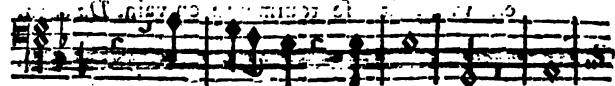
19



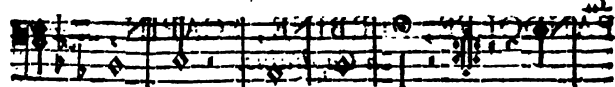
Je ne sçais quoi Plus fort que moi : Mais



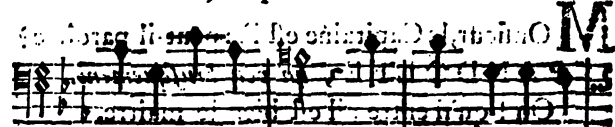
Il ne voit le cret-te Ré-pe-te,



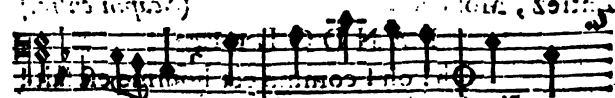
seul, per, toy Pau-dre Je pense



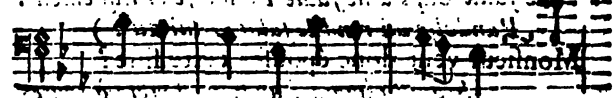
à toi, pense à toi. Mon



esprit in cer-tain Ne peut te-nir en



pla-ce : Mais plus il se tra-casse, il



se tra-casse, il se tra-casse, Et

60 LA SERVANTE MAÎTRESSE.



plus il s'embar-raf- se, Et se tourmente



en vain, Et se tourmente en vain. *Da capo.*

S C E N E V. & dernière.

PANDOLFE, ZERBINE, SCAPIN, *déguisé en Capitaine.*

ZERBINE.

Monsieur, le Capitaine est là : peut-il paroître?

PANDOLFE, *un peu brusquement.*

Oh ! qu'il entre ; il est bien le maître.

ZERBINE.

Entrez, Monsieur.

(Scapin entre.)

PANDOLFE.

Oh ! oh ! comme cet homme est fait !

Il a la mine orageuse en effet.

(Le faux Capitaine salue Pandolfe brusquement.

Pandolfe lui rend le salut & lui dit :)

Monsieur veut donc épouser cette fille ?

(Scapin répond d'un signe de tête à toutes les questions de Pandolfe.)

COMÉDIE.

61

Lui semble-t-elle assez gentille,
Pour le justifier d'oser franchir le pas ?
(*A Zerb.*) Mais, dis-moi, ne parle-t-il pas
Autrement que par signe ?

ZERBINE.

Il est, je le confesse ;
Un peu bisarre sur ce point :
La peur de trop parler fait qu'il ne parle point.
(*Scapin fait signe.*)
Il fait signe...est-ce?...oui, c'est à moi qu'il s'adresse ;
Souffrez qu'un moment je vous laisse.

(*Elle va parler à Scapin.*)

PANDOLFE, à part.

Cet homme me déplaît aussi parfaitement...
Quoi donc ! je souffrirai patiemment
Que ce vilain hibou fasse aujourd'hui l'emplette
De cette jeune & gentille fauvette !

ZERBINE, à Pandolfe.

Sçavez-vous bien, Monsieur, ce qu'il a dit ?

PANDOLFE, impatienté.

Eh ! bien, quoi ? Qu'a-t-il dit ?

ZERBINE, affectant de la timidité.

Il a dit qu'il espère
Qu'aujourd'hui vous voudrez me tenir lieu de pere,
Et me donner ma dot.

PANDOLFE.

Dis-moi, perds-tu l'esprit ?
Qu'il s'aille promener.

62 LA SERVANTE MAÎTRESSE

ZERBINE, *affectant de la frayeur.*

Eh ! Monsieur, je vous prie,

Parlez plus bas ; s'il avoit entendu,

Vous seriez un homme perdu :

Je vous ai dit qu'il entre aisément en furie.

PANDOLFE.

Oh ! je me moque ici de son courroux.

ZERBINE.

Y pensez-vous de tenir ce langage ?

Vous pourriez tout au plus monter ce grand
courage,

Si vous étiez derrière vos verroux.

Je crains que vous n'ayez excité sa colère.

... Voyez comme il vous considère.

PANDOLFE.

Il est vrai, je commence à craindre tout de bon.

Je suis seul, s'il alloit faire le furibon !

Scapin ! * où donc est-il fourré ce maître yvrogne ?

* Scapin, qui s'entend nommer, veut accourir ;
Zerbine le retient.

Scapin !

ZERBINE.

Vous l'appellez en vain, il est sorti.

Mais, Monsieur, il faudroit enfin prendre un parti ;

Le Capitaine attend, sa mine se refroigne ;

Il pourroit se fâcher, je vous en averti.

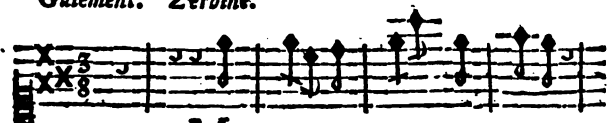
PANDOLFE.

Écoute, as-tu conclu tout-à-fait ?

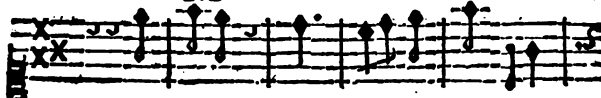


DUO EN DIALOGUE.

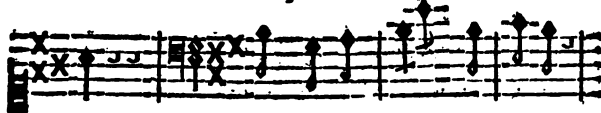
Gaiement. Zerbins.



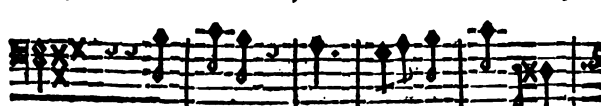
ME-se-ras tu fi-de-le,



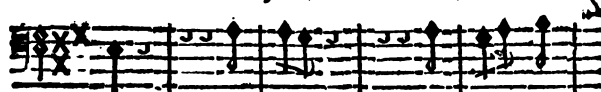
fi-de-le ? M'ai-me-ras-tu tou-

jours, tou-jours ? M'ai-me-ras-tu tou-
Pandolfe.

jours ? Oui, d'une ar-deur nou-velle,



nou-velle, Je t'ai-me-rai tou-

jours, Tou-jours, tou-jours mè-
E

64 LA SERVANTE MAÎTRESSE ;

Je vous la donne , & c'est de très-grand cœur ;
Voilà ma main , vous êtes le vainqueur.

PANDOLFE.

Il ne faut pas non plus braver le Capitaine ;
Attends qu'il soit sorti de ma maison.

ZERBINE.

Oh ! ne vous mettez pas en peine ,
Je vais d'un mot le mettre à la raison.

(*A Scapin.*)

Scapin ! tu peux quitter cet attirail fantasque ;
Nous n'avons plus besoin de masque.

(*Scapin se découvre en riant avec éclats.*)

PANDOLFE.

Comment , coquin ! c'est toi ?

ZERBINE.

De quoi vous plaignez vous ,
Quand vous devez ma main à son adresse ?

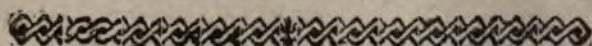
PANDOLFE.

Il est vrai , je ne puis me fâcher d'une piece
Qui met le comble à mes vœux les plus doux.

ZERBINE.

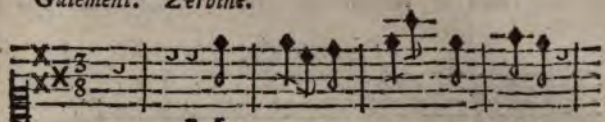
Elle remplit aussi les miens , mon cher époux :
J'étois Servante , & je deviens Maîtresse.

DUO

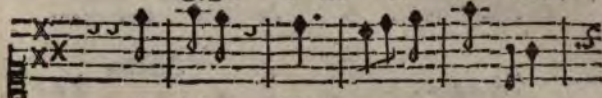


DUO EN DIALOGUE.

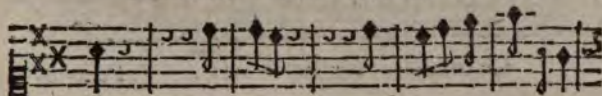
Gaiement. Zerbins.



ME- fe- ras tu fi- delé,

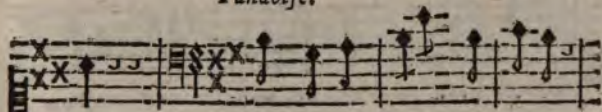


fi- delé ? M'ai- me- ras- tu tou-



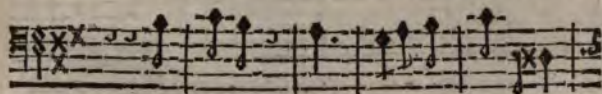
jours, tou-jours ? M'ai- me- ras- tu tou-

Pandolfe.

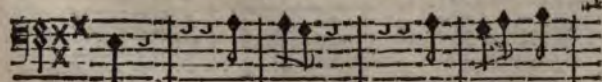


jours ?

Oui, d'une ar- deur nou- velle,



nou- velle, Je t'ai- me- rai tou-

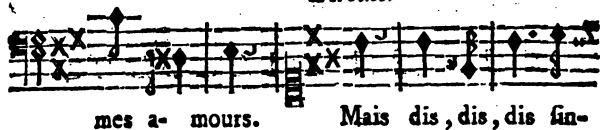


jours ; Tou- jours, tou- jours mê-

E

66 LA SERVANTE MAÎTRESSE.

Zerbine.



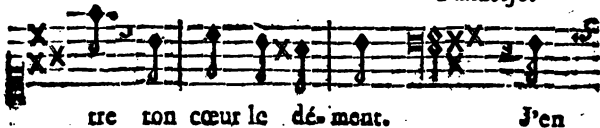
Pandolfe.



Zerbine.



Pandolfe.



Zerbine.



Pandolfe.



COMÉDIE.

67



fais serment , j'en fais serment fin- ce- re-

Zerbine.



ment. J'au- rai donc ta ten-dresse ?

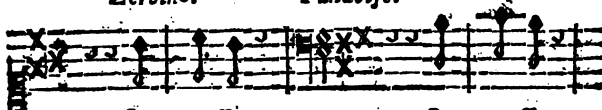
Pandolfe.



Où , rou- te ma tendres- se.

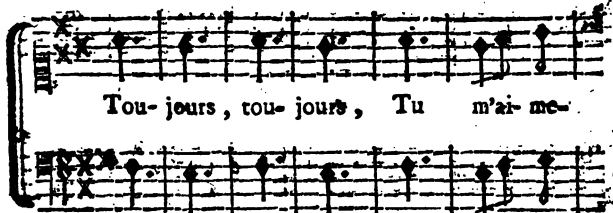
Zerbine.

Pandolfe.



Sans cesse ?

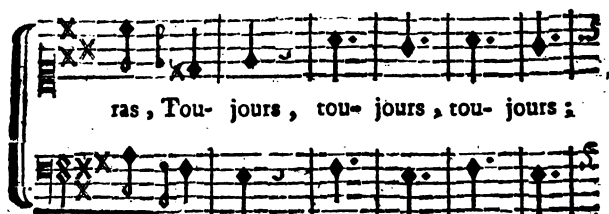
Sans cesse.



Tou- jours , tou- jours , Tu m'ai- me-

Toujours , tou- jours , Je t'ai- me-
Eij

68 LA SERVANTE MAÎTRESSE.



ras, Tou- jours , tou- jours , tou- jours :



rai, Tou-jours , tou- jours , tou- jours :



Tu m'ai- me- ras tou- jours.

Je t'ai- me- rai tou- jours.

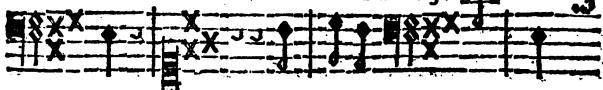
Zerbine.

Pandolfe.



Tu fe- ras donc fi- dele ? Tou-

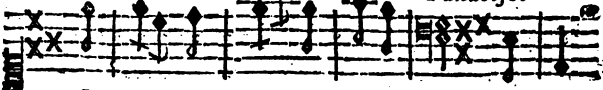
Zerbine. Pandolfe.



jours. Fi- dele ? Tou- jours.

Zerbine.

Pandolfe.



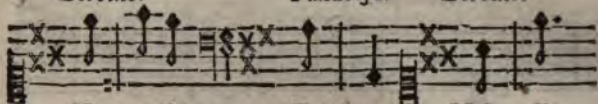
Et d'une ar- deur nou- velle ? Toujours.

COMÉDIE. 69

Zerbine.

Pandolfe.

Zerbine.

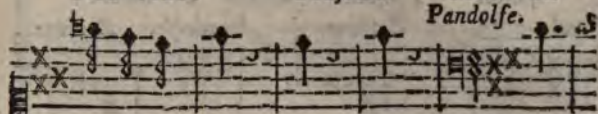


Nou- velle ?

Toujours.

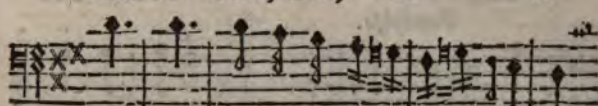
Mais dis

Pandolfe.



sin- ce- re- ment ; Dis , dis.

Je

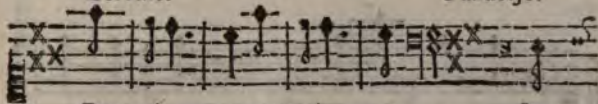


fais ser- ment De t'ai- mer

constamment.

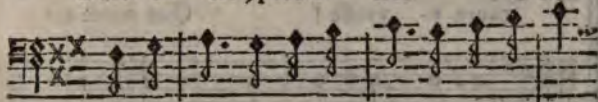
Zerbine.

Pandolfe.



Peut- é- tre , peut-é- tre.

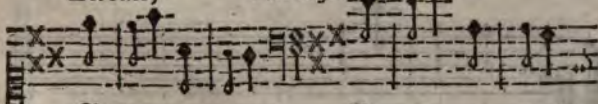
J'en



fais serment , j'en fais serment , j'en fais serment.

Zerbine,

Pandolfe.

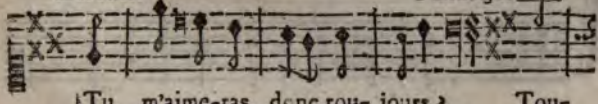


Sin- ce- re- ment ?

Sin- ce- re- ment.

Zerbine.

Pandolfe.



Tu m'aime- ras donc tou- jours ?

Tou-

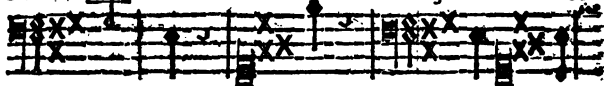
TO LA SERVANTE MAITRESSE;

Zerbine.



jours. Toujours mêmes a- mours ?

Pand. Zerbine. Pandolfe. Zerbine.

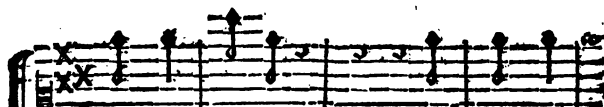


Toujours. Oui ? Oui. Tou-

Pandolfe.



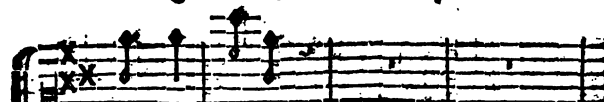
jours ? Toujours. Quelle char-



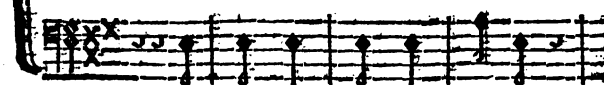
mante y- vresse ! Que notre ar-



Quel- le char- mante y- vresse !



deur re- naître ;



Que notre ar- deur re- naître ;

COMÉDIE

77 .



Sans cesse ,

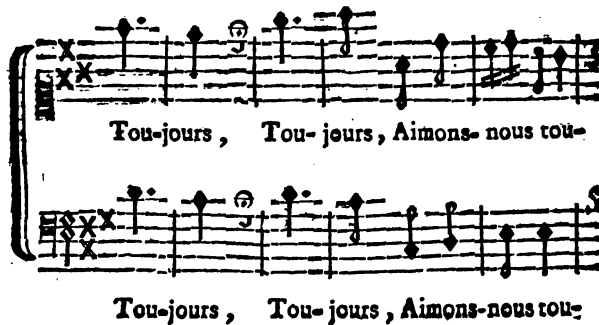
Sans cesse ,



re- naître ,

re- naître.

Tendrement. Gaiement.



Tou-jours , Tou- jours , Aïmons- nous tou-

Tou-jours , Tou- jours , Aïmons-neus tou-

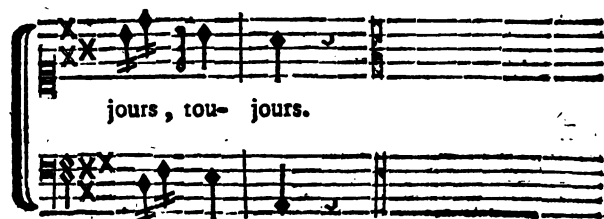
• 72 LA SERVANTE MAÎTRESSE.



jours : Tou-jours, Aimons- nous tou-



jours, tou- jours, tou- jours, tou-



jours, tou- jours.

F I N.

Pont de Veyle, Antoine de Ferriol,
Comte de

L E

SOMNAMBULE,

C O M É D I E

EN UN ACTE ET EN PROSE,

REPRÉSENTÉE pour la première fois par les
Comédiens Français, le 19 Février 1739.

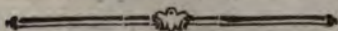
NOUVELLE ÉDITION

CONFORME A LA REPRÉSENTATION.



A P A R I S,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue
Saint-Jacques, au Temple du Goût.



M. DCC. LXXXIII.



P E R S O N N A G E S.

LE BARON.

VALÈRE , Neveu du Baron , Amant de Rosalie.

DORANTE.

THIBAUT , Jardinier du Baron.

FRONTIN , Valet de Dorante & Neveu de
Thibaut.

UN MAISTRE D'HOSTEL.

LA COMTESSE.

ROSALIE , Fille de la Comtesse.

La Scène est dans une Maison de Campagne du Baron.

Nota. Les noms des Acteurs sont inscrits dans l'ordre où ils sont placés sur la Scène. Lorsqu'il y a des déplacements dans la Scène, ils sont indiqués par des renvois au bas des pages.



L E
SOMNAMBULE,
COMÉDIE.



SCÈNE PREMIÈRE.
VALÈRE , THIBAUT.

VALÈRE.

THIBAUT, St, St.

THIBAUT.

Monfieur!

VALÈRE.

Viens donc vîte ; je n'ai peut-être qu'un moment à te parler. J'ai trouvé le fecret d'échapper à mon oncle.

THIBAUT.

Ça n'est morgué pas mal adroit. Il veut que vous foyez toujours , comme fon ombre , après li.

LE SOMNAMBULE.

VALÈRE.

As-tu rendu mon billet à Rosalie ?

THIBAUT.

Vous allez entendre comme je m'y sommes pris.

VALÈRE.

Et qu'importe comment ? Dis seulement ce
ce qui en est.

THIBAUT.

Monsieur le Baron est notre Maître ; vous êtes
son neveu. Il vous laira son Château , à condition
d'achever ses plans. Je fis son Jardinier : je devien-
drai le vôtre ; il est juste que je vous servions
d'avance.

VALÈRE, *gaiement.*

Mon cher Thibaut !

THIBAUT.

Savez-vous ? Morguienne , je tromperais mon
père pour vous.

VALÈRE.

Ah ! sans doute , tu auras fait des merveilles ?

THIBAUT.

Mademoiselle Rosalie est entrée ce matin dans
le Jardin avec sa mère , comme vous savez.

VALÈRE.

Oui , je le fais.

THIBAUT.

J'avons été pardevant elles ; je leur avons ôté
mon chapeau , croyant qu'elles me diraient : bon
jour , Thibaut. C'était le jeu , m'est avis ; & j'au-
rais pris ma belle , pour....

VALÈRE.

Au fait , mon cher Thibaut.

THIBAUT.

Alles n'avont pas defferré les dents.

VALÈRE.

Tu n'as donc pas donné mon billet ?

THIBAUT.

Comme vous êtes vif ! Alles se sont arrêtées dans le Boulingrin.

VALÈRE.

Oui , je les ai apperçues de loin.

THIBAUT.

Me v'là , moi , à aller travailler pardevant elles. Je chanrions ; je les regardions ; mon ratiau par-ici , mon ratiau par-ilà.

VALÈRE.

Eh ! laisse-là tes circonstances.

THIBAUT.

Alles ne m'avont pas tant seulement regardé. Quand j'ai vu ça , je me fis avisé d'un bon tour. J'ai dit à la fille que je savais où il y avait un nid de fauvettes. Ces petits ménages-là font quelquefois penser à de plus grands ; les jeunes filles les aiment d'ordinaire.

VALÈRE.

Eh bien ?

THIBAUT.

Eh bian ! quand j'avons vu que la mère le voulait voir itou , je ne l'avons jamais pu trouver.

6 *LE SOMNAMBULE,*
VALÈRE.

Finis donc. Que t'a-t-elle dit , quand tu lui as donné mon billet ?

THIBAUT.

Rian ; car le v'là.

VALÈRE.

Comment ? toi qui as tant d'esprit , il ne t'a pas été possible....

THIBAUT.

Quand j'en aurions quatre fois davantage , comment pourrions-je aborder une fille qui ne fait pas que je lui voulons queuque chose , pendant qu'alle est avec une mère qui fait bian que je ne li devons rian vouloir.

VALÈRE.

Juste Ciel !

THIBAUT.

Et pis alles ne m'avont pas donné le tems ; alles sont montées dans le carrosse pour aller chez cette Comtesse où alles vont dîner. Faut bien attendre qu'alles reviennent.

VALÈRE.

Mais , en attendant , Dorante , qui vient de Bordeaux pour épouser Rosalie , arrivera peut-être demain.

THIBAUT.

Faut être raisonnable. Par bonheur pour vous que votre oncle prête son Châtiau aux Accordés , afin qu'ils se regardient avant la noce. Et si ce Dorante avait été tout droit à Paris , vous n'en auriez morgué rian su.

VALÈRE.

J'en aurais peut-être été moins malheureux : mais tout s'arrange pour rendre mon infortune complete ! Depuis deux ans mon oncle me tient éloigné du monde dans ce triste Château.

THIBAUT.

Oui , comme s'il voulait vous faire Hermite.

VALÈRE.

Qu'avais-je à faire de le suivre à Paris , l'hiver passé , chez sa mère ; le jour même qu'elle fait sortir Rosalie du Couvent ?

THIBAUT.

C'est bien traître !

VALÈRE.

Pouvais-je la voir sans l'aimer ? Dis , mon cher Thibaut.

THIBAUT.

Ça n'est pas bien aisé , d'accord.

VALÈRE.

J'ai nourri pendant deux mois , auprès d'elle , une flamme qu'une timidité invincible ne m'a jamais permis de lui découvrir.

THIBAUT.

Stapendant , on ne bat pas les gens pour ça.

VALÈRE.

Je reviens ici avec mon oncle , désespéré de quitter Rosalie , mais flatté de la mériter un jour ; & lorsque je m'y attends le moins , je la vois arriver avec sa mère. Juge de ma douleur , quand

8 *LE SOMNAMBULE,*

j'apprends que son mariage est arrêté avec Dorante
& que je vais en être le témoin.

THIBAUT.

Il fallait parler plutôt.

VALÈRE.

Il fallait plaire à Rosalie.

THIBAUT.

Vous lui plaisez peut-être : j'en ai opinion , moi
qui vous parle.

VALÈRE.

Et sur quoi ? Dis donc.

THIBAUT.

Sur quoi ! Tatigué , j'ons observé. Alle ne vous
regarde jamais quand alle vous voit ; & pis , drès
que vous vous en allez, alle tourne sa tête ; alle vous
fuit de l'œil , tant & si loin , qu'alle vous regarde
encore , morguenne , quand alle ne vous voit plus.

VALÈRE.

Il est vrai que cet hiver j'ai cru voir quelquefois
que mes soins ne lui déplaisaient pas ; que même
elle me devinait.

THIBAUT.

Et vous , vous ne disiez rien ! Tout franc vous
êtes trop timide , trop craintif , trop nigaud , sauf
votre respect. Morgué , notre jeune Maître , croyez-
moi ; prenez tant seulement de la hardiesse.

VALÈRE.

A quoi me servirait-elle ? Je n'ai plus de res-
source. Mais tu as raison : je veux parler à Rosalie ,
avant que de la perdre pour jamais. Puisqu'elle
doit voir mon désespoir , je ne veux pas au moins

qu'elle en ignore la cause. Je suis enfin résolu....
Qu'entends-je !

THIBAUT.

Où diable courez-vous donc ?

VALÈRE.

On vient : & je ne veux pas qu'on nous voye causer ensemble. On soupçonnerait , à me voir , que j'ai parlé de Rosalie , on devinerait que je l'aime.



S C È N E I I.

THIBAUT, *seul.*

PAR la sambille , voilà un Amoureux bien résolu !



S C È N E I I I.

FRONTIN, THIBAUT.

FRONTIN.

N'Y a-t-il ici personne ? Haie, l'ami ! Où diable se tient . . . Ah ! Hé ! ventrebleu , c'est mon oncle.

THIBAUT.

Hé ! palfangué , oui . . c'est toi , mon neveu Charlot ! embrasse-moi , mon enfant.

FRONTIN

Parbleu , c'est de tout mon cœur , mon oncle.

THIBAUT.

Morgué ; je sommes ravis que tu sois venu nous voir... Depuis quatre ans....

FRONTIN.

Ma foi , mon oncle , je suis charmé de vous rencontrer ; mais ce n'était pas vous que je cherchais : je ne savais plus où vous étiez.

THIBAUT.

Et qui cherchais-tu donc ?

FRONTIN.

Monsieur le Baron.

THIBAUT.

Et que li veux-tu ? Qu'as-tu fait depuis que je ne t'avons vu ? Comment te portes-tu , mon pauvre Charlot ? Es-tu riche ? As-tu fait fortune ? Es-tu marié ? Es-tu...

FRONTIN.

Eh ! mais , mais.... mon oncle , un peu de patience. Comme vous allez dru sur les questions ! Vous m'essoufflez.

THIBAUT.

Dame , vois-tu ; quand il y a long-tems qu'on ne s'est vu , on a tant de choses à se demander....

FRONTIN.

Donnez-moi le tems de vous répondre. Premièrement , plus de Charlot , s'il vous plaît. J'ai pris un nom de guerre ; je m'appelle Frontin. Je

fuis garçon ; je n'ai pas le fou ; j'étrangle de soif ;
je suis las comme un chien ; je....

THIBAUT.

Parguenne , tu réponds encore plus vite que je
ne t'interroge. Que fais-tu à présent ?

FRONTIN.

Je fers Monsieur Dorante , qui , par reconnois-
sance , m'habille comme vous voyez.

THIBAUT.

Ah ! je fais ce qui t'amène à présent. N'as-tu
pas de honte de t'être fait Laquais , étant fils , pe-
tit-fils , frère & neveu de Jardinier ?

FRONTIN.

Que voulez-vous , mon oncle ? je n'ai point
d'ambition.

THIBAUT.

Morgué , c'est que t'es un fainiant : je te l'avons
toujours bian dit.

FRONTIN.

Fainéant ! ce n'est pas , ma foi , au métier que
je fais. Il m'occupe jour & nuit. Aussi , j'en suis
diablement las.

THIBAUT.

T'en es las ? Eh bian ! prends l'occasion aux
cheveux ; demeure avec moi. Je sis Jardinier dans
ce Château. Ce Monsieur le Baron est une for-
teune pour tous les ouvriers. Il plante , pis dé-
plante ; il arrache ; il défriche ; il élève ; il ab-
bat ; en un mor , bien ou mal , il fait toujours
travailler. L'argent roule. (*Touchant son gousset.*)
Vois-tu comme ça sonne ?

FRONTIN.

Fort bien , mon oncle. Mais , quaud il culbute-
tait encore plus touté sa terre , que m'importe
à moi.

THIBAUT.

Ce que ça te fait ? Je fis veuf , je t'apprendrai
le reste de tòn métier. Et pis , quand je ferons
morts , je te lairons ma place ; tout le plus tard
que je pourrons , s'entend.

FRONTIN.

Nous verrons tout cela. Menez-moi toujours
à Monsieur.

THIBAUT.

Tu feras mieux de l'attendre dans cette falle.
Il y viant cent fois par jour. Ne t'embarasse de
rian , te dis-je. Revenons à nos moutons. T'es
dégouté de ta condition ?

FRONTIN.

Oui , ma foi.

THIBAUT.

Et pourquoi ? Ton Maître est - il hargneux ,
avare , ivrogne ?

FRONTIN.

Non. C'est un des plus riches Banquiers de
Bordeaux ; joyeux , libéral , bon diable , enfin ;
mais...

THIBAUT.

Achève,

FRONTIN.

Il faut être toujours après lui ; il faut être á
lui la nuit tout comme le jonr.

THIBAUT.

Ça est naturel. M'est avis que je sis jardinier , moi , la nuit tout comme le jour.

FRONTIN.

Sans doute. Mais vous ne travaillez pas la nuit ; vous dormez, vous.

THIBAUT.

Parguenne , oui. C'est la besogne que je faisons le mieux.

FRONTIN.

Dans ma chienne de condition , je n'en puis faire autant ; aussi je donne souvent mon Maître à tous les diables.

THIBAUT.

Comment donc ça ? dis-moi un peu.

FRONTIN.

Ma foi , je n'ôse.

THIBAUT.

Comment ! morgué ! tu seras craintif aussi ? ça te convient bien à toi ! Comment ! moi , ton oncle , qui n'avons point d'autre héritier que toi , tu sauras quelque secret , & je ne le saurons pas ? Morgué....

FRONTIN.

Voilà qui est bel & bon ; vous accommodez tout cela comme il vous plaît. Mon Maître me pardonnera-t-il de dire une chose , dont le secret est d'une importance....?

THIBAUT.

Et qui le dira ? dis. Ce sera donc toi ? car , pour moi....

LE SOMNAMBULE,
FRONTIN.

En vérité, mon oncle.....

THIBAUT.

Bon ! bon ! tu vas le quitter. Et pis je te promets, ma foi, de n'en sonner mot.

FRONTIN.

Vous me promettez.... là, de bonne foi...

THIBAUT.

Que de raisons ! Veux-tu parler ?

FRONTIN.

Eh bien ! je vous dirai qu'il est Somnambule.

THIBAUT.

Comment dis-tu ça ?

FRONTIN.

Somnambule.

THIBAUT.

Son... fon... nanbule ! que Diable est-ça ? est-ce une Charge, un Emploi ?

FRONTIN.

Bon ! une Charge ! Voyez-vous, mon oncle ? il y aurait de quoi rompre son mariage, si cela venait à se découvrir.

THIBAUT.

J'entends, j'entends. Sonanbule.... c'est qu'i ne p'duvent se marier ; qu'il est.... là....

FRONTIN.

Êtes-vous fou, mon oncle ?

THIBAUT.

Oh ! dis donc vite. Son... Sonanbule. Jen'avons jamais entendu parler de ça,

FRONTIN.

C'est un défaut naturel , une façon de maladie....

THIBAUT.

Ah ! il est malade !

FRONTIN.

Non , point du tout ; il se porte à merveille.

THIBAUT.

Je n'entends plus.

FRONTIN.

Il se lève la nuit ; il marche ; il parle.

THIBAUT.

Ah ! je vois ce que c'est ; il ne saurait dormir.

FRONTIN.

Point du tout. Il dort trop bien , au contraire.

THIBAUT.

Oh ! parguenne , accommode-toi donc. S'il dort , il n'est point éveillé.

FRONTIN.

Ecoutez-moi , si vous voulez. Je vous dis qu'il marche , qu'il parle , qu'il a même les yeux ouverts , & que cependant il dort toujours.

THIBAUT.

Oui , ça se peut , si le Diable s'en mêle. Si j'en faisons autant , je nous casserions le cou. Acoute , mon neveu , ça n'est morgué pas bian de se moquer de son oncle.

FRONTIN.

Je me donne au Diable , mon oncle , je ne me moque point.

LE SOMNAMBULE,
THIBAUT.

Comment ! morgué ! tu veux me persuader que ton Maître dort tout de bout. A d'autres !

FRONTIN.

J'y ai été pris , moi qui vous parle. Il m'a plus d'une fois , tout en dormant , donné des commissions que je faisais de bonne foi , dont il me remerciait le lendemain à coups de bâton.

THIBAUT.

Vas , ton Maître est un fou , & toi aussi. Paix chut , voici notre vieux Maître.



S C È N E I V.

FRONTIN , VALÈRE , LE BARON ,
THIBAUT.

LE BARON , *avec des bas de peau dont le roulis est fort grand , ayant à la main un de ces grands bâtons de campagne.*

IL faut se lever plus matin , Valère ; oui , beaucoup plus matin.

VALÈRE.

Mais , mon oncle , j'étais à cinq heures aux ouvriers , vous l'avez vu vous-même.

LE BARON.

COMÉDIE.

17

LE BARON.

Il est vrai : mais j'y étais encore avant toi. On fait tout plus tard à présent ; tout se retarde. Oh ! de mon tems , on se levait plus matin.

VALÈRE.

Il m'eût été facile de paraître plutôt ; & quoique je n'aye pas fermé l'œil , demain vous serez content de ma diligence.

LE BARON.

Nous verrons. Il faut achever , cette année , la terrasse neuve. Et si nous ne profitons pas de la belle saison. (*Voyant Frontin.*) Quel est cet homme , Thibaut ?

THIBAUT.

C'est mon Neveu , Monsieur.

LE BARON.

A-t-il un métier ? Cherche-t-il de l'ouvrage ?

FRONTIN.

Non , Monsieur. Je précède mon Maître de quelques momens : il me suit.

LE BARON.

Qui , ton Maître ?

FRONTIN.

Monsieur Dorante.

VALÈRE , *à part.*

Ah ! Ciel !

FRONTIN.

Nous avons fait une diligence extrême. Depuis trois jours nous n'avons ni dormi , ni reposé , pour arriver plutôt.

B

Il aura le tems de se délasser ici. Allons, Valère ; je veux qu'il trouve mon jardin propre & bien tenu. Toi , Thibaut , vas promptement faire aller la petite cascade du Potager.

THIBAUT.

La cascade du Potager , Monsieur ? vous savez bien qu'il n'y a pas une goutte d'eau ; & morgué la source n'est pas encore trouvée.

LE BARON.

Te rairas-tu , Bourreau ? Comme nous fîmes la dernière fois , vas t'en faire tirer de l'eau au grand puits ; remplis le réservoir. Tu n'as pas plus d'intelligence : tu ne te soucies non plus de l'honneur d'une Maison....!

FRONTIN.

En vérité, Monsieur, vous ferez de la peine à mon Maître. Traitez-le sans façon. Croyez-moi, laissez vos jets d'eau à sec.

LE BARON, à *Frontin*.

C'est une bagatelle. J'ai toujours fait les Bassins, & les Cascades, & je n'ai plus que les Sources à trouver. Ne dis point à ton Maître ce que tu viens d'entendre.

FRONTIN.

Non, Monsieur, je n'ai garde.

LE BARON.

Vas donc, Thibaut.

(*Thibaut s'en va.*)

SCÈNE V.

FRONTIN, LE BARON, DORANTE,
VALÈRE.

FRONTIN, *au Baron.*

MON SIEUR, voici mon Maître.

LE BARON.

Eh ! bon jour donc , Dorante ! foyez le bien arrivé ! Je ne vous attendais que demain.

DORANTE, *au Baron.*

Je n'ai pu résister à l'impatience de voir Rosalie,
& à celle de vous rendre grâce d'une union qui va
faire mon bonheur.

LE BARON.

Vous êtes en bonne santé ? voilà le principal.

DORANTE.

J'avouerai que je suis fatigué. J'ai couru jour &
nuit.

LE BARON.

Ce n'est rien. Vous êtes en bonne Maison ; on
aura soin de vous.

DORANTE, *montrant Valère.*

Ne ferait-ce pas là Monsieur votre Neveu ?

LE BARON.

Lui-même.

Je l'ai vu si jeune, que j'ai des droits sur son amitié.

VALÈRE, à Dorante.

Monsieur.... je voudrais.... pouvoir....

LE BARON.

Il fera ce qu'il doit pour mériter la vôtre. Allons, Dorante, venez faire un tour de promenade. Vous prendrez d'abord une idée générale du terrain. Cela vous fera plaisir.

DORANTE.

Ne ferait-il pas plus convenable que vous me fassiez l'honneur de me présenter à Madame ?

LE BARON.

Dites plutôt à Rosalie.

DORANTE.

Je ne la connais que sur son portrait. Sa figure prévient ; & vous ne pouvez qu'approuver le juste empressement que j'ai d'en juger par moi-même, quoique, dans cet équipage, je ne sois pas trop en état de paraître devant elle.

LE BARON.

Tout ce qui a l'air d'empressement plaît au beau Sexe. Mais nous avons du tems. Elle est allée avec sa mère dîner à une demi-lieue d'ici. Elles ne reviendront que sur le soir.

DORANTE.

Ces Dames ne sont point ici ? En ce cas, permettez-moi de profiter de la circonstance. Trouvez bon que j'aille me repôser. L'envie de leur faire ma cour m'aurait donné des forces ; mais je me trouve si fatigué.....

LE BARON.

Bon ! à votre âge , j'aurais fait cent cabrioles après la plus grande course.

DORANTE.

Je voudrais pouvoir vous ressembler : mais je sens que quelques heures de repos me sont absolument nécessaires.

LE BARON.

Eh bien ! je vais faire servir le dîné.

DORANTE.

Il m'est inutile , je vous assure.

LE BARON.

Du moins , nous allons , mon Neveu & moi , vous montrer la Maison. Vous verrez le parti que j'ai tiré de tout ceci , & sur-tout de mes greniers.

VALÈRE.

Mon Oncle , Monsieur est fatigué.

LE BARON.

Venez ; cela sera bientôt fait. Vous choisirez votre appartement.

DORANTE.

Tout m'est égal.

LE BARON.

Voulez-vous celui-ci ?

DORANTE.

Celui-ci , soit.

LE BARON.

Il est commode. Cette salle lui sert d'anti-chambre ; j'y passe à tous momens. Je pourrai vous parler , vous consulter.....

DORANTE.

Demain je suis à vos ordres. Vous disposerez de moi à toutes les heures du jour.

LE BARON.

Au reste , vous allez être couché comme on n'est point à dix lieues à la ronde. J'ai des lits....

DORANTE.

Je n'en doute nullement. Je vais en profiter , & de la liberté que vous me donnez. Suis - moi , Frontin.

LE BARON.

J'agis sans façon. Je vous laisse.



S C È N E VI.

LE BARON, VALÈRE.

VALÈRE.

CROYEZ-VOUS , mon Oncle , que Dorante soit prévenu en faveur de Rosalie ?

LE BARON.

Mais , vraiment , il a témoigné assez d'impatience de la voir. A propos , j'oubliais de te dire...

VALÈRE.

Ce peut être aussi par bienfaisance. Et il y a encore loin de la politesse à l'amour ; n'est-ce pas , mon Oncle ?

LE BARON.

Comme tu voudras. Il faut que tu....

VALÈRE.

Vous le croyez donc amoureux ?

LE BARON.

Il t'a dit lui-même qu'il ne la connaît que par un portrait. Je disais donc....

VALÈRE.

Dorante a-t-il aussi envoyé le sien à Rosalie ?

LE BARON.

Ma foi, je n'en fais rien. Veux-tu que j'aie m'occuper de toutes ces balivernes-là. J'ai des affaires bien plus importantes. J'ai ma montagne dans la tête.

VALÈRE.

Mais, puisque vous vous êtes mêlé de ce mariage, vous n'en devez ignorer aucune circonstance. Vous leur prêtez votre Maison; & Rosalie aurait pu....

LE BARON.

Sans doute. Je suis bien aise qu'on la voye; car elle est charmante.

VALÈRE.

Ah ! oui, mon Oncle ; elle a des grâces, des yeux....

LE BARON.

Que veux-tu dire ? Es-tu fou ? Je te parle des charmes de ma Maison, de mon Jardin, qui....

VALÈRE, *rougissant*.

Ah ! j'entends ; & vous avez raison. Je regardais tantôt, sur le Boulingrin, un des plus beaux objets....

**LE SOMNAMBULE,
LE BARON.**

Mais , vraiment , je le crois. C'est un des plus beaux points de vue qui soient en France.

VALÈRE.

J'y remarquais une beauté que je n'y avais jamais vue : j'en admirais tous les charmes ; &....

LE BARON.

Vas , mon cher Neveu , tu posséderas un jour tous ces charmes-là.

VALÈRE.

Je posséderais.... ?

LE BARON.

Tu me ravis d'aise. Embrasse-moi , mon cher Neveu , mon digne successeur. Tu peux compter que.....



S C È N E V I I.

**ROSALIE , LA COMTESSE,
LE BARON , VALÈRE.**

LE BARON.

EH! quoi , Mesdames , déjà de retour ?

LA COMTESSE.

La Comtesse est malade : nous n'avons fait qu'une visite.

LE BARON.

Tant mieux : nous aurons le plaisir de dîner avec vous.

LA COMTESSE.

Comme il était encore de bonne heure , nous avons mis pied à terre à la grille , & nous sommes venues jusqu'ici en nous promenant.

LE BARON.

N'êtes-vous point un peu fatiguée ?

LA COMTESSE.

Je ne me lasse pas aisément , Baron.

VALÈRE.

Et vous , Mademoiselle , n'auriez-vous pas besoin de repos ?

ROSALIE.

Me promener , me repôser , Monsieur , tout m'est assez indifférent.

VALÈRE.

Tout , Mademoiselle ?

ROSALIE.

Oui , Monsieur.

LA COMTESSE.

Prononcez donc , Mademoiselle. Vous dites cela si faiblement. Il faut dire : « oui , Monsieur. » Je voudrais bien voir que tout ne lui fût pas indifférent , tant que j'aurai l'autorité sur elle....

LE BARON.

Oh ! vous ne garderez pas long-tems cette autorité. Dorante est arrivé.

LA COMTESSE, *gaiement.*

Il est arrivé?

ROSALIE, *tristement.*

Il est arrivé?

VALÈRE, *languissamment.*

Oui, arrivé.

LE BARON, *brusquement à Valère..*

Oui, oui arrivé. Que diable veux-tu dire? est-ce que tu ne le fais pas, toi?

VALÈRE.

Je ne dis pas le contraire, mon Oncle. Je confirme ce que vous dites.

LE BARON, *à la Comtesse.*

Il est charmant, agréable, vif, sage, & posé. Oh! c'est un jeune homme fort aimable. Dis donc, Valère!

VALÈRE.

Je ne l'ai vu qu'un moment, mon Oncle; j'en jugerais mal. C'est Mademoiselle qui doit en décider.

LA COMTESSE, *à Rosalie.*

Eh! bien, qu'est-ce qu'on répond? Mademoiselle, répondez donc.

ROSALIE, *à Valère.*

Il peut être aimable, Monsieur: mais il ne faudrait pas s'en rapporter à moi. Je ne puis plus en juger sans prévention.

LA COMTESSE.

Oui, parce que vous devez l'épouser, n'est-ce pas? Mais cela ne s'entend point. Il faut dire: « Monsieur, le choix de mes parens me le fera pa-

« maître accompli ». Tout le monde dit que vous avez de l'esprit : pour moi, je ne vois point cela. Mais où est Dorante ?

VALÈRE.

Madame, toutes affaires cessantes, il est allé dormir.

LA COMTESSE.

Dormir, à l'heure qu'il est ?

LE BARON.

Il ne comptait vous voir que ce soir. Et, comme il a couru jour & nuit, il était si las, si las....

LA COMTESSE.

Qui le pressait de courir si vite ? Pourquoi faire ? Pour se repôser ? Pour dormir ? Rien n'est si maussade. Il n'avait qu'à dormir hier, & n'arriver que demain. On ne l'attendait pas plutôt. Qu'en pensez-vous, ma fille ?

ROSALIE.

Madame, je ne desirais pas, de sa part, un empressement plus vif.

LA COMTESSE.

Par exemple, on ne fait si c'est la modestie qui vous fait parler, ou si vous êtes piquée.

ROSALIE.

Je vous jure, Madame, que je ne le suis point.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment, il faut pourtant se sentir. Dormir tout en arrivant ! La Jeunesse d'à-présent, Baron, n'a que le corps délicat. Ceci ne me prévient pas trop.

Ah ! il trouvera le secret de réparer sa faute ?

LA COMTESSE.

Oui ; demain vous le promenez dès le point du jour , je gage ? vous le ferez courir ? & puis il faudra qu'il se repose.

LE BARON.

Bon ! bon ! est-ce ce qu'on se fatigue dans un Jardin qu'on n'a jamais vu ?

LA COMTESSE.

Fort bien ! quand le terrain en est aussi inégal. Je crois qu'il y a plus de vingt terrasses dans votre Jardin ?

LE BARON.

Comment donc ! c'est une magnificence....

LA COMTESSE.

Cependant vous n'avez guère de vue.

LE BARON.

Ah ! sans la montagne , elle serait admirable. Il m'est facile de vous en convaincre. Hé , Thibaut.



SCÈNE VIII.
LES MÊMES, THIBAUT.

LE BARON.

APPORTE-MOI mon Plan.

(*Thibaut s'en va.*)

SCÈNE IX.
ROSALIE, LA COMTESSE,
LE BARON, VALÈRE.

LA COMTESSE.

OUI : mais la montagne ne changera pas de place.

LE BARON, *confidemment.*

Je ne dis mot ; mais elle sautera.

LA COMTESSE.

C'est une entreprise digne des plus anciens Romains.

LE BARON.

Patience. J'ai des neveux qui se marieront , laissez-moi faire ; à la cinquième génération , je ne veux pas qu'il en reste trace ; vous verrez.

**LE SOMNAMBULE,
LA COMTESSE.**

N'êtes-vous pas honteuse , Mademoiselle de votre ignorance , & de ne pouvoir vous entretenir de tout , comme je fais ?

ROSALIE.

Je vous écoute , Madame , dans l'espérance de profiter.

LE BARON.

Moi , j'aime les objections : on a le plaisir d'y répondre. Voici Thibaut.



S C È N E X.

**ROSALIE , LA COMTESSE,
THIBAUT , LE BARON , VALÈRE.**

LE BARON.

N'EST-CE pas mon grand Plan ?

THIBAUT.

Oui , Monsieur ; c'est le beau ; c'est celui que je portons toujours , drès que vous avez du monde.

LE BARON.

Déroule , Thibaut , déroule , & tiens le Plan élevé. Bon.

LA COMTESSE , *au Baron.*

Ah ! je vous donnerai de bons conseils. Je n'ai cependant jamais parlé de ces choses-là : mais l'esprit est un bon meuble ; il sert à tout.

LE BARON.

Vous êtes charmante ! La belle Rosalie ne me dira-t-elle rien ?

LA COMTESSE.

Que voudriez - vous qu'elle y entendît ? Montrez , montrez-moi. Ne font-ce pas là des canaux , des pièces d'eau ? cependant je ne crois pas en avoir vu chez vous.

LE BARON.

Vous vous amusez à des minuties , Madame ; On en marque toujours dans les plans ; cela les embellit. Du reste , je trouverai sûrement de l'eau dans la montagne que vous savez.

THIBAUT.

Oui , je vivons dans l'espérance ; je détruisons douze arpens de veigne : que de vin perdu , pour avoir de l'iau !

LA COMTESSE.

Voyons plus en détail.

LE BARON.

Suivez mon doigt.

VALÈRE , à *Rosalie*.

Vous ne vous approchez pas , Mademoiselle ?

ROSALIE , à *Valère*.

J'ai déjà fait l'aveu de mon ignorance ; je n'y entends rien.

VALÈRE , *bas*.

Et vous n'entendez pas non plus les soupirs de l'homme du monde le plus malheureux ?

ROSALIE , à *part*.

Hélas !

**LE SOMNAMBULE,
LA COMTESSE.**

C'est donc là votre basse-cour ?

LE BARON.

Eh ! non , parbleu , Madame ; c'est le potager.

LA COMTESSE.

Je crois qu'il vaut mieux mettre mes lunettes.

LE BARON.

Prenons-les ; vous m'y faites penser.

THIBAUT.

Tatigué , que vous allez voir clair !

VALÈRE , haut.

Pourquoi vous défier de vos lumières , Mademoiselle ? On pourrait vous expliquer....

ROSALIE , haut.

A quoi me servirait cette connaissance ?

VALÈRE , bas.

A mériter votre pitié.

LA COMTESSE.

Ceci est l'avenue ?

LE BARON.

Oui , celle que je vais faire planter incessamment.

LA COMTESSE.

Elle est bien courte !

LE BARON.

Courte ! Elle aura plus de trois lieues.

LA COMTESSE.

Bon ! Elle n'est pas plus longue que ma main.

LE BARON.

LE BARON.

Comptez , comptez les arbres ; vous verrez.

LA COMTESSE,

Un , deux , trois , quatre , cinq.

VALÈRE , *haut , regardant Rosalie.*

Dorante perd beaucoup , quand il retarde le moment de voir tant de beautés.

LE BARON.

Je ne le comprends pas , je l'avoue. Mais , pour vous , Madame , vous allez le concevoir dans un moment : voici le terrain qu'occupe la montagne.

LA COMTESSE.

Je compte les arbres de l'avenue. Parlez , parlez toujours. Cent cinquante-cinq , cent cinquante-six. Quand vous l'aurez abattue , ce sera donc une plaine ?

LE BARON.

Sans doute ; & une vue....

VALÈRE.

(*A la Comtesse.*) (*A Rosalie.*)

Admirable , Madame. Et si vous daigniez , Mademoiselle , m'accorder un moment d'entretien , je vous ferais connaître la situation... (*Bas.*) d'un cœur que votre refus réduirait au désespoir.

LE BARON , *à Rosalie.*

Il connaît la situation comme moi-même : c'est lui , Mademoiselle , qui a dressé le plan sur mes projets.

LA COMTESSE.

Je ne croyais pas Monsieur si savant. Instruisez-vous , ma fille. Je voudrais que Monsieur pût vous inspirer du goût.

C

VALÈRE.

Que je serais heureux , si j'en avais le talent!

LA COMTESSE.

Deux cent soixante & treize ! Voilà une très-belle longueur , il faut en convenir. Baron , vous avez des idées.... mais des idées à perte de vue.

LE BARON.

J'aurai soixante avenues de cette taille-là.

VALÈRE , à Rosalie.

Vous concevez , Mademoiselle , l'effet que cela produira. (*Bas.*) En sortant de table... (*Haut.*) Rien ne sera si noble sans contredit. (*Bas.*) Ici même , dans cette Salle... (*Haut.*) Cela demande de la patience , à la vérité. (*Bas.*) Si vous voulez m'écouter un moment , vous me sauverez la vie. (*Haut.*) Mais convenez que c'est une belle entreprise.

ROSALIE.

Elle me paraît bien hardie.

LA COMTESSE.

Apprenez , Mademoiselle , que ce sont justement les difficultés qu'il est beau de vaincre.

LE BARON.

Oh ! c'est mon talent à moi. Par exemple , voyez-vous la grande terrasse ? Devinez combien elle aura de haut , quand elle sera faite.

LA COMTESSE.

Combien ? Eh ! mais.... (*montrant avec sa main.*) Comme cela ?

LE BARON , riant.

Ah ! ah ! ah !.. Que vous n'y êtes pas ! Elle aura

cinquante-sept pieds huit pouces & demi ; n'est il pas vrai , Valère ?

VALÈRE.

Oui , mon oncle , cinquante-sept.

LA COMTESSE.

Cinquante-sept pouces & demi ! Cela est merveilleux ; mais c'est un précipice : je n'irai jamais , la tête me tournerait.

LE BARON.

Pour moi , je n'apprehende pas que la tête me tourne.

VALÈRE.

Vous rêvez , Mademoiselle ? Vous trouvez donc ce que l'on se propose trop téméraire , & vous n'y viendrez point ?

ROSALIE.

Il me semble que c'est s'exposer beaucoup ; &...

VALÈRE.

Dites naturellement ce que vous pensez.

ROSALIE.

A quoi cela menerait-il ?

LA COMTESSE.

Cela vous menerait à savoir ce que je fais. (*A Valère.*) Allez , Monsieur , laissez-là dans son ignorance ; elle ne mérite pas la peine que vous prenez. En vérité , Baron , je suis très-contente de ce que j'ai vu , & j'y donne mon approbation. Mais , dites-moi , toutes ces terres font-elles à vous ?

THIBAUT.

C'est-là le *Hic*.

Non, pas encore. Mais, supposez qu'on ne vou-
lût pas me les vendre, il faudrait être de bien mau-
vaise humeur, pour refuser, sur ces terres, d'aussi
beaux plans que ceux-ci. J'apperçois le Maître-
d'Hôtel.



S C È N E X I.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,
UN MAISTRE D'HOTEL.

LE BARON, *au Maître-d'Hôtel.*

CES Dames sont servies?

LE MAISTRE D'HOTEL.

Oui, Monsieur.

LA COMTESSE.

Allons, Baron. Valère, donnez-moi la main.

LE BARON.

Belle Rosalie, donnez-moi la vôtre. Thibaut, je
te recommande mon plan.

THIBAUT.

Allez, Monsieur, ne vous boutez pas en peine.



SCÈNE XII.

THIBAUT, *seul.*

A V E C son parc ! il est , mortgué , bian fou. Oh ! je ne nous y connaissons pas , ou cette jeunesse en revendra à cette vieillesse. Notre jeune Maître s'est un tantinet enhardi ; il a glissé queuques paroles , & j'ai bian vu que la petite Demoiselle lui glissait aussi queuques réponses avec les yeux. Je voudrais stependant l'avertir de ce que mon neveu Charlot m'a dit de son... son... son... foïn ! Je ne savons plus comment ça se nomme. Il y entendra peut-être queuque chose ; car ils l'avont biau-coup fait étudier ; je l'attendrons ici en sortant de table. Mais , vela mon neveu ; faut que je le fasse encore dégoïser.

SCÈNE XIII.

FRONTIN, THIBAUT.

FRONTIN.

V OTRE valet , mon oncle. Je vous trouve à propos.

THIBAUT.

Est-ce encore pour m'en bailler à garder comme tantôt ? queuque sot !

FRONTIN.

Moi , je vous ai parlé franchement. Vous ne m'avez pas voulu croire ; ce n'est pas ma faute. C'est autre chose qui m'amène. Savez-vous que je ne veux point dormir à vide , comme mon Maître?

THIBAUT.

Tout-à l'heure j'allons te mener à la cuisine. Mais je voulons te demander trois ou quatre petites questions.

FRONTIN.

En vérité , mon oncle , vous êtes le premier questionneur du Royaume. Mais à quoi bon me questionner , moi ? Vous ne croyez pas mes réponses.

THIBAUT.

Ne t'embarasse pas , je croirai celles qui me conviendront.

FRONTIN.

Dépêchez donc ; il faut que je retourne promptement auprès de mon Maître.

THIBAUT.

Quoi faire ? Ne dort-il pas ?

FRONTIN.

Oui , il dort : & c'est justement à cause de cela.

THIBAUT.

Est-ce qu'il ne saurait dormir qu'on ne le garde ?

FRONTIN.

Non , C'est pour le réveiller , si ce que je vous ai dit lui arrive.

THIBAUT.

T'en es encore là-dessus. Morgué, je te défends de m'en parler davantage. Dis-moi tant seulement : ton Maître est-il amoureux de sa prétendue ?

FRONTIN.

Amoureux ! il ne l'est qu'en peinture ?

THIBAUT.

J'ai, morgué, cru que tu m'allais dire encore qu'il ne l'était qu'en dormant ; je t'y attendais. Mais comment n'est-il amoureux qu'en peinture ?

FRONTIN.

C'est qu'il n'a vu que son portrait : il l'a trouvé charmant : & , sur les récits qu'on lui en a faits , il suppose à sa prétendue autant de vertu que de beauté.

THIBAUT.

Il a , morgué , raison ; il suppose bien. Mais dis-moi.....

FRONTIN.

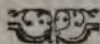
Voilà un homme qui a résolu ma perte. Me questionner dans ma rage de faim & de soif!...

THIBAUT.

Allons , vians à la cuisine ; je te questionnerai tout en buvant. Tu crois donc....

FRONTIN.

Je crois le diable..... Mais ne voilà-t-il pas mon Maître qui fait son maudit train ?





S C È N E X I V.

FRONTIN, THIBAUT, DORANTE.

(Dorante paraît en robe-de-chambre, avec une botte, une pantoufle, une perruque mal mise, un ceinturon, un fouet de poste à la main; enfin dans le désordre, mais cependant ni meséant ni trop ridicule.)

THIBAUT.

TIENS, voilà ton Maître qui veut te parler.

FRONTIN.

Je suis, ma foi, bienheureux qu'il ait tourné par ici; je le vais éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends donc.... Est-ce-là?... Oh! oh! m'est avis qu'il rêve en effet, ton Maître.

FRONTIN.

Eh! oui. Parbleu, l'occasion est trop belle pour vous convaincre. Regardez seulement. Eh bien?

DORANTE.

Allons donc.... allons donc... un autre cheval... te dépêcheras-tu?

FRONTIN.

Entendez-vous? Il croit être encore sur la route.

THIBAUT.

~~Je~~ Je commence à le croire. Son allure, son air me semble partroublé.

DORANTE.

Il est tard.... la nuit.... au Château.... Rosalie.....

THIBAUT.

Morgué, j'ai peur. Ça tiant de l'esprit, du Revenant, m'est avis.

FRONTIN.

Ce qu'il y a de singulier, mon oncle, c'est que, tout en dormant, il dit quelquefois des choses très-raisonnables, très-justes.

DORANTE.

Frontin!... Coquin!... tu boiras ce soir.... ivrogne!.... paresseux!...

THIBAUT.

Tu as raison; je crois qu'il dit la vérité.

FRONTIN.

Justement. Il parle du dernier Maître de Poste.. Ce maraud-là nous fit attendre.

DORANTE.

(Il donne des coups de fouet en l'air & attrape Thibaut.)

Ah! les mauvais chevaux! Ohé, ohé, ohé!

FRONTIN, *riant.*

Ah, ah, ah, ah....

THIBAUT.

Quel diable de rêve est ceci? Monsieur, Monsieur, doucement, s'il vous plaît.

DORANTE.

Doucement! non pas. Il faut arriver. Ohé, ohé!

THIBAUT.

Frontin ! mon neveu ! au secours !

FRONTIN , à *Thibaut*.

Attendez ; laissez-moi lui prendre le petit doigt ;
il n'y a pas d'autre moyen de l'éveiller.

THIBAUT.

Prends-li , morgué , tout ce que tu voudras ; mais
tire-moi de ses pattes.

FRONTIN , à *Dorante*.

Monsieur , Monsieur , éveillez-vous.

THIBAUT.

Queu chien de sommeil !

DORANTE.

Où suis-je , Frontin ? Pourquoi m'as-tu laissé
sortir ? Pourquoi m'as-tu quitté , coquin ?

FRONTIN.

Ma foi , Monsieur , je me suis endormi de las-
situde. Vous avez pris ce tems pour vous en aller,
& j'accours au bruit que vous faites.

DORANTE

Ah ! je me suis trahi. Je m'en souviens ; je suis
chez Monsieur le Baron.

THIBAUT , à *Dorante*.

Oui , de par tous les Diables , vous y êtes.

DORANTE.

Que fait-là cet homme ?

THIBAUT.

Morgué , c'est sti-là que vous étrangliez.

FRONTIN.

C'est le Jardinier, d'ici. Vous l'avez vu tantôt.

DORANTE.

Je suis au désespoir. Je croyais qu'on me volait

THIBAUT.

Pargué, vous croyez trop vite.

DORANTE, à Thibaut.

Il n'y a rien que je ne te donne pour t'engager au secret. Que penserait Rosalie ? Elle ne me connaîtrait que par mes défauts.

THIBAUT,

Pargué, Monsieur, vous avez insulté mon honneur, ça n'est pas bien.

DORANTE.

Je te promets vingt louis, trente, s'il le faut, pour te contenter.

THIBAUT.

Trente louis ! morgué... Mais ne rêvez-vous pas actuellement que vous me dites ça ?

DORANTE.

Voudrais-tu m'en perdre ?

FRONTIN.

Allez, Monsieur, soyez tranquille. C'est mon oncle. Je lui réponds de vous ; & je vous réponds de lui. On pourrait sortir de table ; croyez-moi, retournez dans votre lit.

THIBAUT.

Il n'a, ma foi, pas tort. Un sommeil comme ça-là ne doit pas vous avoir reposé beaucoup.



SCÈNE XV.

THIBAUT, *seul.*

VELA, morguienne, une recommandation bian sèche , & un drôle de répondant ! Tout ce que j'avons vu du depuis un moment , me partrouble. Non , morgué , m'est avis que je rêve moi-même. Ne suis-je pas itou son , son.... Janbule ? Que fait-on ? Je parlions ; je marchions ; j'avions les yeux ouverts ; enfin , c'est tout un. Que diable ! s'il m'avait donné son mal ; ça se gagne peut-être. St'homme-là a le sommeil bian vigoureux , il en faut convenir. Sans Frontin , sans le petit doigt , j'étions autant d'étranglé. Queu train tout ça a mis dans ma tête ! Je ne savons où j'en sommes.



SCÈNE XVI.

VALÈRE, THIBAUT.

THIBAUT.

EH ! Monsieur Valère , venez vite. (*A part.*) Mais comment diantre m'y prendrai-je pour lui dégoïser tout ça ? (*Haut.*) Oh ! palsanguienne , allez , Monsieur , vous ne savez pas.....

VALÈRE.

Mon Oncle & la Comtesse sont encore aux
mains sur les Plans.

THIBAUT.

Et moi, morgué, je venons de nous y trouver
avec un homme qui dort tout debout.

VALÈRE.

J'ai prié tantôt Rosalie de venir ici, & de m'ac-
corder un instant d'entretien. Quoiqu'elle ne m'ait
rien promis, je viens toujours l'attendre. Je ne
veux avoir rien à me reprocher.

THIBAUT.

Quand elle sera sa femme, si ce Monsieur Do-
rante alloit rêver qu'elle est avec un autre !.....
Morgué, vous ne savez pas.....

VALÈRE.

Il est bien tems de plaisanter. Laisse-moi.
(*A part.*) Ah ! Rosalie, je meurs content, si je
puis vous dire que je vous aime.

THIBAUT.

Mais tout ce que j'avons à vous dire, est itou
fort nécessaire.

VALÈRE, à Thibaut.

Dans ce moment je ne sens que mon impatience.

THIBAUT.

Quoi ! vous ne voulez pas m'écouter ?

VALÈRE.

Non, non, non. Rosalie peut arriver. Sors, je
t'en conjure. Si elle te voyait, tu l'empêcherais de

venir ici, tu me priverais du seul instant heureux que j'aurai peut-être de ma vie.

THIBAUT.

Vous le prenez par-là ! Eh bien ! morguienne, je nous en allons. Vous en ferez fâché, je vous en avertis.



SCÈNE XVII.

VALÈRE, *seul.*

ENFIN, j'en suis défait. Je me suis peut-être trop flatté ; Rosalie ne viendra pas. Cependant elle est triste. Mais Dorante lui peut être indifférent, sans qu'elle ait plus de sensibilité pour moi ! Ah ! Dieu ! j'aperçois Rosalie.



SCÈNE XVIII.

ROSALIE, VALÈRE.

VALÈRE.

QUOI ! vous avez la bonte de venir ! Avancez donc quelques pas ; on pourrait nous entendre.

ROSALIE, *tremblante, & n'avançant que très-peu.*

Non, Valère ; j'ai trop de peur. Dites-moi vite ce que vous me voulez. Je veux rentrer au plutôt.

VALÈRE.

VALÈRE.

Calmez-vous , de grâce , belle Rosalie : donnez-le-moi tout entier , ce moment que vous m'accordez.

ROSALIE.

Je tremble.

VALÈRE.

Eh bien ! charmante Rosalie , n'écoutez donc qu'un mot , puisque vous le voulez ; je vous adore.

ROSALIE.

Ah ! que je suis fâchée de le savoir ! Adieu.

VALÈRE.

Encore un mot , divine Rosalie. Serais-je assez heureux pour n'être point haï ?

ROSALIE.

Jugez-en Valère. Incertaine de vos sentimens , la raison me défendait de m'en convaincre ; je suis pourtant venue vous entendre.... Dites-moi vous-même.... ce qui pouvait triompher de ma raison. Ah ! Valère.... Ah !... laissez-moi rentrer.

VALÈRE.

Non , demeurez , je vous en conjure. Je n'attendais que cet aveu fortuné : sans lui je n'osais agir , cette faveur m'était nécessaire pour vaincre une timidité fatale à notre bonheur. J'en triomphe en ce moment. Je vais tout mettre en usage pour retarder , pour rompre même un hymen auquel je ne survivrais pas.

D

ROSALIE.

Eh ! que pouvez-vous faire ? ne vaudrait-il pas mieux oublier.... ? Hélas ! je n'ai pas la force de vous dire de ne plus m'aimer.

VALÈRE.

Plutôt mourir mille fois ! Laissez-moi tenter tout ce que l'adresse , la violence , les prières , les larmes , enfin tout ce qu'un amour excessif pourra m'inspirer.

ROSALIE.

Ah ! Valère , vous ne connaissez pas ma mère. Le souvenir m'en fait frémir... Les instans s'écoulent.... & nous ne les comptons pas. Sortez , & laissez-moi vous fuir.

VALÈRE.

Il faut vous obéir. Mais , en vous quittant , laissez-moi vous rendre grâce de ma félicité , & vous jurer une fidélité éternelle.

(*Il tombe à ses genoux.*)



SCÈNE XIX.

ROSALIE , LA COMTESSE,
VALÈRE.

LA COMTESSE.

QUE vois-je ? ma fille !... Valère !... Ah ! juste ciel !

ROSALIE.

Valère , je suis perdue ; voilà ma mère.

VALÈRE.

Ah ! Dieu !

LA COMTESSE.

Se peut-il.... que ma fille.... que mon sang...

ROSALIE.

Ma mère.... le hasard a fait... Je ne prévoyais pas. . . .

LA COMTESSE.

Oh ! sans doute , vous ne prévoyiez pas que je vous surprendrais. Après cette aventure.... je ne saurais parler.

VALÈRE.

Calmez-vous , Madame. Apprenez qu'un sentiment aussi tendre que légitime , & que je me flatte que mon oncle approuverait....

LA COMTESSE.

Votre oncle , Monsieur ! il me fera raison de l'insolence de vos procédés. Vous êtes amoureux de ma fille ! je vous trouve à ses genoux ! il n'est point d'extrémité....

VALÈRE.

Mais . Madame , croyez qu'elle n'a point de part....

LA COMTESSE.

Elle vous écoutait : cela suffit pour mériter toute mon indignation. Si la chose éclate , un Couvent me répondra de vous , Mademoiselle. Je saurai vous y tenir pendant toute votre vie.

ROSALIE.

Que puis-je avoir dit , que puis-je avoir entendu depuis un instant ?

LA COMTESSE.

Un instant ! comme si l'on ne savait pas ce que c'est qu'un instant ! Allons , partons , plus de raisonnement.



SCÈNE XX.

ROSALIE, LA COMTESSE,
LE BARON, VALÈRE.

LE BARON.

QU'EST-CE, Mesdames? vous sortez avec une grande précipitation! je le vois, l'impatience de la promenade....

LA COMTESSE.

Je fors pour tout-à-fait, mon cher Baron.... Je veux partir sur le champ; je veux retourner à Paris.

LE BARON.

Comment donc! y pensez-vous? Et Dorante, que dirait-il?

LA COMTESSE.

Il n'a qu'à venir m'y trouver.

LE BARON.

Qu'y a-t-il donc de si pressé?

LA COMTESSE.

Mon honneur est offensé.

LE BARON.

Comment diantre! votre honneur!

LA COMTESSE.

Et je vous demande justice de l'insolent amour de votre neveu, ou je saurai me la faire.

LE BARON.

Que vous a-t-il donc fait ? (à Valère.) Comment ! petit écervelé, vous insultez Madame, à son âge ! sans égard pour....

VALÈRE.

Moi, mon oncle ! je vous jure que....

LA COMTESSE.

Non, Baron ; son amour....

LE BARON, à la Comtesse.

Son amour ! son amour est impertinent. Est-ce qu'on doit en avoir pour vous, Madame ? (à Valère.) Petit coquin, une femme respectable!...

VALÈRE.

Je vous proteste, mon oncle, que j'ai pour Madame un respect infini.

LE BARON, à la Comtesse.

Une jeune barbe qui ne songe pas que vous feriez sa mère, & qui ose vous manquer.

LA COMTESSE.

A l'autre ! il extravague.

LE BARON.

Oui, c'est un extravagant, un petit étourdi, qui n'a rien vu, & qui ne vous connaît ~~seulement~~ pas.

LA COMTESSE.

La colère me suffoque. Il est devenu fou !

LE BARON.

Ce serait une folie impardonnable, à son âge : mais il n'y retournera plus, Madame ; & je vous demande pardon de sa témérité.

LA COMTESSE.

Savez-vous bien, Baron, qu'il y a une heure que vous ne savez ce que vous dites ? Que voulez-vous dire de mon âge, que je ferais sa mère ? Je vous trouve original de croire qu'il faut être fou pour m'aimer ! Et qui vous dit qu'il m'aime ?

LE BARON.

Comment ! vous ne disiez pas que c'était à vous... ?

LA COMTESSE.

J'aimerais mille fois mieux, vraiment, qu'il se fût adressé à moi ; le mal ne serait pas si grand : mais il a l'insolence d'aimer Mademoiselle ; il n'en fait aucun mystère ; il me l'avoue à moi-même ; je l'ai trouvé à ses genoux. Voyez si ma colère est fondée, & si je puis, après cela, demeurer dans la même maison ?

LE BARON.

Oh ! oh ! c'est autre chose. (à Valère.) Quoi ! Monsieur ! (à la Comtesse.) Mais ceci mérite réflexion. J'approuve votre colère, Madame ; mais je désapprouve votre départ : & , qui plus est, je vous conseille de demeurer ici, comme si de rien n'était.

LA COMTESSE.

Comme si de rien n'était ! comment l'entendez-vous, Monsieur ?

LE BARON.

Qui ; Madame ; vous devez agir, ici de sang-froid , & vous posséder : c'est moi qui vous le conseille , qui suis vif , comme vous venez de le voir.

LA COMTESSE.

Ah ! oui , fort à propos. Et moi , je vous signifie que je veux être en colère dans vingt ans.

LE BARON.

L'éclat que vous feriez ferait plus dangereux que l'affaire même. Dorante n'est point instruit de ce qui s'est passé ; le moyen de le lui cacher , c'est de laisser les choses au même état.

VALÈRE , *se jettant à ses genoux.*

Ah ! mon oncle. Si vous daigniez ajouter à tant de bontés....

LE BARON , *à Valère.*

Tais-toi : je te parlerai. Tu verras comment je saurai faire passer cet amour prétendu , cette bouffée de jeunesse : je t'apprendrai si l'on doit aimer à ton âge , & dans mon château , sans ma permission !

VALÈRE.

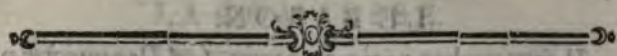
Mon oncle....

LE BARON.

Si tu parles , je te ferai conduire dans mes prisons.

LA COMTESSE.

Oui , vous avez raison. Emportez-vous , Baron , emportez-vous ; vous devez être furieux. Pour moi , je me calme.... par politique , au moins ; car je ne me connais plus.....



SCÈNE XXI.

ROSALIE, LA COMTESSE,
DORANTE, LE BARON, VALÈRE.

(*Dorante paraît en robe-de-chambre, & tenant son chapeau à la main, dont il se cache le bas du visage.*)

LA COMTESSE.

M A I S, Ciel ! n'est-ce pas là Dorante ?

LE BARON.

C'est lui-même. N'aurait-il rien entendu ?
Qu'allons-nous devenir !

LA COMTESSE, à Rosalie.

Vous nous mettez dans une jolie situation,
Mademoiselle !

LE BARON, à la Comtesse.

Il n'y aurait point de remède, s'il nous avait
écourés.

VALÈRE, à part.

Plut au Ciel !

LA COMTESSE, au Baron.

Qu'il a l'air occupé !

LE BARON.

Il ne fait comment nous aborder.

DORANTE.

Il fallait bien un bal... à des noces....

LE BARON.

Il faut cacher notre embarras. (*A Dorante.*) En vérité, Dorante, il est bien singulier que vous paraissiez devant ces Dames en robe de chambre. Vous m'aviez paru plus galant.

LA COMTESSE.

Il ne se soucie plus de plaire à ma fille, preuve de mépris ! (*D'un ton précieux, à Dorante.*) De quelque façon que soit Monsieur il est toujours bien.

DORANTE.

Oui, toujours bien... en Courier... en Turc...
en Domino... tout est égal.

LA COMTESSE.

Je finis de votre avis, Monsieur; vous avez raison; il faut ou beaucoup faire de façons, ou n'en point faire du tout.

DORANTE.

Ma foi... point de façons... Vous ne faites point de façons... il me paraît... (*riant à demi voix.*) Ah, ah, ah... Ah, ah, ah...

VALÈRE, à part.

Il a tout entendu.

LE BARON, *d. Dorante.*

Vous êtes toujours naturel, toujours jovial. Oh! je vous reconnais bien.

DORANTE.

Vous me connaissez?... Non... oh ! non (riant.)
Ah, ah, ah.

COMÉDIE.
LA COMTESSE.

59

Voilà ma fille qui...

DORANTE.

Votre fille !... Ah, ah... bien déguisée... Ah, ah... bien déguisée... ah, ah.

LA COMTESSE.

Déguisée ! Que voulez-vous dire , Monsieur ? Vous nous connaissez bien peu , si vous croyez...

DORANTE.

Ma foi , je ne la connais , ni ne veux la connaître...

LE BARON.

En vérité , Dorante , c'est moi qui ne vous connais plus.

DORANTE.

Plus !... tant mieux... Ce sont des masques.

LA COMTESSE, à Rosalie.

Voilà ce que vous m'attirez , Mademoiselle. (*A Dorante.*) Mais c'en est trop aussi , que de joindre l'insulte à la familiarité. Sachez , Monsieur , que tout autre parti était plus honnête que celui que vous prenez pour rompre avec nous.

DORANTE s'approche d'un fauteuil & s'assied. (1)

Ouf ! je suis beaucoup mieux... je vois tout le train...

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir. Monsieur , je vous rends votre parole ; je retire la mienne , & rien ne pourra m'engager à vous donner Rosalie.

(1.) Rosalie , la Comtesse , le Baron , Valère , Dorante assis.

60 **LE SOMNAMBULE,**
DORANTE.

Qu'elle aille se promener avec un autre. (*Il s'endort.*)

LE BARON.

Mais pensez donc , Dorante....

LA COMTESSE. (2)

Laissez tout cela, Baron. Je ne veux ni explication, ni ménagement. Vous m'aviez fait faire un sot mariage : votre neveu a trouvé le moyen de le rompre. Trouvez bon que je ne vous voye ni l'un ni l'autre. Adieu.

LE BARON.

Arrêtez , Madame. En punissant votre fille , vous achevez de la perdre. Mon neveu peut réparer le tort qu'il faisait à Rosalie. Nous sommes amis , vous & moi. Puisque Monsieur persiste dans ses refus....

LA COMTESSE.

Vous m'éclairez , Baron , sur ma vengeance. J'accepte votre neveu , pour apprendre à Monsieur Dorante que l'on n'est pas sans ressource.

ROSALIE.

Ah ! ma mère !

VALÈRE , à Rosalie.

Rien n'égale mon bonheur. Quoi ! vous êtes à moi ?

ROSALIE , à Valère.

Où. Aurions-nous pu nous en flatter ?

(2) Valère , Rosalie , la Comtesse , le Baron , Dorante assis.

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

VALÈRE, ROSALIE, LA COMTESSE,
LE BARON, FRONTIN,
THIBAUT, DORANTE.

FRONTIN, *dans le fond, à Thibaut.*

ILs'est échappé : je ne l'ai plus trouvé dans son lit.
Où diable peut-il être ?

THIBAUT, *dans le fond à Frontin.*

Tiens , morgué , le vela là-bas en conversation
avec la compagnie.

FRONTIN.

Motus , mon oncle.

THIBAUT.

Oh ! laisse-moi , je n'avons rien à ménager.
(*s'approchant, à la compagnie.*) C'est un...

FRONTIN, *lui mettant la main sur la bouche.*

Parbleu , vous ne direz mot.

THIBAUT.

N'a-t-il étranglé personne ?

LA COMTESSE.

Comment ?

LE BARON.

Quel est ce galimarias ?

62 *LE SOMNAMBULE,*)
 THIBAUT.

Je vous dis que son Maître est un fou , qui dort quand il est éveillé.

LE BARON.

Coquin, rêves-tu ?

THIBAUT.

Non , morgué ; c'est lui qui rêve : & pour vous faire voir que je ne mentons pas , je connaissons son petit doigt , & j'allons l'éveiller (1).

VALÈRE.

Que veut dire tout ceci ?

ROSALIE.

Je n'y comprends rien. Mais , quand on est heureux , on doit tout craindre.

THIBAUT *ferre le petit doigt de Dorante.*

DORANTE.

Aye ! Où suis-je (2) Ah ! Monsieur le Baron , c'est vous ! Tirez-moi de peine , je vous conjure ; n'ai-je rien dit ?... n'ai-je rien fait... ?

LE BARON , *à Dorante.*

Pouvez-vous le demander ? Que vous importe , puisque votre mariage est rompu ?

DORANTE.

Il est rompu ! Ciel ! je ne puis comprendre...

FRONTIN , *à Dorante.*

Pour moi , je comprends fort bien , Monsieur.

(1) Valère , Rosalie , la Comtesse , le Baron , Frontin , Dorante assis , Thibaut.

(2) Valère , Rosalie , la Comtesse , le Baron , Dorante , Frontin , Thibaut.

Nous sommes découverts, & vous aurez fait quelque extravagance. (*à la Comtesse.*) J'ose vous assurer, Madame, que mon Maître est l'homme du monde le plus sage, quand il veille; & ce n'est pas sa faute, s'il a le sommeil un peu brutal.

L A C O M T E S S E, *à Dorante.*

Quoi ! l'on me voudra faire passer pour rêver la façon indigne dont vous nous avez traitées ma fille & moi. Oh bien ! Monsieur, apprenez à rêver plus poliment.

V A L È R E.

Au moins, Madame, vous étiez bien éveillée, & mon oncle aussi, lorsque vous m'avez promis Rosalie.

D O R A N T E.

Quoi ! c'est à Valère...

T H I B A U T, *à Dorante.*

Lui-même. Dame, il y a plus de six mois qu'il n'en dort pas, lui.

R O S A L I E.

Pour moi, Dorante, vous le dirai-je ? Je ne vous épousais que par obéissance.

D O R A N T E, *à Rosalie.*

Cet aveu ne me permet pas d'insister ; & je ne dois plus que rire d'une aventure qui nous empêche tous trois d'être malheureux.

T H I B A U T.

Vous avez raison. Morguenne, le bonheur vous vient en dormant.

64 *LESOMNAMBULE.*

LE BARON, à *Valère & à Rosalie.*

Allons, allons, mes enfans; tout en nous promenant, nous prendrons des mesures pour ne pas retarder votre bonheur.

FRONTIN, au *Parterre.*

Il aurait tort de se plaindre; il n'est pas le premier qui perd sa femme quand il dort.

F I N.

Philidor, François André Danican, known

LE SORCIER,
COMÉDIE LYRIQUE,
MÊLÉE D'ARIETTES;
EN DEUX ACTES:

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens Ordinaires du Roi, le Lundi
2 Janvier 1764.*

Neque chorda sonum reddit quem vult manus
& mens;
Nec semper feriet quodcumque minabitur arcus.
Horat. Art. Poet.

ACTEURS.

JULIEN,
BLAISE,
BASTIEN,

ACTRICES.

AGATE,
SIMONE,
JUSTINE,
PAYSANS & PAYSANNES.

La Scene est dans un Village.

Les paroles sont de M. POINSINET *, de
l'Académie des Arcades de Rome.

La Musique est de M. A. D. PHILIDOR.

* Je profite de cette occasion pour avertir le Public au sujet de l'équivoque qu'a souvent occasionné la conformité du nom de mon Cousin avec le mien ; c'est pour la prévenir désormais que M. Poinfinet de Sivri , Auteur de l'élégante traduction des Poètes Lyriques Grecs , & des Tragédies de Briseïs & d'Ajax , ne prendra plus que le nom de Sivri , ainsi qu'il l'a fait sur l'édition de ses Œuvres.



A M O N S I E U R

D E C^R * * ,

M O N S I E U R ,

VOICI la premiere fois que le Public a bien voulu récompenser mon travail de son suffrage , sans y mêler la moindre amertume ; & vous êtes la premiere personne qui m'ayez voulu du bien pour le seul plaisir d'être généreux. En vous offrant l'hommage d'un succès que les talens de M. Philidor ont décidé ,

A ij

je remplis mon devoir , & ne m'acquitte que bien faiblement encore. C'est vous dont l'amitié & les bienfaits m'ont invité à rentrer dans la carrière que trop de chagrins me faisoient abandonner. Sans perdre de vûe un moment ces affaires qui vous environnent & se multiplient , vous chérissiez les Arts , vous regardez comme précieux les momens où vous les encouragez ; vos bontés les préviennent , & vous apprenez à tous ceux qui vous approchent que la reconnaissance est un plaisir. Daignez recevoir ce témoignage public de la mienne , & du respect avec lequel

Je suis ,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,
POINSINET.



LE SORCIER,

COMÉDIE LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente d'un côté une avenue d'arbres, & de l'autre un Village ; on aperçoit au milieu un , ou plusieurs arbres qui distinguent le village du grand chemin. Sur le devant est la maison de Madame Simone , vis-à-vis de laquelle est un arbre dont les branches courbées forment une espee de berceau ; on voit sous cet arbre une table qui sert à differens usages.

SCENE PREMIERE.

AGATE, BLAISE.

[*Agate , à la gauche du Théâtre , est auprès d'une table sur laquelle il y a du linge, tels que des mouchoirs, des serviettes: qu'elle s'occupe à repasser ; on voit sur sa gauche une petite corde attachée aux deux coulisses , sur laquelle il y a aussi du linge suspendu ; à sa droite , à terre , un fourneau , où les fers chauffent , & à côté un petit soufflet.]*

AGATE , en repassant.

DE ce linge que je repasse ,
Chaque pli disparaît soudain ;
De mon cœur jamais rien n'efface.

LE SORCIER,

L'inquiétude & le chagrin....

[*Elle met un fer au feu, prend le soufflet & souffle.*]

Ce feu qu'en soufflant j'allume
Est l'image de mon cœur ;
L'Amour en nourrit l'ardeur ,
Et sa tristesse le consume.

[*Elle se remet à repasser.*]

D U O.

BLAISE l'aperçoit , & arrive doucement.

La voilà.... marchons doucement ,
Elle est seulette.

AGATE continue à repasser sans voir Blaise.

Toi que je regrette ,
Cher Julien... cher amant !

BLAISE , toujours à part.
Sur sa bouche jolie ,
Que je me sens d'envie
De voler un baiser !

AGATE , en reprenant un nouveau fer.
Voulais-tu m'abuser ?

BLAISE , en tournant son chapeau.
Bon jour , ma bonne amie.

AGATE , à part.
C'est Blaise... ah ! qu'il m'ennuie !

BLAISE s'approche pour la caresser.
Ma bonne amie....

AGATE , en repassant , le repousse du coude.
Que voulez-vous oser ?

BLAISE , gaiement , en remettant son chapeau.
C'est ce soir qu'on nous marie :
Tu ne peux me refuser
Un seul petit baiser.

COMÉDIE LYRIQUE.

7

AGATE.

Finissez , je vous en prie.

AGATE.

BLAISE.

Ne vous y jouez pas.

Tu me l'accorderas.

BLAISE.

C'est ce soir qu'on nous marie.

AGATE , *en repassant , & sans le regarder.*

Nous ne le sommes pas.

BLAISE *la presse de plus en plus.*

Fillette

Jeunette

S'apaise en pareil cas.

AGATE *se fâche , & lui oppose un fer qu'elle vient de prendre au feu.*

Ne vous y jouez pas.

Le fer est chaud... garre au visage.

BLAISE.

Quoi ! tu fais la sauvage !

BLAISE *la presse.* AGATE *lui présente le fer.*

Tu me l'accorderas. Ne vous y jouez pas.

AGATE *se remet à l'ouvrage.*

Je vous le répète encore , Monsieur Blaise ; vos façons ne me conviennent point du tout.

BLAISE , *avec humeur.*

Vraiment ! je sçais bien que vous ne m'aimez pas.

AGATE , *d'un air détaché , & travaillant toujours.*

Vous avez deviné cela sans être Sorcier.

BLAISE.

Oh ! le Sorcier ! je sçais bien itou que vous

8 L E S O R C I E R ,

attendais celui dont on parle tant dans le village, & que, si vous en étiez la maitresse, vous l'auriais déjà été consulter plus de dix fois pour avoir des nouvelles de Julien. C'est celui-là qui vous tiant au cœur ; mais attendu qu'il est peut-être mort....

A G A T E , *vivement.*

Et qui vous l'a dit ?

B L A I S E .

Pagruienne ! autant vaut. De d'puis deux ans qu'il est parti pour le bout du Monde, je n'ons pas reçu une seule fois de ses nouvelles.

A G A T E , *piquée.*

Vous seriez tous bien étonnés, s'il revenait.

B L A I S E .

C'est vrai : j'ons plus d'une raison, pour ne m'en pas foucher.

A G A T E .

Je le crois ; j'ai entendu parler d'un certain dépôt.

B L A I S E , *vivement.*

Ça n'est pas vrai. (*A part.*) Tenons ferme. (*Haut.*) Je n'ons rien à lui ; qu'il revienne, s'il veut. Il reviendrait trop tard, en tout cas. C'est drès demain que je vous épouse. Parmi tous ceux qui vous courtoisient, votre mere m'a choisi elle-même, & ça fait ben voir qu'elle est connaisseuse, oui.

COMÉDIE LYRIQUE. 9

AGATE.

Puisqu'elle s'y connaît, & vous trouve si aimable, que ne vous épouse-t-elle aussi, elle-même ?

BLAÏSE.

Oui-dà, vous le prenez sur ce ton ! Oh ! je m'en vais un peu li conter ma chance ; elle sçait ben le Procès que les Procureurs nous entretenont depuis dix ans ; si je ne vous épousons pas, je m'en moque ; je plaiderons tant, que j'y ferons ruinés l'un ou l'autre. Mais la v'là qui viant tout à point. Accoutez, un peu, Dame Simone.

S C E N E I I.

BLAÏSE, SIMONE, AGATE,
qui se remet à son linge.

SIMONE, *gaiement.*

BON jour, Monsieur Blaise. Eh ! bien, quoi ? Qu'est-ce qu'il y a, notre gendre ?

BLAÏSE, *en la saluant.*

Oh ! rian : tant seulement une bagatelle ; c'est que votre Fille ne veut pas de moi.

SIMONE, *tantôt grondant sa Fille, tantôt
caressant Blaise.*

Alle ne veut pas de vous ! ... Tredame ! ...

si j'en étions çartaine... Mais ça ne se peut pas , Monsieur Blaise ; ma Fille est trop bian élevée , trop obéissante.... Si je l'entendions remuer le bout des lèvres.... Au reste , il ne faut pas vous fâcher , c'est un enfant , ça ne sçait pas ce qui lui convient.... Et ce n'est pas ma faute : depuis trois ans que son pauvre pere est défunt , on sçait bien que je n'ons rien épargné pour l'élever comme une Dame & li bailler de bons principes , mais on a beau faire... Allons , petite Fille, laissez-là votre linge , & demandez excuse à Monsieur Blaise.

A G A T E.

Moi , ma mere , que je lui demande excuse ! tandis que c'est lui qui voudrait....

S I M O N E.

Comment ! il voudrait !.. en v'là bien d'un autre : mais il fait bien , il a droit de vouloir , il sera votre mari , & les maris sont les maîtres. Oh ! vraiment , vraiment ; vous ne connaissez pas le mariage : il y a bien d'autres volontés qu'il faudra vous accoutumer à faire... Mais voyons donc ce qu'il voudrait.... qui vous rend si maussade ?

A G A T E , *d'un air fâché.*

Il voudrait m'embrasser de force.

COMÉDIE LYRIQUE. 11

SIMONE.

De force !..... Ah ! ça n'est pas bien ,
Monsieur Blaise.

BLAISE.

Parguienne ! c'est sa faute. Au point où
que j'en sommes , ces petites familiarités-
là devraient bien nous être permises ; mais
elle n'a que son Julien dans la tête.

SIMONE.

Il faudra bien qu'il en sorte.

AGATE , *en repassant & comme à part.*

Non , jamais.

SIMONE.

Plaît-il ?

AGATE , *en repassant , à demi-voix avec
humeur.*

En tout cas , ce ne ferait pas Monsieur
Blaise....

BLAISE.

Vous l'entendez. Elle veut épouser
quelque Seigneur, un Magister, un Bailli,
pour faire la Madame. Mais apprenez ,
Mademoiselle , que chacun vaut son prix.
J'estimons autant notre profession que leur
science , & Blaise le Vigneron ne se don-
nerait pas pour tous les Procureurs du
Bailliage. Fi donc ! toute leur besogne
n'aboutit souvent qu'à faire de la peine ;
mais nous , je ne travaillons jamais que
pour la santé & le plaisir.

Grace à nos foins, quand la vendange est bonne ;
De tous côtés on accourt pour nous voir.

On entend gémir le pressoir.
Le vin dans la cuve bouillonne,
Il fait éclater les cerceaux ;
Mais, morguienne ! à coups de marteaux,
Je vous l'enchaîmons dans la tonne ,
Dont j'allons parer nos caveaux.

Par-tout de la liqueur vermeille
Les flots purs coulent à foison.
Chacun rit, s'anime, s'éveille,
Et chante en vidant sa bouteille,
Et le vin & le Vigneron.

Grace à nos foins, &c.

[*Pendant cette Ariette, Agate est toujours occupée
à son ouvrage, & Simone applaudit à Blaise par
ses gestes.*]

SIMONE.

Et v'là ce qui s'appelle avoir du plaisir.
Aussi quand j'y suis, comme je m'en donne !
vous en fouvient-il, compere Blaise ?

ARIETTE.

A la vendange dernière,
Il fallait me voir danser,
Recommencer
Sans me lasser.
J'engageais d'la bonne manière
Les garçons à se trémousser.
Toujours en cadence,
Par ici, Compere, & par-là,

COMÉDIE LYRIQUE. 13

Et trallarire , & trallalla ,
Et vive la danse.

Dans un coin , d'un air boudeur ,
Ma fille cachait son humeur.
Va , mon enfant , j'aurai beau faire ;
Tu ne vaudras jamais ta mere.

Mais moi , compere Blaise , mais moi !

A la vengeance derniere , &c.

[*A la reprise , elle prend Blaise , & le fait danser.*]

BLAISE , *continuant de danser , quoique Dame
Simone l'ait quitté.*

Courage , Dame Simone , courage.

SIMONE , *le caressant.*

Allez , mon petit Compere : ne vous inquiétez pas , vous serez mon Gendre , je vous baillerai ma Fille ; vous avez ma parole , ça suffit : je m'en vas un peu lui parler sérieusement. Courez , de votre côté , trouver le Tabellion ; vous sçavez de d'quoi je sommes convenus.

BLAISE.

Oui , j'ons déjà prévenu le Notaire , tout sera prêt pour ce soir ; mais j'y repasserons encore. Sans adieu , Dame Simone : bon jour , Mademoiselle Agate.

SIMONE , *d'un air gracieux.*

Votre servante , Monsieur Blaise.

[*Blaise sort.*]

SCENE III.

SIMONE, AGATE.

AGATE *quitte vivement son ouvrage.***M**A mere, de grace , écoutez-moi.

SIMONE.

Vous allez me parler encore de votre Julien ?

AGATE.

Hélas ! oui.

SIMONE.

Et moi , je prétends que vous n'y pensais plus.

AGATE.

Je ne le puis pas.

SIMONE.

Mais je le veux.

AGATE , *vivement.*Est-ce que je suis la maitresse d'oublier quelqu'un à qui j'ai du plaisir à penser sans cesse. [*Très-vivement.*] Vous l'exigez en vain , vous n'y réussirez pas.

ARIETTE.

Rien ne peut bannir de mon ame

COMÉDIE LYRIQUE. 15

Ni mon amour , ni mon ennui ;
Le seul nom de Julien m'enflamme ,
Personne n'aimoit comme lui.

En partant , il me dit : » Agate ,
» Julien ne vivra que pour toi.
Et l'on veut que je sois ingrate !...
Ne m'en imposez pas la loi.

S I M O N E.

Vraiment , je ne dis pas que Julien ne
soit un joli garçon ; mais tu sçais qu'il s'est
fait soldat.

A G A T E.

Mais , mon Pere ne l'avoit-il pas été ?

S I M O N E.

C'est bien différent. Il ne l'était plus
quand je l'ons épousé , & j'avais des preu-
ves qu'il m'aimait.

A G A T E.

Je suis bien sûre aussi que Julien m'ai-
me.

S I M O N E.

Oui-dà , un garçon qui est au bout
du Monde ? Comme ça raisonne ! Com-
ment veux-tu , ma pauvre enfant , que
les hommes nous soyent fideles , quand ils
sont loin de nous ; c'est tout ce qu'ils
pouvont faire , quand je ne les pardons
pas de vûe.

A G A T E.

Oh ! je sçaurai bien-tôt à quoi m'en tenir , & quand je devrais aller toute seule au village prochain , pour y consulter ce fameux Sorcier qui sçait tout....

S I M O N E.

Oui ! il t'en dira de belles ! Ce sont des fripons que tous ces gens-là. Mais , tant y a qu'il n'y a ni Sorcier , ni sorcellerie qui tienne. Quand je t'avons dit : aime Julien , ma Fille ; tu l'as fait , & c'était raisonnable ; parce que j'en avions la fantaisie. A présent , je voulons que tu l'oublies , & il faut nous obéir de d'même. Julien est parti , il ne revient , ni ne baille de ses nouvelles : c'est lui qui a tort. Est-ce que j'avons le loisir de te garder fille pendant dix ans ? Si tu le crois , tu te trompes ; v'là le Compere Blaise qui se présente. C'est un garçon sage , riche....

A G A T E.

Oui , du bien d'autrui.

S I M O N E.

Eh ! que nennin : du sien propre. Il est un peu simple , un peu crédule ; c'est ce qu'il faut pour faire un bon mari. J'ons un gros procès ensemble qu'il consent de terminer en baillant notre signature & la
sienne,

COMÉDIE LYRIQUE. 17

sienne, & j'entendons que, drès ce soir, tout ce tracàs-là finisse.

A G A T E.

Que je suis malheureuse ! Mais, ma mere, songez donc que je n'aime point du tout ce Monsieur Blaise.

S I M O N E.

Tant mieux pour toi, vraiment ; t'en auras moins de tintoin ; va, va, ma Fille, tu apprendras quelque jour à tes dépens qu'une honnête femme n'aime jamais que trop son mari. Parguienne ! la plûpart du temps, quand on s'épouse, on ne se baille pas le loisir de penser si on s'aime : tout ça n'y fait rien : drès que les finances se convenont, on s'arrange, le mariage se tarmine, & l'amitié viant quand alle peut : c'est la belle magniere.

S C E N E I V.

SIMONE, JUSTINE, AGATE.

JUSTINE *accourt en sautant.*

MA Marreine, ma Marreine!...

S I M O N E, *d'un ton grondeur.*

Eh ! bien, que voulez-vous, petite fille ?

B

18 L E S O R C I È R ,

J U S T I N E .

V'là Monsieur Blaise qui se promene avec le Tabellion : il dit comme ça qu'il va épouser Agate.

S I M O N E .

Sans doute.

J U S T I N E , *d'un ton naïf.*

Oh ! puisque vous donnez un mari à votre Fille , donnez-m'en donc un aussi , ma bonne petite Marreine.

S I M O N E .

En voici bien d'un autre ! Comment ! vous avez envie d'être mariée ?

J U S T I N E , *en riant.*

Vraiment , oui ; tout le monde me dit que ça fait grand plaisir.

S I M O N E .

Et à qui voulez-vous l'être ?

J U S T I N E .

Mais..... à qui vous voudrez : moi ; cela m'est égal.

A G A T E , *vivement.*

Eh ! bien , ma mere : Justine est beaucoup plus aimable que moi ; que ne la donnez-vous à Monsieur Blaise ?

S I M O N E , *à sa fille.*

Taisez-vous.

J U S T I N E , *d'un air en dessous.*

Oh ! je ne veux pas vous enlever votre amoureux.

COMÉDIE LYRIQUE. 19

AGATE, *vivement.*

Je vous le cède de tout mon cœur.

JUSTINE *baisse les yeux, & joue avec son
tablier.*

Ce n'est pas de celui-là que je me sou-
cieraï d'être la femme.

SIMONE, *durement.*

Vous en aimez donc un autre ?

JUSTINE, *intimidée.*

Je ne sçais pas.

SIMONE, *ferme.*

Parlez, parlez.

JUSTINE, *reculant.*

Mais non, ma Marreine ; je trouve seu-
lement bien jolis les bouquets que Bas-
tien me donne.

SIMONE.

(*A part.*) Qu'entends-je ? La petite Mas-
que ! Un Garçon que je me réservais !
(*Haut.*) Ah ! vous vous donnez les airs
d'aimer Bastien ! C'est bon à sçavoir.

JUSTINE.

Mais je ne vous dis pas que je l'aime :
je serais seulement plus contente de l'é-
pouser qu'un autre. . . Si j'ai du plaisir à
voir Bastien, ce n'est pas ma faute. . . Et
puis, n'est-il pas bien permis à mon âge
d'avoir un peu d'envie d'être mariée ?

B ij

ARIETTE, n^o. 1:

[Pendant cette Ariette , Agate resserre son linge ,
ses fers , & met le tout sur la table.]

Jeune fillette ,

Sans trembler , n'ose faire un pas :

Les mamans , les papas ,

Chacun la guette ;

Tout l'inquiète.

Jeune fillette ,

Sans trembler , n'ose faire un pas.

C'est une gêne , un martyre.

Danfes , chansons , petits jeux ,

Regards , sourire ,

Tout pour elle est un crime affreux.

Jeune fillette , &c.

Mais quand on est femme , oh ! cela est
bien différent.

S I M O N E.

Oh ! vraiment , vraiment ! v'là de belles
raisons que vous me baillez-là ! (*A part.*)
J'aurons l'œil que Bastien & elle ne se
trouvent plus ensemble. (*Haut.*) Vous
ne sçavez donc pas que vous dépendez de
votre frere Julien que nous ignorons s'il
vit encore , & que vous ne pouvez pren-
dre aucun engagement sans son aveu.

J U S T I N E.

Mais , Monsieur Blaise dit par-tout que
Julien ne reviendra plus.

COMÉDIE LYRIQUE. 21

AGATE, *vivement*, tout en pliant son linge.

Monsieur Blaise ne sçait ce qu'il dit.

JUSTINE.

Que je serai aise de revoir mon frere !
Je l'aime de tout mon cœur ; il m'aime
bien aussi , & peut-être ne s'opposerait-il
pas si fort à mon mariage.

SIMONE.

Allez , vous n'en seriez pas si curieuse ,
si vous sçaviez comme moi ce qui en est.

AGATE, *vivement*.

Mais , si cela est si fâcheux , pourquoi
voulez-vous....

SIMONE.

Paix.... il y a bien de la différence.

[*Elle les prend toutes deux par la main.*]

ARIETTE.

Mes chers enfans , laissez-moi faire.

Je suis de bonne foi :

Je vous chéris en mere.

Laissez-moi faire ,

Dans cette affaire

Ne vous fiez qu'à moi.

[*Elle les conduit chacun
côté du Théâtre.*]

[*A Justine.*] Va , le mariage

Est un esclavage

Où l'on n'éprouve qu'

[*A Agate.*] Dans le mariage ,
 Une femme sage
 Ne trouve jamais que douceurs.

[*A Justine.*] Il n'a que des rigueurs.

[*A Agate.*] Il n'a que des douceurs.

[*A Justine.*] Les travaux , les soins , la misère ;
 Tiens , tout cela me fait frémir.

[*A Agate.*] Un mari qui cherche à nous plaire ,
 Qui ne vit que pour nous chérir,

[*A Justine.*] Toujours de la gêne.

[*A Agate.*] Jamais nulle peine.

[*A Justine.*] Un mari jaloux.

[*A Agate.*] Un fidele époux.

[*Elle les rassemble , & reprend l'Ariette.*]

Mes chers enfans , laissez-moi faire , &c.

[*A Agate.*] Blaise est ton fait... [*A Justine.*] Vous perdez votre temps , petite Fille , de songer à Bastien : on m'a bien averti qu'il en aimait une autre.

[*Ici on apperçoit Bastien.*]



Digitized by Google

S C E N E V.

* JUSTINE , SIMONE , BASTIEN ,
A G A T E.

BASTIEN , *qui a entendu les dernières paroles
de Simone , accourt.*

OH ! pour cela non ; Dame Simone ;
je n'ai de ma vie aimé que Justine.

JUSTINE , *d'un ton très-malin.*

On vous a mal avertie , ma Marreine.

S I M O N E.

Taisez-vous , petite sotte. [*À part.*]
Que vient faire ici cet étourdi ? Tâ-
chons de les séparer. [*Haut.*] Allons ,
resserrez tout cela , ma Fille , & rentrez

* Les Acteurs sont placés sur le papier , comme ils le doi-
vent être au Théâtre. Les lecteurs seront peut-être surpris du
soin avec lequel on a noté , pour ainsi dire , la déclamation
& la pantomime de cette Pièce ; mais ils ne peuvent ignorer
que ces sortes d'ouvrages , pour le peu qu'ils aient de succès ,
sont joués dans toutes les Provinces & dans les Sociétés
particulières , où les Acteurs ne peuvent être aidés des con-
seils des Auteurs , & pour qui , sans cette intention , nombre
d'endroits , telle que l'Ariette ci-dessus , seroient absolument
inintelligibles.

vîte. Vous sçavez bien que Monsieur Blaise & le Notaire ne sont pas faits pour vous attendre. [*A Justine.*] Et vous aussi , marchez devant moi. Oh ! vraiment , vraiment ! je ne vous laisserai plus causer avec les garçons... [*Elle fait marcher ses deux Filles devant elle : Justine & Bastien se saluent des yeux ; Simone revient tout de suite , & caresse Bastien.*] Adieu , mon ami Bastien. N'est-ce pas une honte ? un joli jeune homme comme vous de s'amuser avec des enfans ! Allez , je vous réserve quelque chose de bien meilleur. Adieu , mon petit Bastien ; adieu , mon ami.

[*Elle sort.*]

S C E N E V I .

BASTIEN *seul* , & tout étonné des
caresses de Simone.

QUE veut dire cette folle , avec ses caresses ?... Elle emmene Justine. En vain son frere me l'avait promise en mariage : de la façon dont s'y prend Dame Simone , je suis bien tenté de croire qu'elle a sur moi des vûes pour elle-même...

COMÉDIE LYRIQUE. 23

Si Julien pouvoit revenir , son retour ferait mon bonheur : il m'accorderait Justine , il m'aiderait à obtenir le tendre aveu qu'elle s'obstine à me refuser.

R O M A N C E.

Nous étions dans cet âge encore,
Où chacun ignore
L'amour & l'espoir.
Dans son cœur on ne sent éclore
Que le seul desir de se voir.

D'un bouquet cueilli pour Justine ,
Que ma main badine
Dans son sein a mis ,
Sur sa bouche encore enfantine ,
Le plus doux baiser fut le prix.

Aujourd'hui la friponne oublie
La fleur si jolie
Qui fit son plaisir ,
Et je n'oublierai de ma vie
Le baiser que j'osai cueillir.



SCENE VII.

JULIEN, BASTIEN.

JULIEN, *en habit de voyage.***A** La fin, m'y voici.BASTIEN, *à part.*

Qu'entends-je?... Qui peut conduire ici ce Voyageur?... Mais quels traits!..

JULIEN, *sans voir Bastien.*

Je me sens renaître ; ma foi, on a raison de dire qu'il fait bon reprendre son air natal. La chaumière où je suis né me plaît cent fois mieux qu'un Palais.

BASTIEN, *à part*

Si j'en crois mon cœur....

JULIEN, *regardant Bastien.*

Que vois-je?... Mais, oui, vraiment.

BASTIEN.

Approchons-nous....

COMÉDIE LYRIQUE. 27

JULIEN.

Je ne me trompe point.

BASTIEN, *vivement.*

C'est lui.

JULIEN, *vivement.*

C'est lui.

TOUS DEUX.

C'est lui-même.

JULIEN *l'embrasse.*

Mon cher Bastien !

BASTIEN *l'embrasse.*

Mon cher Julien !... Quoi !... C'est toi que je revois, que j'embrasse, toi dont j'attends tout mon bonheur ! Comment te portes-tu :... D'où viens-tu ?

JULIEN.

Je me porte bien. Je reviens des Indes ; j'avais suivi, par devoir, sur les Côtes de Bretagne, ce jeune Gentilhomme, le fils de la Dame du Village ; je l'aimais assez. Mais la plupart des grands Seigneurs ressemblent aux belles peintures ; ça n'est bon à regarder que de loin. J'ai bien vite cessé d'estimer celui-ci, en comme

28 L'ESORCIER,

le connaître. Il était trop fier pour écouter mes avis, & j'étais trop franc pour approuver ses sottises. Bref, obligé de le quitter, je me suis fait soldat.

BASTIEN.

Soldat ! c'est un rude métier.

JULIEN.

Parbleu ! j'étais né pour servir, & j'ai choisi le meilleur Maître.

BASTIEN.

Mais n'as-tu pas éprouvé bien des fatigues ?

JULIEN.

Oh ! je t'en réponds ; mais, ma foi, mon ami, cet état rapporte de l'honneur, ne coûte rien au sentiment, &, tout bien compté, l'honnête-homme y gagne. A peine avais-je eu le temps d'écrire, qu'il m'a fallu suivre mon Régiment, que l'on embarquait pour les Indes ; oh ! c'est-là, par exemple, que nous avons pendant cinq jours essuyé la plus vigoureuse tempête.

BASTIEN, effrayé.

Cela doit être bien affreux ?

COMÉDIE LYRIQUE. 29

JULIEN.

Il est vrai, mon ami, que, pour le moment, ça n'est pas agréable; mais bon! après la tourmente vient la bonace, & quand on jouit de l'un, on oublie l'autre. Tiens, écoute.

ARISTE.

Le vaisseau vogue au gré d'un calme heureux.
Bien-tôt du ciel la fraîcheur bienfaisante
Se change en un temps nébuleux.
Le vent croit... s'élève... s'augmente.
On le voit des flots qu'il tourmente,
Précipiter les roulemens.
L'éclair brille... la foudre éclate.
En vain les Matelots tremblans
Se courbent sur la rame ingrate;
Des cables, des flots & des vents,
On entend les mugissemens.
L'horrible bruit de la tempête,
Du Nocher le cri douloureux,
Frappent l'écho qui les répète,
Et les rend encor plus affreux.

Mais la douce aurore

Ramène un beau jour.

Le ciel se colore;

Le Soleil y brille à son tour.

D'un vent frais le naissant murmure

Du Nocher bannit les frayeurs,

Et le calme qui le rassure

Regne sur l'onde & dans les cœurs.

BASTIEN,

Mais en l'attendant , on pâtit.

JULIEN.

Arrivé à notre destination , j'ai successivement été volé , blessé , fait prisonnier. J'en suis revenu , j'ai gagné de l'honneur & quelque peu d'argent. Une partie m'a servi à traiter de mon congé , & tout en riant , je rapporte l'autre ; mais laissons cela , nous aurons le temps d'en causer ensemble ; dis-moi vite à ton tour ce qui se passe ici. Comment vont les affaires , les plaisirs ? Comment s'y porte ma chère Agate ?

BASTIEN.

Tu ne pouvais arriver plus à propos pour danser à sa nêce.

JULIEN , étonné.

Que me dis-tu ? ... Agate se marie.

BASTIEN.

Dès ce soir.

JULIEN.

Est-il possible ? ... Agate , que j'aime ! ... Agate ... qui m'a tant juré de n'aimer que

COMÉDIE LYRIQUE. 31

moi!... Elle me trahit!... Non , je ne te crois pas.

BASTIEN.

Rien n'est plus vrai. C'est le Vigneron
Blaise qui l'épouse.

JULIEN , *très-vivement , comme un homme qui
abonde dans ses idées , & dont les paroles
sont entrecoupées.*

Arrête , mon cher Bastien... Oh ! si je
m'en croyais.... Elle épouse Blaise!...
Lui que j'ai cru mon meilleur ami!....
Lui à qui j'ai confié , en partant , tout
mon bien !

BASTIEN.

Que veux-tu dire ?

JULIEN.

Oui , vraiment ; c'est entre ses mains
que j'ai remis cette petite cassette qui ren-
fermait le seul argent comptant que j'ai
recueilli de la succession de mon Pere :
il le devait remettre à ma sœur , & je vois
trop que le fourbe n'en a rien fait.... Il
s'enrichit de mes dépouilles !... Il m'en-
leve Agate!... Elle y consent!...

BASTIEN.

Modere-toi.

JULIEN.

Je ne le puis..... Je vais l'aller trouver, l'accabler de reproches, & quitter ce pays pour jamais.

BASTIEN.

Ecoute.

JULIEN.

Je la vois d'ici pleurer, gémir, me demander un pardon, que j'aurai peut-être encore la faiblesse de lui accorder.... Oh ! si je pouvais plutôt causer avec elle sans en être reconnu, pénétrer ses vrais sentimens.... voir un peu jusqu'à quel point elle & ce fripon de Blaise portent la malice & l'ingratitude !

BASTIEN.

Cela ferait excellent ; mais le crois-tu facile ?

JULIEN.

En me déguisant.

BASTIEN.

Comment ?

JULIEN *cherche.*

Parbleu !... En.... En Pélerin, par exemple.

BASTIEN.

COMÉDIE LYRIQUE. 33.

BASTIEN, *d'un ton d'intérêt , & réfléchissant.*

Oui - dà !... Mais.... Tiens.... Oh !
Ecoute.... Il me vient une bien meilleure idée.

JULIEN.

Dis-la donc vite.

BASTIEN, *en regardant si on l'écoute.*

Personne ne t'a encore aperçu , que je sçache ; & il faut que tu sçaches aussi toi , qu'ils attendent ici depuis quelques jours un Sorcier qui fait grand bruit aux environs. Agate m'a confié qu'elle le voulait consulter.... Si je te faisais passer pour lui ?

JULIEN, *étonné.*

Pour un Sorcier !

BASTIEN.

Sans doute ; tu n'auras pas grande peine à deviner ce que tu sçais déjà , & pour eux , puisqu'ils veulent bien croire qu'il y a des Sorciers dans le monde , il ne leur sera pas plus difficile de croire aussi que tu es celui qu'ils désirent.

JULIEN, *avec vivacité.*

Oui.... Sans doute.... Aussi-bien ai-je rencontré quelques-uns de ces fripons-là dans mes voyages : il en est même avec qui je me suis associé pour mieux connaître leurs fourberies.

BASTIEN.

Pourvu que tu puisses imiter un peu leur jargon.

JULIEN, *gaiement.*

Laisse faire.... J'ai apporté avec moi l'habit d'un ancien Dervis Indien : je l'achèterai là-bas par curiosité , & il va me servir à merveille ; sous ce déguisement , j'étonnerai nos Payfans ; j'intimiderai les uns , je gagnerai la confiance des autres , je pourrai.... Mais prenons garde que l'on ne m'aperçoive. Ne dis rien de mon retour , & sois discret , même avec ta sœur.

BASTIEN.

Ne crains rien. Viens chez moi ; fais-y porter ton bagage. Tu dois avoir besoin de repos.

JULIEN, *pénétéré.*

Ah ! mon ami , ne crois pas que j'en prenne.

D U O.

J U L I E N.

Agate me trompe , m'outrage ;
Rien ne peut calmer mon courroux.
Je veux que l'ingrate partage
Les tourmens de mon cœur jaloux.

B A S T I E N.

Modere ton courroux ;
Cher ami , fois plus sage.

J U L I E N.

Non , non ; je veux qu'elle partage
Les tourmens de mon cœur jaloux.

B A S T I E N.

Mais si le sien n'est point volage ,
S'il te prépare un fort plus doux.

J U L I E N.

Je crois , dans ma douleur extrême ,
La voir auprès de son époux ,
Lui répéter : c'est toi que j'aime ;
Lui donner les noms les plus doux.
Elle me trompe , elle m'outrage ;
Rien ne peut calmer mon courroux.

C ij

ENSEMBLE.

JULIEN.

Suis-moi. Si ma sœur
r'est chere,Comme ami , comme
beau-frere,A ton tour , tu dois par-
tagerMes chagrins , ma juste
colere,

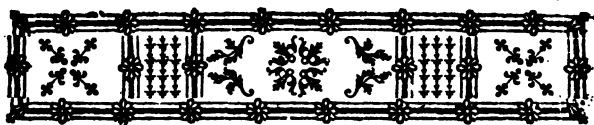
Et m'aider à me venger.

BASTIEN.

Je te suis. Ta sœur m'est
chere.A mon tour je dois par-
tagerTes chagrins , ta juste
colere,

Et t'aider à te venger.

[*Ils sortent en s'embrassant.*]*Fin du premier Acte.*



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

BASTIEN, JULIEN.

[*JULIEN travestit en Dervis Indien , mais sans charge , avec une robe qui cache son premier habit , un bonnet auquel tient une barbe. Il porte à la main une baguette.*]

BASTIEN.

COURAGE, mon ami ; j'ai déjà répandu le bruit de ton arrivée , & mes Payfans ne tarderont pas à te venir consulter.

JULIEN.

J'ai , tout en m'habillant , concerté quelques projets ; mais j'ai bien peur qu'ils ne me reconnaissent.

BASTIEN.

Déguisé comme tu l'es , & depuis le

38 L E S O R C I E R ,
temps qu'ils ne t'ont vû ? Je te jure que
tu n'as rien à craindre.

J U L I E N .

Que je vais avoir de plaisir à me ven-
ger de Blaise !

B A S T I E N .

Tu sçais combien il est crédule , sim-
ple , timide ! ...

J U L I E N .

N'importe ; il me trahit , & je puis
tout soupçonner : puisqu'il a bien l'indi-
gnité de me ravir ma maitresse , je le crois
aussi capable de me nier mon dépôt ; mais
j'y sçaurai mettre ordre.

B A S T I E N .

Calme ta colere , & n'oublie point l'u-
nique prix que j'ai mis à mes soins ; aide-
moi , mon cher Julien , à lire dans le
cœur de Justine ; songe que tu me l'as pro-
mise , que je l'adore , que Simone me la
refuse.

J U L I E N .

Sois tranquille.

B A S T I E N .

Je l'ai avertie , &.... Tiens.... Justement
c'est elle qui s'approche. (*On apperçoit*

COMÉDIE LYRIQUE. 39

Justine.) Regarde , elle n'a grandi que
pour embellir.

JULIEN.

Paix , laisse-moi faire , cache-toi derriere
ces arbres , & ne reparais qu'à propos.

[*Bastien se cache derriere un arbre.*]

S C E N E I I.

JUSTINE , JULIEN , BASTIEN
caché.

JUSTINE , *à part.*

BASTIEN m'a dit que le Sorcier était ar-
rivé : j'ai tant d'envie de le consulter que
je suis accourue bien vite.

JULIEN , *à part.*

Il n'a vraiment pas tort ; ... Elle est drô-
lette. [*Haut.*] Bon jour , ma belle Enfant.

JUSTINE , *apperçoit le Sorcier , & a peur.*

Ah ! Ciel ! .. Que vois-je ? .. Monsieur ,
ne m'approchez pas.

JULIEN , *riant.*

Comment ! Je vous fais peur ?

C i t

JUSTINE, *en se reculant.*

Non ; mais je tremble.... que ma Marreine....

JULIEN.

Et la, rassurez-vous, je ne suis ici que pour vous rendre service.

JUSTINE, *reculant toujours.*

Oh ! Je n'en ai pas besoin.

JULIEN.

Vous me trompez ; je lis dans vos petits yeux que vous êtes curieuse.

JUSTINE.

Vraiment, oui.... C'est donc vous qui êtes un Sorcier ?

JULIEN.

Justement. Allons, donnez-moi la main. Voyons, que voulez-vous sçavoir ?

JUSTINE.

Oh ! dame, tenez, ce sont des choses bien difficiles.

JULIEN.

N'importe ; expliquez - vous, je me suis toujours intéressé au sort des jeunes filles.

JUSTINE.

Dites-moi d'abord s'il est bien vrai que

COMÉDIE LYRIQUE. 41

mon frere Julien ne reviendra plus.

JULIEN.

Gardez-vous de le croire ; il reviendra ,
& bien plutôt que l'on ne pense.

JUSTINE *saute.*

Ah ! que je suis contente !

JULIEN.

Vous l'aimez donc beaucoup ?

JUSTINE.

Comment ne l'aimerais-je pas ? Il ne
m'a jamais fait que du bien & des ca-
resses. Dès qu'il sera revenu , je quitte-
rai cette méchante Simone qui gronde
toujours... Et puis... Peut-être bien mon
frere.....

JULIEN.

Achevez.

JUSTINE, *en jouant avec son tablier.*

Me mariera-t-il.

JULIEN.

Vous voudriez être mariée ? & avec qui ?

JUSTINE.

Voilà ce qui m'embarrasse. Ils me di-
sent tous ici que je suis amoureuse de Bas-
tien. Je n'en sçais rien. Seriez-vous assez
habile pour m'apprendre ce qui en est.

42. LE SORCIER,

JULIEN.

Rien n'est plus aisé.

JUSTINE.

C'est un garçon qui m'a fait bien de la
peine.... Et bien du plaisir.

CHANSON. n°. 2,

Sur les gazons,
Loin des garçons,
Quand les fillettes du village
Parlaient d'amour, de mariage,
J'écoutais sans comprendre rien.
Dès que j'ai vû Bastien,
J'ai pris plaisir à leur langage.
Je ne sçais si c'est mal ou bien;
Mais je n'ai pas le courage
D'en vouloir à Bastien.

Quand d'un bouquet
Frais & bien fait
Quelque garçon m'offre l'hommage,
Je le prends sans en faire usage;
Mais une simple fleur, un rien
Qui me vient de Bastien,
Me plaît mille fois davantage.
Je ne sçais, &c.

Pour bien danser,
Sans me lasser,

COMÉDIE LYRIQUE. 43.

On me connaît dans le village.
Mais quand c'est Bastien qui m'engage,
Je perds la force, le maintien.

[*Bastien sort de derrière l'arbre, & écoute.*]

Je suis lasse d'un rien,
Puis le feu me monte au visage.
Je ne sçais, &c.

BASTIEN *accourt, & lui prend la main.*

Non ; ne m'en veuillez jamais, ma chère
Justine. J'obtiens enfin l'aveu que j'attendais.

JUSTINE, *naïvement.*

Comment ! Vous étiez là ?

BASTIEN.

Oui ; j'ai tout entendu. En êtes-vous
fâchée ?

JUSTINE.

[*Avec ingénuité.*] Non, puisque ça vous
fait plaisir.... [*Finement, en faisant une
petite menace à Julien.*] Mais vous êtes
un méchant, Monsieur le Sorcier.

JULIEN, *en s'ouïant.*

Ah ! Vous ne m'en voudrez pas long-
temps ; allez, le meilleur secret de mon
art, c'est d'accorder les amoureux avec
leurs maitresses.... Ah ! ça, la paix, en
attendant que Julien vous vienne unir.

44 L E S O R C I E R ,

J U S T I N E .

Qu'il se dépêche donc.

B A S T I E N .

Chut, j'entends nos gens qui arrivent...
(*A Julien à part.*) Je t'ai instruit.

J U L I E N .

(*A Bastien.*) Ne crains rien.... (*Il aperçoit les Paysans.*) Que vois-je ?
Agate!... Blaise!... Ah! leur vûe me rend
ma colere.

B A S T I E N , à Julien :

Contiens-toi.

J U L I E N , se contraignant.

Oui.... Je le dois.... Mais qu'il m'en
côte!

S C E N E I I I .

A G A T E , S I M O N E , J U L I E N ,
B A S T I E N , J U S T I N E , B L A I S E ,
T R O U P E D E P A Y S A N S E T D E
P A Y S A N N E S .

C H Œ U R .

J E venons en diligence ,
J'accourons tous vous prier ,

COMÉDIE LYRIQUE. 45

Comme Sorcier ,
De nous bailler audience.

JULIEN , *d'un air imposant.*

Parlez , parlez ;
Vos desirs seront comblés :
J'en atteste ma puissance.

BLAISE , *en tournant son chapeau.*

Si j'osons nous présenter....

AGATE , *d'un air timide.*
Daignez d'abord m'écouter.

SIMONE.

Patience , patience ;
C'est moi...

BLAISE.

C'est moi...

AGATE.

C'est moi...

T O U S.

C'est moi qu'il faut contenter.

JULIEN , *à Bastien.*

Agate , Agate est charmante ;
Elle m'enchanté.

BASTIEN , *à Julien.*

Tu vas te trahir.

JULIEN , *à Bastien.*

Je sçais me contenir.

CHŒUR , *qui reprend.*

Je venons en diligence , &c.

46 L E S O R C I E R ,
S I M O N E .

Il est bon de vous instruire....

B L A I S E .

D'abord je venons vous dire....

E N S E M B L E .

J U L I E N .

C H Œ U R .

Parlez , parlez ;	
J'en atteste ma puissance ,	Pour apprendre notre chance ,
Vos desirs seront comblés.	Je nous sommes assemblés.

B L A I S E .

Je venons donc vous instruire....

J U L I E N , *d'un air capable.*

M'instruire!... Voilà du nouveau , par exemple ! Vous venez m'instruire !

B L A I S E .

Et vraiment oui.

J U L I E N .

Et de quoi , s'il vous plaît ? Qu'il s'est fait hier un vol dans le village ; qu'il s'y prépare une nôce aujourd'hui ; que l'on reverra bien-tôt quelqu'un que l'on n'attend guères ; que Maître Blaise épouse peut-être malgré elle une fille....

S I M O N E , *l'interrompant.*

Doucement , doucement ; je ne vous demandons pas les secrets des familles.

JULIEN.

Et vous-même , qui parlez , venez-vous m'apprendre que vous vous nommez Dame Simone , veuve depuis trois ans , mere de la petite Agate , & amoureuse , malgré votre âge , du jeune....

SIMONE , *vivement.*

V'là qui est fini , Monsieur le Sorcier , v'là qui est fini ; je ne doutons plus de votre science.

JULIEN.

Je le crois ; mais vous n'y êtes pas. Je vous ferai voir bien pis dans la fuite. Je vous apprendrai de quoi je suis capable.

ARLETTE.

Dans la magie ,
A mon pouvoir rien n'est égal :
Rien ne résiste à mon génie.
Je ne fais qu'un signal :
Et l'Empire infernal
Devant moi s'humilie.

Voulez-vous voir voler des Diables ,
Des Huissiers , des Greffiers ,
Des Procureurs , des Créanciers ,
Et tous ces monstres effroyables
Qui de l'Enfer sont cazaniers ?...
A ma voix soumis & traitables ,
Ils obéiront les premiers.

Dans la magie , &c.

Je fais aussi choses gentilles
 Dans un magique miroir ;
 Aux maris j'y fais voir
 Tout le secret de leurs familles.
 J'apprends l'art aux amans
 D'attraper les mamans ;
 Je sçais les fredaines des filles.

Dans la magie , &c.

SIMONE.

Eh ! je ne vous demandons pas des choses si difficiles & si secrètes : tant seulement , comme vous sçavez le passé & l'avenir....

JULIEN.

Oui , je sçais aussi-bien l'un que l'autre.

SIMONE.

Je venons vous consulter ; & il faut que vous m'écoutiez la première , parce que je suis l'aînée & la plus considérable. Partant , retirez-vous à la maison , vous autres ; je voulons quelque chose de particulier.

JULIEN.

Vous avez raison. [*Apart.*] Tout réussit. [*Haut.*] Allez , mes enfans ; je ne suis pas ici pour un jour : nous aurons le temps de nous revoir.

SIMONE.

COMÉDIE LYRIQUE. 49

SIMONE, à *Blaise*.

Ne manquez pas de rassembler notre monde, & que tout soit prêt quand je retournerons.

BLAISE, à *Simone*.

Ça vaut fait. [*A part.*] Oh ! je reviendrons ; j'ons itou la fantaisie de causer avec le Sorcier.

[*Ils sortent tous.*]

SIMONE, à *part*.

La peste ! Il faut tâcher de mettre ce gaillard-là dans nos intérêts. [*Haut.*] Accoutez ici, Justine.

JUSTINE, *revient*.

Que vous plaît-il, ma Marreine ?

SIMONE.

V'là Monsieur qui est fatigué : allez-vous-en dans le petit buffet, là, à main gauche, en entrant : vous trouverez une bonne bouteille d'un certain vin que je sçais bien ; il faut l'apporter avec deux gobelets ; & ne vous trompez pas, entendez-vous ? [*A Julien.*] Vous ne serez pas fâché de boire un coup ; pas vrai ?

JULIEN.

Mais, non ; ça ne gâtera rien. [*A part.*]
Je vais un peu m'éclaircir.

D

SCENE IV.

SIMONE, JULIEN, *ensuite*
JUSTINE.

SIMONE.

ASSEYONS-NOUS sous ce berceau ; je
causerons plus à notre aise.

JULIEN.

Comme il vous plaira.

[*Ils s'assoient.*]

SIMONE, *d'un ton confiant.*

Ah ! ça , Monsieur le Sorcier , je voyons
ben qu'il faut vous parler vrai.

JULIEN.

Oui , ça s'ra le plus court.

SIMONE.

Vous êtes un habile homme, nous avons
retretous en vous de la confiance , & si
vous vouliais , il ne tiendrait qu'à vous
de nous rendre sarvice.

JULIEN.

Moi , je ne demande pas mieux. De
quoi s'agit-il ?

JUSTINE, *revient avec une bouteille.*

Est-ce cela , ma Marreine ?

SIMONE.

Allons , v'là qu'est bon ; mettez-ça là ,
& allez-vous-en.

COMÉDIE LYRIQUE. 51

JUSTINE , à part , en s'en allant.
Qu'elle est méchante !

SIMONE *verse à boire.*

Buvons un coup... Oh ! qu'on est à plaindre , mon cher Monsieur , d'avoir une famille !... Et la , remplissez votre verre ; ça ne vous fera pas de mal , il est naturel. V'là notre fille Agate , je l'aimons bien ; c'est tout simple , elle est notre enfant ; mais si vous sçaviez queu tintoin ça me donne ; je li baillons pour mari un homme d'or , un homme tout franc , tout rond , le Compere Blaise.

JULIEN , d'un ton d'incrédulité.

Et Agate consent à l'épouser ?

SIMONE.

Tredame ! faut ben qu'elle y consente.

JULIEN , à part.

O l'ingrate !

SIMONE.

Elle a fait quelques difficultés ; mais je l'ins sans peine déterminée à l'obéissance.

JULIEN , à part.

J'enrage !

SIMONE.

Blaise est un garçon sage , riche ; il ne me demande rien ; c'est le plus intéressant.

D ij

52 LE SORCIER,

JULIEN, *d'un air contraint.*

Sans doute.... Mais Agate n'avait-elle pas été promise à un autre?

À DE NOUS ! SIMONE.

Où ; c'est vrai ; à un certain Julien , un mauvais sujet qui l'a plantée-là ; il est parti , peut-être ben mort ; je n'en sçavons rien ; je le souhaitons seulement.... À votre santé.... Vous ne buvez pas ?

NE PAS BOIRE ? JULIEN.

Si fait, si fait.

SIMONE.

En tout cas , qu'il soit mort ou non , il ne reviendra plus. Tenez , ne me parlez pas de ces courours de pays , ça ne devient jamais rien de bon.

JULIEN.

Doucement ; mon Art m'apprend que Julien va revenir.

SIMONE.

Vous avez là un Art qui ne sçait que des choses tristes.

JULIEN.

Oh ! il en sçait aussi d'assez drôles. Tenez , par exemple , il m'apprend que le jeune Balthien vous tient terriblement au cœur.

G

COMÉDIE LYRIQUE. 55

SIMONE.

Paix donc, Monsieur le Sorcier, paix
donc ; n'faut pas dire ça : je n'en suis pas
amoureuse ; je conviens que c'est un gar-
çon que je voyons de bon œil ; & qui me
revient assez ; mais pourquoi ? C'est qu'il
est jeune, bien tourné, bien poli, & puis
c'est tout. Si j'ons envie de l'épouser, c'est
seulement pour l'empêcher d'écouter la
petite Justine, la sœur de ce Julien, qui
ne vaut pas mieux que lui.

JULIEN, *à part.*

Si je n'étais prudent !

SIMONE.

Et puis, une jeune veuve ne peut pas
tout faire ; drès que queuqu'un l'aide, ça
fait parler. Les bavards, les médifans
sont si communs, qu'il faut prendre son
parti, malgré qu'on en ait.

D U O U

SIMONE.

Mais buvons donc ensemble,

Trinquons gaiement.

Le plaisir suivra le moment

Qui nous rassemble.

Buvons ensemble,

Trinquons gaiement.

D u u

54 L E S O R C I E R ,
JULIEN. SIMONE.

Oh ! sûrement ,
Le plaisir suivra le moment
Qui nous rassemble.

Buvons ensemble ,
Trinquons gaiement.

Je le crois bien.
(*A part.*)
Ah ! que je grille ! ...
Je le crois bien.

Il est très-bon.

Vous avez raison.
(*A part.*)
J'enrage !

Buvons , buvons ,
Point de façons.

J U L I E N .

Vous avez fort bien arrangé tout cela ;
mais mon Art : ...

S I M O N E .

Eh ! laissez là votre Art ; tenez , me
voulez-vous rendre service ? Voilà un petit
magot que je vous baille. [*Elle lui remet
une petite bourse.*]

Entre nous , ce Julien ,
Qui courtoisait ma fille ,
N'est qu'un vaurien.

Si je prends Bastien ,
C'est qu'il est bon drille.

Mais buvez donc ,
Point de façon ;
Le vin est bon.

Agate , en fille sage ,
A suivi ma leçon.

Blaïse est joli garçon ;
Ils feront bon ménage.

Mais buvez donc.

COMÉDIE LYRIQUE. 55

JULIEN *prend sa bourse.*

Ce n'est pas l'intérêt. [*A part.*] La peste ! qu'il est nourri ! faut toujours prendre. [*Haut.*] Tout franc , vous me gagnez le cœur. [*Ils se levent.*] Ça, voyons, que voulez-vous ?

SIMONE.

Ils allent sûrement venir vous consulter : il faut d'abord dire à ma Fille que v'là qui est fini : Julien ne reviendra plus.

JULIEN.

Oh ! laissez faire ; je lui ménage une bonne surprise.

SIMONÈ.

Il faut itou persuader à Blaise qu'il ne peut mieux faire que de se marier.

JULIEN.

Ce serait bien aussi mon dessein de lui donner une femme.

SIMONE.

Pour quant à ce qui est de Bastien , je me charge de cette affaire.... Mais, chut , j'apperçois quelqu'un ; c'est ma Fille, suivez-moi , j'allons vous expliquer ça plus au long.

D i r

JULIEN *aperçoit Agate.*

(*D'un ton ému.*) (*Haut.*)

[*A part.*] Agate!.. Je vous suis. [*A part.*]
Tâchons de nous délivrer bien vite de
cette bavarde.

[*Ils sortent d'un côté , Agate entre
de l'autre.*]

SCENE V.

AGATE, *seule.*

MA mere n'est point ici..... Tant
mieux ; je pourrai du moins m'y plain-
dre. Suis-je assez malheureuse ? Je n'ai
plus d'espérance. Ce vilain Blaise , que
je ne puis souffrir , est enfermé avec le
Notaire. Dès que ma mere sera de re-
tour , ils vont achever mon contrat de
mariage.... Encore si je pouvais , com-
me Justine , rencontrer le Sorcier , le con-
sulter sur Julien : mais bon ! Julien ne
pense plus à moi ; voilà qui est fini , il
faudra que je sois à Blaise. Est-il possible
que Julien m'abandonne ?

COMÉDIE LYRIQUE. 57

A R I E T T E.

Revien , revien ,
Ma voix t'appelle :
Viens t'opposer à ce lien.
Ton Agate est toujours fidelle ,
Ecoute sa voix qui t'appelle.
Revien , revien ,
Mon cher Julien.

Chacun ici me désespere :
Tour à tour Blaise & le Notaire
De ma mere irritent l'humeur.
Dois-je , hélas ! par ma signature ,
Moi-même approuver mon malheur ?
Julien , pour te donner mon cœur ,
Il n'a pas fallu d'écriture.

Revien , revien , &c.

S C E N E V I.

JULIEN , AGATE

JULIEN , *à part.*

ELLLE est seule.

A G A T E.

Ah ! vous voilà , Monsieur ?

JULIEN , *ému.*

Oui : ... c'est moi. [*A part.*] Que je me

58. **LE SORCIER,**
sens ému ! Que j'ai de peine à me contraindre !

A G A T E.

Attendez , que je regarde si personne ne nous écoute ; ce que j'ai à vous dire est si important !

[*Elle va regarder si personne ne s'approche.*]

JULIEN , *pendant qu'Agate regarde au fond du Théâtre , dit à part.*

Je la retrouve encore plus aimable. (*Haut.*) Un garçon du village , qui se nomme Bastien , m'a déjà prévenu que vous aviez à me consulter. Approchez-vous.

A G A T E , *à part.*

Je ne sçais d'où vient que le cœur me palpite : je veux parler , & je me sens si troublée ! ...

J U L I E N.

(*A part.*) Prenons courage. (*Haut.*) Vous vous nommez Agate , fille de la Dame Simone ?

A G A T E , *émue.*

Cela est vrai.

JULIEN , *touché.*

Agate ! ...

A G A T E.

Eh bien ?

COMÉDIE LYRIQUE. 59

JULIEN.

Regardez-moi.

AGATE, *tremblante.*

Comment ?

JULIEN, *montrant son front , & d'un ton très-ferme.*

Regardez-moi là , vous dis-je.

D U O.

JULIEN.

Que vois-je ? Quelle perfidie !
Osez-vous n'en pas rougir ?

AGATE.

Vous me faites frémir.

JULIEN.

(*A part.* Qu'elle est jolie !
J'ai peine à contenir
Et ma colere & mon plaisir.
(*Haut.*) Quelle perfidie !
Osez-vous n'en pas rougir ?

AGATE.

Ecoutez-moi , je vous prie.

JULIEN.

C'est demain qu'on vous marie :
Pouvez-vous y consentir ?

AGATE.

Non , j'aimerais mieux mourir.

LE SORCIER,

JULIEN.

Agate, Agate !
Perfide, ingrate !
Vous vous troublez :
Tremblez, tremblez.

AGATE.

Non, non, Agate.
N'est point ingrate.
Vous me troublez,
Vous m'accablez.

JULIEN.

Quoi ! Julien, toujours fidele,
En vain vous rappelle
Des sermens faits tant de fois !
C'est lui qui vous les rappelle :
Vous n'entendez pas sa voix !

[*Julien continue avec chaleur.*]

C'est Blaise que vous aimez..... Que vous prenez pour époux.... Blaise, l'intime ami de Julien, trahit sa confiance, il lui enleve ce qu'il aimait le plus au monde ; & vous y consentez ! Mais ne l'espérez , ni l'un ni l'autre ; non , je vous prédis mille traverses , & quand Julien devrait revenir lui-même....

AGATE, *vivement.*

Que dites-vous?... Julien.... Je le reverrais?... Ah ! vous m'annoncez mon bonheur.

JULIEN, *étonné.*

Comment ?

AGATE.

Si vous sçavez tout, pouvez-vous igno-

COMÉDIE LYRIQUE. 61

rer que je déteste Blaise, que c'est ma
mere qui, depuis six mois, me tourmente
pour ce mariage.

JULIEN, *à part.*

Qu'entends-je ?

AGATE.

Et tout cela sous prétexte qu'en m'é-
pousant, il consent à terminer un grand
Procès que j'aimerais cent fois mieux
perdre.

JULIEN, *à part.*

Je renais.

AGATE.

J'ai résisté jusqu'à ce moment. C'est en
vain que l'on me repete que Julien ne
reviendra plus.

AIR.

Julien sans cesse

Eur ma tendresse.

Pendant le jour, mes yeux

Ne cherchent que les lieux

Où, réunis tous deux,

Il me disait, d'un ton si tendre :

Chere Agate, unissons nos vœux.

Je crois encor, je crois l'entendre.

L'absence sur moi ne peut rien ;

Quand je pleure ou quand je soupire,

Il suffit de nommer Julien,

On me voit aussi-tôt sourire.

Julien sans cesse, &c.

62 L E S O R C I E R ,

J U L I E N .

Que dites-vous , 'Agate?... Ah ! gardez-vous de soupçonner Julien d'infidélité. Il vous aime ; il va revenir.

A G A T E , *très-vivement.*

Ah ! Ciel ! Monsieur , je suis votre servante.

[*Elle veut forcer , Julien l'arrête.*]

J U L I E N .

Où courez-vous ?

A G A T E , *d'un ton vif & gai.*

Rassembler sa sœur , ma mere , ses amis , tout le village ; leur annoncer cette nouvelle charmante.

J U L I E N .

Arrêtez.

A G A T E , *revient d'un air tendre & embarrassé.*

Mais aussi , ne me trompez-vous pas ?.. Cela serait trop méchant..... Tenez , voilà tout l'argent que je possède.... Si Julien ne m'aime plus , dites-le moi plutôt.

[*Elle lui présente quelques pièces.*]

J U L I E N lui repousse la main , qu'elle remet
dans sa poche.

Conservez votre argent.... Ne craignez rien , vous dis-je. (*Il lui prend la main avec émotion.*) Julien ne vous a jamais tant aimée.... Vous le reverrez dès ce soir.

SCENE VII.

AGATE, BLAISE, JULIEN.

BLAISE *arrive, & sépare Julien d'avec Agate, dont il tenoit la main.*

EH ! bellement , Monsieur le Sorcier : parlez d'un peu moins près à notre Ménagere.

JULIEN *surpris.*

(*A part.*) Maudit soit l'importun ! (*Haut, d'un air embarrassé.*) C'est que sur cette belle main je considérais certain signe.

BLAISE.

Eh ! bien , une autre fois vous aurez tout le temps de le considérer en notre présence. Et vous , Mademoiselle , près qui , de d'puis ce matin , je ne faisons autre métier que de courir ; allez vite rejoindre votre mere , qui vous attend.

JULIEN , *se composant.*

Monsieur Blaise a raison ; rentrez , puisqu'on vous appelle. [*Agate s'éloigne.*] Ne dites mot. [*Julien la suit , laisse Blaise seul sur le devant du Théâtre, & dit à part à Agate.*] Soyez tranquille ; & revenez au plus vite.

[*Agate sort.*]

BLAISE, *à part , pendant que Julien conduit des yeux Agate.*

Je sommes seuls. Dame Simone vient de me dire que ce Sorcier était un homme en qui je pouvions avoir toute confiance : si je le tâtions un tantinet à l'occasion de notre mariage ?

JULIEN, *à part , de l'autre côté du Théâtre.*

Mon Rival se vient livrer de lui-même. Ne risquons pas son désaveu ; je suis sûr du cœur d'Agate. Tâchons en ce moment d'intimider Blaise , & de lui reprendre ma cassette. [*Haut ; il s'approche de Blaise & lui frappe sur l'épaule.*] Eh ! bien , quoi ? Qu'est-ce, notre ami ? Vous paroissez tout triste.

BLAISE.

C'est que je suis fâché.

JULIEN, *riant.*

Comment ! un jour de nôce , la veille d'un mariage !

BLAISE.

Vraiment... oui ; c'est justement ça qui fait que j'avons peur.

JULIEN, *riant.*

Vous avez peur ? Et de quoi donc ?

BLAISE.

Les femmes sont si changeantes !...

Agate

COMÉDIE LYRIQUE. 65

Agate pourrait bien itou l'être, & ça fait
que je craignons. —

JULIEN.

Ah ! j'entends... vous êtes jaloux.

BLAISE.

Ça s'peut ben : jaloux, comme vous voudrais : je n'en sçavons rien ; mais, tenez :

ARIETTE.

Quand j'voyons près d'ma petite
Batifoler qu'enque amant ,
Tout d'un coup mon sang s'agite ,
Il roule , il se précipite ,
Et je pards le mouvement.
Ça m'prend comme une migraine ,
Ça me tiant entre les yeux. . . .
Du milieu de ma poitrine ,
Je sentons monter des feux.
Ils me brûlont le visage ,
Et dans mon cœur aussi-tôt ,
J'entends tôt , tôt , tôt , tôt , tôt ;
Je me désole , j'enrage ,
Et je n'ose dire un mot.

JULIEN.

Comment diable ! c'est de la jalousie
& de la plus terrible ; je vous plains.

BASTIEN.

C'est plus fort que moi , & quand je venons à penser qu'après le mariage , il pourrait y avoir de certaines suites. . . Ça me baille des serremens de cœur.

E

66 L E S O R C I E R ,

JULIEN, *en le considérant & en riant.*

Mais écoutez ; je connais des maris qui ne devraient jamais avoir des soupçons sur cet article.

B L A I S E.

Eh ! bien , j'en avons nous ; c'est notre guignon. Et comme vous sçavez l'avenir , je venons vous prier , en payant , de nous dire un peu. . . .

J U L I E N.

Si votre femme vous sera fidelle ?

B L A I S E.

Justement.

J U L I E N , *d'un ton ferme.*

Mais entre-nous soit dit , Maître Blaise , méritez-vous bien qu'on vous le soit ? & vous-même. . . .

B L A I S E.

Qu'est-ce à dire ?

J U L I E N , *à demi-voix.*

Oui , l'êtes-vous au fond du cœur à de certains engagements ?

B L A I S E , *étonné.*

(*A part.*) Ne disons mot. (*Haut.*) Je n'ons jamais manqué à parsonne , Monsieur le Sorcier ; je sommes connus , je n'avons rien à craindre.

J U L I E N.

(*A part.*) Ah ! le fourbe ! (*Haut.*) C'est

COMÉDIE LYRIQUE. 67

ce que mes conjurations me vont bientôt apprendre. Vous allez entendre votre destinée.

BLAISE.

Eh ! bien , conjurations , soit : qu'à ça ne tienne , vous n'avais qu'à conjurer.

JULIEN , *d'un ton très-ferme.*

Vous le voulez ?...

BLAISE.

Oui , j'allons faire un tour à la maison ; je reviendrons quand tout s'ra fait.

[*Il veut s'en aller.*]

JULIEN , *le retient.*

Doucement , cela ne s'arrange pas ainsi ; j'ai besoin de votre présence.

BLAISE , *voulant s'en aller.*

Oh ! il faudra que vous vous en passiez. Je ne sommes pas de loisir , j'ons affaire ailleurs.

JULIEN.

(*A part.*) Courage ; il s'intimide. (*Haut.*) J'en suis fâché ; [*D'un ton malin.*] mais vous resterez. Dans l'instant vous en ferez quitte. Il ne s'agit que d'avoir tous les deux une petite conversation avec le Diable.

BLAISE , *intimidé.*

Avec le Diable !... Oh ! voilà qui est fini , Monsieur ; je ne suis plus curieux.

E ij

68 L E S O R C I E R ,

JULIEN, *malignement.*

Tant pis ; car il n'est plus temps de reculer : (*Ferme.*) vous l'avez voulu.

BLAISE, *tremblant.*

(*A part.*) Que devenir ? ... Quoi ! sérieusement.... ce sera le Diable , Monsieur ? ...

JULIEN.

Très-sérieusement. Sçavez - vous que c'est un grand avantage que je vous procure : vous aurez l'honneur de le voir , de lui parler.

BLAISE, *vivement.*

Oh ! que non ; je me boucherai plutôt les yeux avec mes deux poings.

JULIEN.

Ce sera le plus sage.... Allons, (*Il le prend par la main.*) donnez-moi la main... (*Il le conduit au milieu du Théâtre.*) Bon... Placez-vous au milieu de ce cercle.

[*Il décrit avec sa baguette un cercle sur le Théâtre , & place Blaise au milieu.*]

BLAISE, *à part , en se plaçant dans le cercle.*

Pauvre Blaise !

JULIEN.

Sur-tout, gardez-vous bien d'en sortir.

BLAISE, *naïvement.*

Oh ! je vous le promets.

COMÉDIE LYRIQUE. 62

JULIEN, *à part, en riant.*

Il tremble.

BLAISE.

Maudite curiosité!

JULIEN, *d'un ton ferme.*

Silence.... je vais commencer.

R É C I T A T I F.

Noirs habitans de la nuit éternelle,
Farfadets, Lutins & Démon, s,
Qui veillez sur les Espions,
Les Nouvellistes, les fripons,
Reconnoissez ma voix qui vous appelle.
Protégez un futur époux
Qu'un esprit diabolique anime;
Il est soupçonneux & jaloux:
De l'avenir découvrons-lui l'abîme.

A I R.

Quel transport me saisit soudain!...

BLAISE.

Tout mon corps trem-
ble.

[*Ici Blaise met ses mains
devant ses yeux.*]

L'Enfer s'assemble.

La terre tremble,
L'enfer s'assemble,

Et j'entends un bruit sou-
terrain.

[*Julien imite un chœur de Démon. s.*]

Nous quittons les retraites sombres;
Nous accourons du sein des ombres.

[*Il reprend sa voix.*]

Vous paraissez...

BLAISE *tremblant, & se bouchant les yeux.*

Ma frayeur est extrême.

LE SORCIER,

JULIEN, *d'un ton ferme.*

Paix.

BLAISE.

Ma peur est extrême.

JULIEN.

C'est le grand Diable lui-même ;

Écoutez , Blaise , & frémissez.

[*Il imite la voix du Diable.*]

R É C I T A T I F.

Si tu veux d'une épouse rendre

Fixer seul l'amoureux desir ,

O Blaise , pour y parvenir ,

A Julien commence par rendre

La cassette & l'argent que tu lui veux ravir.

Tu dois m'entendre.

BLAISE.

A I R.

(*A part.*) Le Diable vient de me trahir.(*Haut.*) De tout mon cœur, dans l'instant même.JULIEN, *avec sa voix naturelle.*

Respectez son ordre suprême.

BLAISE.

Dans le moment,

JULIEN,

BLAISE.

Il y consent,

Ah ! quel tourment !

JULIEN, *s'essuie le visage comme s'il avait eu
bien de la peine.*Voilà qui est fini ; vous n'avez plus rien
à craindre.

COMÉDIE LYRIQUE. 71

BLAISE, *ouvre les yeux.*

Ouf! ah! que j'ai souffert! Le Diable est donc parti?

JULIEN.

Oui, comme il est venu. Ah! ça, vous avez entendu ses volontés?

BLAISE.

Que trop.

JULIEN.

Vous voyez à quel prix il a mis votre bonheur. Que Diable aussi! vous ne nous disiez mot de cette cassette.

BLAISE, *en confidence.*

La peste! c'était un secret. Julien me la laissa en partant. Personne n'en savait rien, & comme ils disoient qu'il ne reviendrait plus...

JULIEN.

J'entends, vous regardiez ça comme un héritage. (*À part.*) Oh! le fripon! (*Haut.*) Il faut me la rapporter.

BLAISE.

Mais je l'ai bien entendu; c'est à Julien que je la dois remettre.

JULIEN.

Aussi, est-ce à lui que vous la donnerez. Voulez-vous l'aller trouver, ou que je l'appelle ici?

BLAISE, *incertain.*

Mais....

JULIEN.

Vous n'avez qu'à me dire : moi , cela m'est égal ; j'ai cinq ou six cents Diables à mes ordres.

BLAISE, *vivement.*

Eh ! non , j'aime mieux qu'il vienne.

JULIEN.

Allez donc la chercher bien vite , & revenez ici.

BLAISE.

J'y vais dans le moment. [*Il va & revient.*] Au moins , Monsieur le Sorcier , bouche close.

JULIEN, *en riant.*

Ne craignez rien ; je suis trop de vos amis.

SCENE VIII.

BASTIEN , JULIEN *.

BASTIEN *accourt.*

AH ! mon cher Julien , tout est désespéré.

* Cette Scène est très-vive , & les deux Acteurs doivent , pour ainsi dire , parler ensemble. Bastien est triste , & Julien fort gai.

COMÉDIE LYRIQUE. 73

JULIEN.

Je suis au comble de la joie.

BASTIEN.

On veut absolument contraindre Agate.

JULIEN.

Agate m'est toujours fidelle.

BASTIEN.

Simone & Blaise sont réunis.

JULIEN.

Simone & Blaise sont plus attrapés
qu'ils ne pensent.

BASTIEN.

Mais écoute....

JULIEN.

Mais, tais-toi....

S C E N E I X.

BASTIEN , JULIEN , JUSTINE.

JUSTINE *accourt.*

AH! Monsieur le Sorcier , voici bien
autre chose!

BASTIEN , *inquiet.*

Comment ?

JUSTINE.

Je suis perdue , si mon frere ne revient
pas bien vite.

74 L E S O R C I E R ,
BASTIEN.

Qu'est-ce ?

JULIEN.

Parlez.

JUSTINE, *vivement.*

Simone veut marier Agate ; elle veut aussi me marier avec un homme que je n'ai jamais vu ; & tout cela pour se conserver Bastien.

BASTIEN.

Est-il possible ? .. (*A Julien, à part.*) Ah ! mon cher ami.

JULIEN, *avec confiance.*

Soyez tranquilles l'un & l'autre.

JUSTINE.

Vous m'avez tant promis que Julien reviendrait !

S C E N E X. *

BASTIEN, AGATE, JULIEN,
JUSTINE.

AGATE *accourt , & se place entre Bastien
& Julien.*

J'ÉCHAPPE à ma mere , j'accours à vous.
Je suis désolée ; mon contrat est prêt , on

* Toute cette Scene doit être du débit le plus vif.

COMÉDIE LYRIQUE. 75

ne m'écoute plus, on veut que je signe.
Je ne sçais quel parti prendre ; vous m'a-
vez dit que je reverrais Julien.

JUSTINE.

Vous me l'avez juré.

JULIEN, *ému.*

Eh ! bien... Oui.... vous l'allez revoir.

AGATE ET JUSTINE, *avec transport.*

Ah ! Ciel !

[*Pendant ce temps , Julien se prépare à quitter
son travestissement.]*

JULIEN.

Mais ne ferez-vous point effrayées ?

AGATE.

A-t-on jamais peur de ce qu'on aime ?

JULIEN.

Le reconnoîtrez-vous ?

JUSTINE.

Son portrait est dans nòs deux cœurs.

JULIEN.

Comment l'allez-vous recevoir ?

JUSTINE, *vivement.*

Oh ! je lui sauterais au col.

AGATE.

Quoi qu'on en puisse dire , je l'embrasse-
rai mille fois.

J U L I E N .

[*A part.*] Quel plaisir !... [*Haut.*] C'en est fait. [*Il jette son bonnet , sa robe , & paraît tel qu'on l'a vu au premier Acte.*] Le moment est venu. Bastien , Justine , Agate , embrassez tous Julien.

Q U A T U O R .

J U S T I N E .

Ah ! mon frere !

A G A T E .

Mon cher amant !

J U L I E N .

Ah ! ma sœur !... ma chere maitresse !

J U S T I N E .

Ah ! quelle allégresse !

B A S T I E N .

Quel heureux moment !

A G A T E .

Quelle douce ivresse !

Je revois Julien.

J U S T I N E .

J'obtiendrai Bastien.

Quelle allégresse !...

Est-il bonheur égal au mien ?

J U L I E N & A G A T E .

Que le chagrin cesse.

COMÉDIE LYRIQUE.

77

BASTIEN & JUSTINE.

Que le plaisir naisse.

T O U S.

De nos cœurs suivons les loix ;
Embrassons-nous mille fois.

A G A T E.

Mon cher Julien !

J U S T I N E.

Mon frere !

J U L I E N , *les embrassant.*

Mes amis !

A G A T E.

Mais , dites-moi....

J U S T I N E.

Mais , contez-moi....

J U L I È N.

Ma sœur... ma femme ; car vous le ferez , bien-tôt , ma chere Agate ; je vous expliquerai tout. Ne songeons qu'au plaisir.



SCENE XI.

BASTIEN, AGATE, JULIEN,
JUSTINE, BLAISE.

BASTIEN *tient entre ses mains la cassette.*

[*A part.*] **V**'Là toujours la cassette.
Voyons un peu comment il s'y prendra
pour faire venir Julien. (*Il le voit & crie.*)
O Ciel ! c'est lui ; je suis perdu. [*Il jette
la cassette & veut s'en aller.*]

[*Justine ramasse la cassette , & la donne
dans la coulisse.*]

JULIEN *arrête Blaise.*

Et la , arrêtez. [*En riant.*] Ah ! ah !
Maître Blaise , vous héritez donc comme
ça des gens qui ne sont pas morts.

BLAISE , *interdit.*

Je ne sçavons pas....



SCENE XII. ET DERNIERE.

SIMONE, BASTIEN, AGATE,
JULIEN, JUSTINE, BLAISE.

SIMONE.

POURQUOI donc tous ces cris?.. Mais...
Me trompé-je? Julien!

BASTIEN.

Lui-même.

JULIEN, *en riant.*

Oui, ce mauvais fujet, ce vaurien,
qui....

SIMONE, *interdite.*

Accoutez, Maître Julien; je n'avons
pas dit....

JULIEN.

Doucement, j'ai tout entendu.

SIMONE.

Comment! vous étiez....

JULIEN, *gaiement.*

Le Sorcier; & convenez que ce n'est
pas mal l'être que d'arriver à propos pour
déranger vos méchans projets, retrouver

ma maitresse, mon argent! & faire mon bonheur & celui des autres.

SIMONE, *avec humeur.*

Je suis votre servante. Je n'entendons point de pareilles histoires. Ma parole est donnée, faut qu'elle se tienne; & commencez, s'il vous plaît, par me rendre la bourse.

JULIEN.

Oh! non; en conscience, j'en ne puis pas. Je la garde; c'est le présent de nûces. Croyez-moi, Dame Simone; traitons ceci de bonne amitié. Je commence par reprendre Agate. [*Il donne la main à Agate.*] Elle m'a été promise, nous nous aimons, & avec l'argent que je rapporte, & celui que j'ai confié à Monsieur Blaise, dont il voudra bien ne pas hériter, je lui promets une vie agréable. Je donne ma sœur Justine à Bastien. [*Bastien vient se placer entre Justine & Blaise.*] Mais consolez-vous, je vous garde un mari.

SIMONE.

A moi?

JULIEN.

Oui. N'avez-vous pas un Procès avec le Compere Blaise? il faut le terminer. Eh! bien, épousez-le; tout sera dit.

SIMONE.

COMÉDIE LYRIQUE. 81

SIMONE.

Vous badinez.

BLAISE.

Sans doute.

JULIEN.

Doucement , Maître Blaise : ce n'est qu'à cette condition que je serai discret dans le village.

AGATE , à demi-voix , à Simone.

Vous m'avez tant répété , ma mere ; que Monsieur Blaise était un bon garçon , tout rond , tout uni. . . un peu. . .

SIMONE , l'interrompt.

Taisez-vous , sotte. (*A part.*) Me voilà prise. (*Haut.*) Eh ! bien , Compere Blaise ?

BLAISE.

Eh ! bien , Dame Simone ?

SIMONE.

Ma foi , j'y consens.

BLAISE.

Tope , & moi itou.

(*Il passe à côté de Simone , & se place entre elle & Agate.*)

JULIEN.

C'est le bon parti. Soyons d'accord. Tenez , j'en ai assez vu pour n'être pas curieux d'en voir davantage. Vivons tous six ensemble : avec mon argent , j'achèterai une petite Terre , & là ,

F

LE SORCIER,

ARIETTE, n°. 3.

Dans le sein de la liberté,
 De l'amour & de l'innocence,
 Aux embarras de l'opulence
 Nous opposerons la gaieté.
 L'arbrisseau que j'aurai planté,
 Sous mes yeux prendra la croissance.
 Tout s'embellit par la propriété.
 Mon jardin n'a point d'étendue,
 Mais il est à moi :
 Chez moi, je suis Roi.

J'irai moi-même à la charrue,
 De mes bœufs presser les efforts;
 Le travail est l'ami du corps :
 C'est la paresse qui nous tue.
 Point de chagrins, point d'embarras,
 Bons amis, femme qui nous aime;
 Oui, c'est-là le bonheur suprême,
 Ou, ma foi, je n'en connais pas.

SIMONE.

T'as raison, mon garçon; viens, que je
 t'embrasse; vivons tretous de bonne intel-
 ligence.

JULIEN.

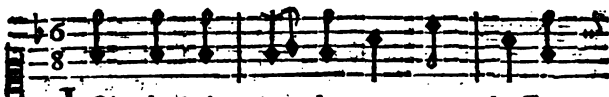
C'est ce que je demande; faisons les
 trois nêces, & ne songeons qu'à célébrer,
 & le Sorcier, & son heureux retour.



COMÉDIE LYRIQUE. 3,

VAUDEVILLE.

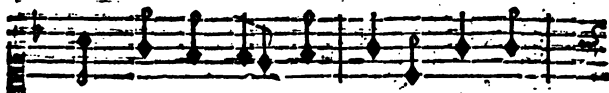
AGATE.



L'Oin de l'ob- jet de ma ten- dresse,



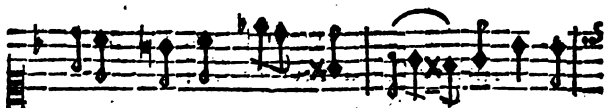
Mon cœur soupi-rait nuit & jour ; Les plai-



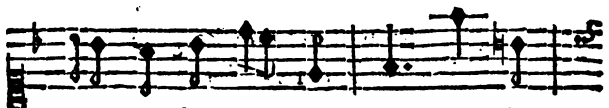
sirs , la vive al- lé- gresse, En cea



lieux fui-vent son re- tour : A nous

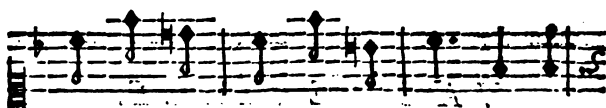


rendre heureux il s'em- pres- se ; Il pa-

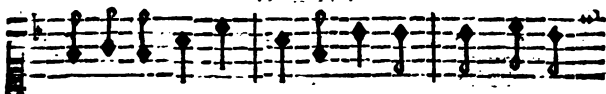


rait , & dans un ins- tant , Il fait

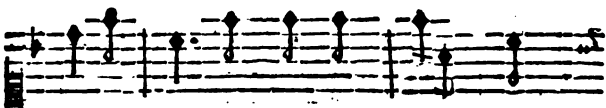
F ij



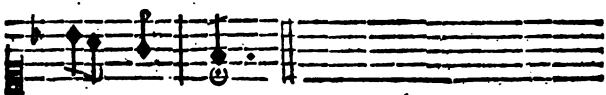
tant, tant, tant, tant, tant, tant, tant, Que, les



embar-ras, la trif-tesse, Il nous force à tout



oubli-er : C'est un for-cier, c'est



un for-cier.

BASTIEN.

Bergers qui, pour vaincre une Belle,
 Prodiguez les foin, les langueurs ;
 Loin de toucher votre cruelle,
 Craignez de nourrir ses rigueurs.
 Imitiez l'amant téméraire :
 Quand l'Amour lui marque l'instant,
 Il fait tant, tant, tant, tant,
 Que la plus farouche Bergère
 Finit bientôt par s'écrier :
 Il est Sorcier.

COMÉDIE LYRIQUE.

12

Quand une veuve a de l'espece,
Galants sont près d'elle assidus;
D'abord la vieille avec adresse
Defend son cœur & ses écus:
Mais qu'un vivant de bonne mise
Lui conte son tendre tourment,
Il fait tant, tant, tant, tant,
Que notre pauvre femme éprise
Finit par tout sacrifier;
C'est un Sorcier.

BLAISE.

A la ville, on dit qu'on s'ennuie,
Que tout est triste & languissant;
Mais pour mener joyeuse vie,
Parlez-moi d'un bon paysan.
Dans sa maison la gaieté brille;
Toujours dispos, toujours content,
Il fait tant, tant, tant, tant,
Qu'on voit sa petite famille
Tous les ans se multiplier;
C'est un Sorcier.

JUSTINE.

Plaignez le sort d'une fillette;
Dans les bois, aux champs, aux vergers,
Elle a beau chercher la pivoiote,
A fuir l'approche des Bergers:
Il faut que celui qui la guette,
La surprenne un soir en rentrant,
Il fait tant, tant, tant, tant,
Que jamais dans sa colerette
Son bouquet ne reste en entier;
C'est un Sorcier.

F iij

LE SORCIER,

JUEIEN.

Après avoir souffert des peines,
Mon bonheur surpasse mes vœux.
De l'hymen je ferre les chaînes,
Mes amis par moi sont heureux;
Mais je brigue un autre avantage.
Messieurs, en nous encourageant,
Frappez tant, tant, tant, tant,
Qu'assuré de votre suffrage,
Je puisse, à mon tour, m'écrier;
Je suis Sorcier.

CHŒUR.

Nous briguons un autre avantage.
Messieurs, en nous encourageant,
Frappez tant, tant, tant, tant,
Qu'assurés de votre suffrage,
Nous puissions tous nous écrier !
Vive notre Sorcier.

F. I. N.

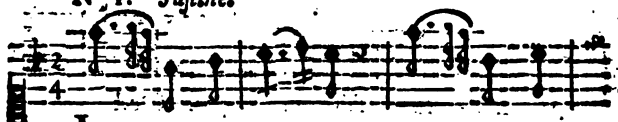
APPROBATION.

J'AI lû par Ordre de Monsieur le Lieutenant
Général de Police, *le Sorcier, Comédie Lyrique,*
& je crois qu'on peut en permettre l'impression.
A Paris, ce 12 Décembre 1763.

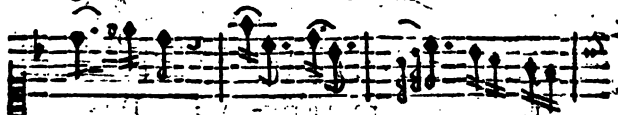
MARIN.

COMÉDIE LYRIQUE.

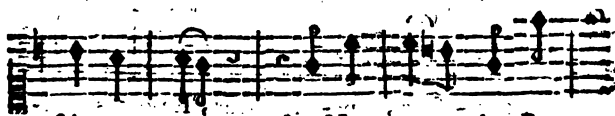
N^o 1. *Justine.*



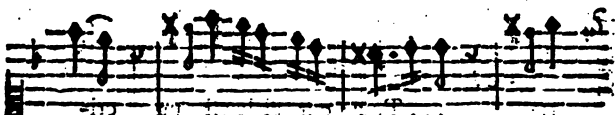
Jeu- ne fil- ler- te, Jeu- ne fil-



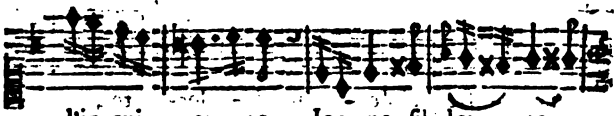
ler- te, Sans trem- bler n'o- se



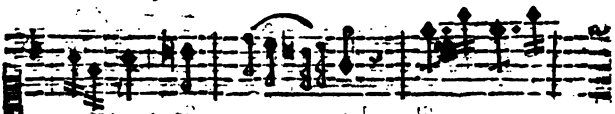
fai- re un pas ; Les Ma- mans , les Pa-



pas , Cha- cun la guet- te : Tout



l'in- qui- er- te. Jeu- ne fil- ler- te,



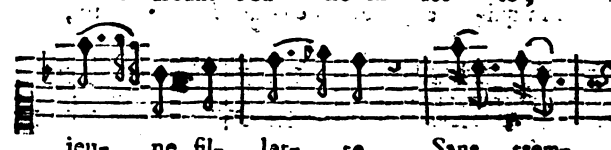
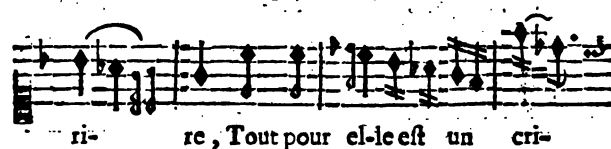
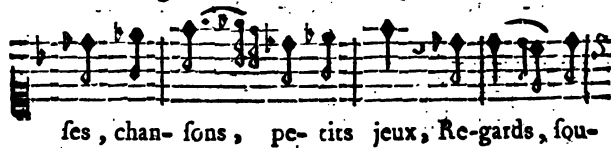
jeu- ne fil- ler- te, Sans trem-



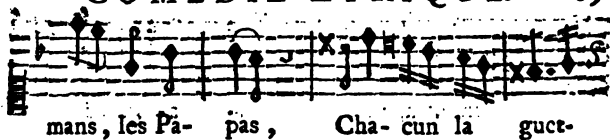
bler , sans trem- bler n'o- se

fai- re un

F iv



COMÉDIE LYRIQUE. 89

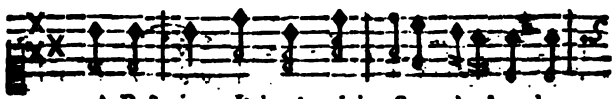




Parlaient d'amour, de mari- age. J'écou-

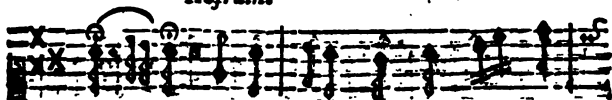


tais sans com- prendre rien : Dès que j'ai-

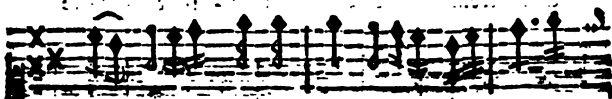


vé Bas- tien, j'ai pris plai- sir à leur lan-

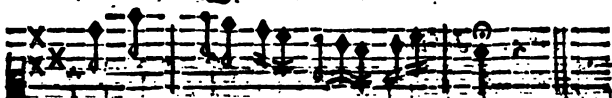
Refrain.



ga- ge. Je ne fçais si c'est mal ou



bien : Mais je n'ai pas le cou- ra-



ge D'en vou- loir à Bas- tien.

N° 3. Julien.

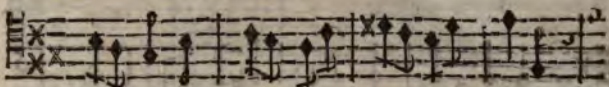


Dans le sein de la li- béré té.

COMÉDIE LYRIQUE. 94



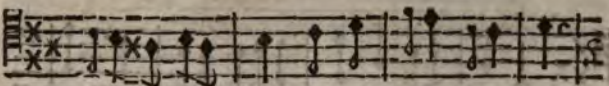
De l'a- mour & de l'in- no- cence ,



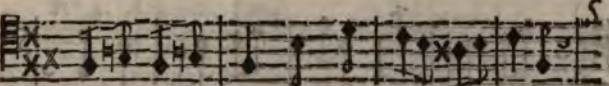
Aux embar- ras de l'o- pu- lence



Nous op- po- ferons la gaic- té ;



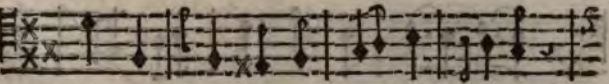
L'ar- brif- seau que j'au- rai plan- té ,



Sous mes yeux prendra sa croissan- ce .



Tout s'embel- lir par la pro- pri- é- té.



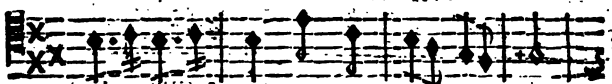
Mon jar- din a peu d'é ten- du- e ;



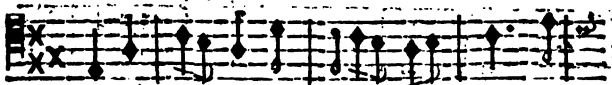
Mais il est à moi : Chez moi, je suis roi.



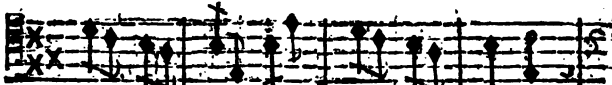
J'i-rai moi même à la char-ru-e,



De mes bœufs presser les efforts.



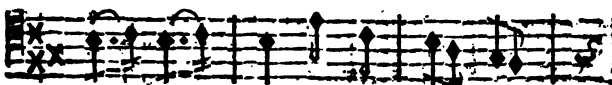
Le travail est pa- mi du corps; C'est



la... pas ref- se qui nous tu-e.

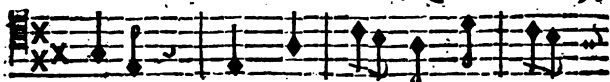


Point de sou- cis , point d'em- bar- ras ,

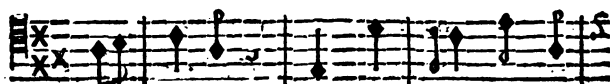


Bons amis, femme qui nous

COMÉDIE LYRIQUE. 93



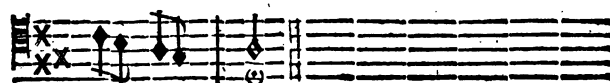
ai- me : Oui , c'est- là le bon- heur



su- prême , Ou , ma foi , je n'en



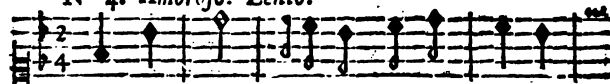
con- nais pas , Ou , ma foi , je n'en



con- nais pas.

*Cet Air se chante à la place de l'Air : Non , ma mere , &c.
page 14.*

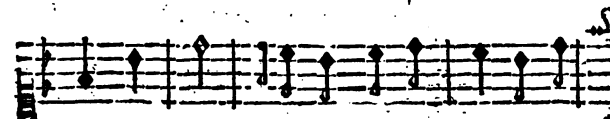
N° 4. *Amoroso. Lento.*



Rien ne peut ban- nir de mon a- me ,

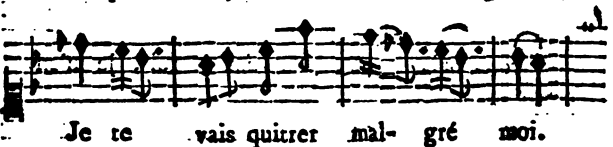
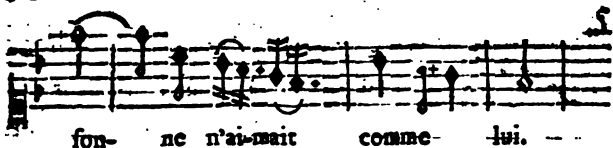


Ni mon a- mour , ni mon en- nui ;



Le seul nom de Julien m'en- flamme ; Per-

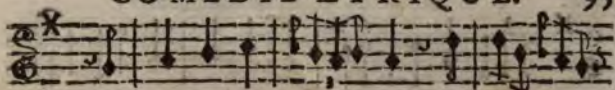
LE SORCIER,



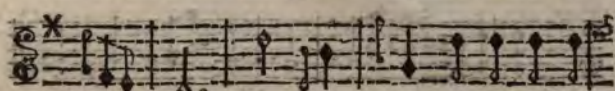
N° 5. ROMANCE. *Adagio con gusto.* page 10.
Premier Couplet.



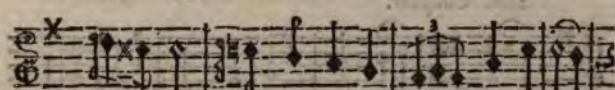
COMÉDIE LYRIQUE. 95



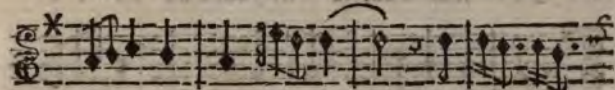
Où chacun i- gno- re L'a- mour &



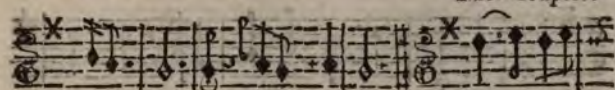
Pes- poir. Dans son cœur on ne sent é-



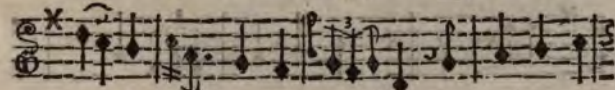
clo- re Que le seul de- fir de se voir,



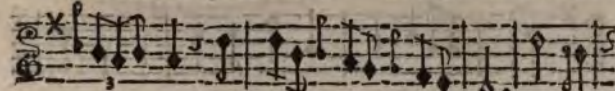
Que le seul de- fir, Que le seul
ame. Couplet.



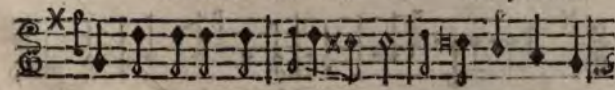
de- fir de se voir. D'Un bou-



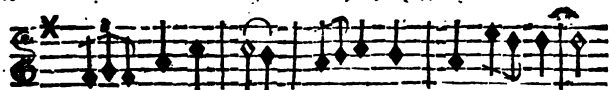
quet cheil-li pour Jus- ti- ne, Que ma main ba-



di- ne Dans son sein a mis, Sur sa



bouche encore enfan- ti- ne Le plus doux bai-



fer fut le prix, le plus doux bai-fer,



le plus doux bai-fer fut le prix.

3me. Couplet.



AU-jour-d'hui la fri-ponne ou-bli-e



La fleur si jo-li-e Qui fit son



plai-sir, Et je n'oubli-rai de ma



vi-e Le baiser que j'o-fai cueil-



lir, le bai-ser, le baiser, le bai-



ser que j'o-fai cueil-lir.

FIN.





UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 05865 9163



A 3 9015 00368 284 9
University of Michigan - BUHR